

Diplôme national de master en sciences humaines et sociales
Mention – Sciences de l'Information et des Bibliothèques
Spécialité – Cultures de l'écrit et de l'image, 2^{ème} année

Un contemporain des Lumières : Jean-Vincent Capronnier de Gauffecourt

Guillaume Joly

Sous la direction de Dominique Varry
Professeur des universités – ENSSIB

Remerciements

Je souhaiterais exprimer ma reconnaissance à mon directeur de mémoire, M. Dominique Varry, pour ses conseils et son écoute.

Toute ma gratitude au personnel du Fonds Ancien de la Bibliothèque municipale de Lyon, et notamment le Conservateur en chef M. Pierre Guinard, qui a su m'apporter de précieuses informations.

Résumé :

Ce mémoire s'ouvre sur une biographie de Jean-Vincent Capronnier de Gauffecourt. S'ensuit un tableau du monde du livre lyonnais du dix-huitième siècle. Une description de la bibliothèque de Gauffecourt vient clôturer ce document.

Descripteurs :

Dix-huitième siècle – Bibliothèque – Lyon – Gauffecourt – Rousseau – Madame d'Épinay – Imprimeur – Relieur

Abstract :

This report starts with a Jean-Vincent Capronnier de Gauffecourt's biography. Then it enlarges to a sum-up of books world in Lyon under the eighteen century. A presentation of Gauffecourt's library end's this document.

Keywords :

Eighteen century – Library – Lyon – Gauffecourt – Rousseau – Madame d'Épinay – Printer – Bookbinder

Droits d'auteurs

Droits d'auteur réservés.

Toute reproduction sans accord exprès de l'auteur à des fins autres que strictement personnelles est prohibée.

Sommaire

INTRODUCTION.....	07
JEAN-VINCENT CAPRONNIER DE GAUFFECOURT : PORTRAIT D'UN AIMABLE DILETTANTE.....	09
1: Biographie.....	09
1.1 : <i>Paris : les débuts.....</i>	<i>09</i>
1.2 : <i>La Suisse : Une seconde patrie.....</i>	<i>12</i>
1.3 : <i>Les loisirs de la retraite.....</i>	<i>14</i>
1.4 : <i>Le château de la Motte : les dernières années.....</i>	<i>17</i>
2: Homme des Lumières, homme de livres.....	21
2.1 : <i>Rousseau et Mme d'Épinay : deux grandes amitiés</i>	<i>21</i>
2.2 : <i>Le Traité de la reliure des livres : accueil et fortune de l'ouvrage</i>	<i>33</i>
LE MONDE DU LIVRE À LYON AU XVIII^E SIÈCLE.....	39
1: Lyon : un foyer des Lumières en province.....	39
1.1 : <i>Une vie culturelle active.....</i>	<i>39</i>
1.2 : <i>Une capitale du livre.....</i>	<i>43</i>
2: Les ventes publiques de livres.....	48
2.1 : <i>Un système en évolution.....</i>	<i>48</i>
2.2 : <i>Les ventes publiques à Lyon.....</i>	<i>51</i>
3: La vente Gauffecourt.....	52
3.1 : <i>Benoît Duplain et l'organisation de la vente.....</i>	<i>52</i>
3.2 : <i>Présentation des différents articles.....</i>	<i>55</i>
3.3 : <i>La déroulement de la vente et ses résultats.....</i>	<i>60</i>
M. DE GAUFFECOURT ET SA BIBLIOTHÈQUE : UNE CURIOSITÉ ÉCLECTIQUE.....	67
1: La bibliothèque et son contenu.....	68
1.1 : <i>Données bibliographiques et prix des ouvrages.....</i>	<i>68</i>
1.2 : <i>Les différentes classes bibliographiques et la place des langues.....</i>	<i>78</i>
2: M. de Gauffecourt : un lecteur de son temps.....	83
2.1 : <i>Les Belles-Lettres : une dominante majeure.....</i>	<i>83</i>
2.2 : <i>Histoire et Géographie : entre passé et présent.....</i>	<i>90</i>
2.3 : <i>Sciences et Arts, Droit et Economie : des classes marginales.....</i>	<i>95</i>
CONCLUSION.....	101
SOURCES.....	103
BIBLIOGRAPHIE.....	105
TABLE DES ILLUSTRATIONS.....	109

Introduction

Curieux destin que celui de Jean-Vincent Capronnier de Gauffecourt (1692-1766). Fils d'un simple horloger de Tours monté à Paris, destiné à reprendre la profession paternelle et voué à une existence obscure, il réussira, grâce à ses relations et un peu de chance, à grimper dans l'échelle sociale et se retrouver à même de fréquenter l'élite intellectuelle de son temps. Parmi les amitiés qu'il tissera au sein des salons parisiens, citons : Diderot, Grimm, D'Alembert, le fermier général Claude Dupin (arrière-grand-père de la future George Sand), et surtout Mme d'Épinay et Jean-Jacques Rousseau.

Il nouera d'ailleurs des liens privilégiés avec ces deux derniers qui le tiendront toujours en haute estime et laisseront des portraits de lui à la postérité. Rousseau lui rendra hommage dans ses *Confessions* (1782-1789), tandis que Mme d'Épinay le dépeindra sous le nom de M. de Saint-Urbain, dans son autobiographie déguisée : les *Contre-Confessions*.

Curieux personnage également que ce M. de Gauffecourt. Doté d'une curiosité universelle, ce mondain apprécié des salons et quelque peu libertin (Rousseau racontera dans ses *Confessions* comment il courtisa sa compagne Thérèse Levasseur), se lancera dans des travaux d'imprimerie avant de s'intéresser à la reliure et de faire paraître à la fin de sa vie un *Traité de la reliure des livres*.

À sa mort, en mars 1766 au château de la Motte, dans les faubourgs de Lyon, il laissera derrière lui ses collections (dont sa bibliothèque), qui seront vendues aux enchères par le libraire Benoît Duplain.

Une part importante de notre étude s'attachera à décrire ses collections et plus particulièrement sa bibliothèque, dont le contenu est aujourd'hui connu à travers le catalogue de vente établi par ce même Duplain.

En quoi cette bibliothèque est-elle révélatrice d'un homme des Lumières ? C'est ce à quoi nous tenterons de répondre ici. Notre travail s'orientera dans un premier temps vers un résumé de la vie de M. de Gauffecourt, de ses liens avec deux personnalités de son époque, Jean-Jacques Rousseau et Mme d'Épinay, et de son travail d'imprimeur et de relieur amateur. Nous présenterons par la suite un tableau succinct du monde du livre lyonnais de la seconde moitié du XVIII^e siècle, avant d'établir un descriptif de la bibliothèque Gauffecourt et par là même de tenter de saisir ses goûts de lecteur.

Signalons d'emblée que bien des zones d'ombres entourent la vie de Gauffecourt. Nos sources elles-mêmes se contredisent sur l'orthographe de son nom qui varie entre Gauffrecourt et Gauffecourt. Nous avons choisi de retenir ici la deuxième orthographe, que l'on retrouve employée chez ses amis proches.

Concernant son existence, une grande partie de nos informations provient de l'œuvre d'Ernest Thoinan, *Les relieurs français*. Cet ouvrage lui consacre une notice biographique particulièrement détaillée, où nous avons puisé la majeure partie de nos informations. Les *Confessions* de Rousseau, et plus précisément le portrait qu'il dresse de lui, sont une autre source intéressante, pour saisir au mieux sa personnalité.

Sur le monde du livre à Lyon au XVIII^e siècle, et la vie intellectuelle de cette ville, nous sommes notamment redevables aux ouvrages de Maurice Garden (*Lyon et les Lyonnais au XVIII^e siècle*), de Louis Trénard (*Lyon : De l'Encyclopédie au Prérromantisme*), ou encore de Yann Sordet (*L'amour des livres au siècle des Lumières*). La thèse de Brigitte Bacconnier sur la famille Duplain (*Cent ans de librairie au siècle des Lumières*) nous a également été d'un précieux secours.

Jean-Vincent Capronnier de Gauffecourt : portrait d'un aimable dilettante

De Paris à Genève, en passant par Lyon, c'est à un véritable voyage dans le XVIII^e siècle que nous convie Jean-Vincent de Gauffecourt. C'est entre ces deux pôles majeurs, Paris et Genève, que se déroula l'essentiel de son existence qui se termina au château de La Motte, non loin de Lyon. Paris et Genève représentent chacune à leur manière, les deux tendances qui influencèrent la vie de Gauffecourt. D'un côté les plaisirs d'une capitale, reine des Lumières, où les salons mondains sont un terrain de choix pour cet homme parmi « les plus aimables qui aient existé¹ » selon son ami Jean-Jacques Rousseau ; de l'autre le travail et l'étude au sein de l'austère cité protestante.

Mais n'anticipons pas trop et revenons à ses débuts, lorsqu'il n'est encore que le fils de Pierre-Vincent Capronnier, horloger tourangeau débarqué à Paris.

I : Biographie

1.1 : Paris : les débuts.

La date de naissance de Gauffecourt reste sujet à débat. Certaines sources, comme la *Biographie universelle ancienne et moderne*, citent l'année 1691². Selon les *Archives historiques et statistiques du département du Rhône* il serait né en 1692³, ce que confirme Ernest Thoinan dans son ouvrage *Les relieurs français*, qui avance même une date : « D'après une note [...] de J.-J. Rousseau [...] Jean-Vincent de Gauffecourt naquit à Paris le 19 novembre 1692 »⁴. Nous nous fierons donc à Rousseau et à Thoinan et retiendrons cette dernière.

Sur la famille Capronnier nous ne connaissons que peu de choses. Son père, Pierre-Vincent était natif de Tours où il exerçait la fonction d'horloger. Si sa vie professionnelle peut être en partie reconstituée on ignore tout de sa vie privée et notamment de son mariage. Sa femme n'est jamais évoquée et nous savons seulement

¹ J.-J. ROUSSEAU, *Les Confessions*, Paris, Librairie Générale Française, 1998, t. 1, livre V, p. 314.

² J.F. MICHAUD, *Biographie universelle ancienne et moderne*, t.65, Paris, L.-G. Michaud, 1838, p. 174.

³ *Archives historiques et statistiques du département du Rhône*, Lyon, J.M. Barret, Mme V.^e Barreau, Paris, Mme Huzard, tome 8, du 30 avril au 01 novembre 1828, p. 112.

⁴ E. THOINAN, *Les relieurs français*, Paris, E.M. Paul, L. Huard et Guillemin, 1893, p. 300.

que, en dehors de Jean-Vincent, sa famille se composait également d'une fille, rapidement évoquée par Thoinan⁵.

Pierre-Vincent, à une époque indéterminée, quitte sa ville natale pour Paris, espérant sans doute trouver une situation plus conforme à ses ambitions. Il exerce encore pour un temps son métier d'horloger mais va bientôt connaître une ascension sociale profitable non seulement à lui mais également à ses enfants. De fait, il met un pied, certes discret, dans la haute noblesse de l'époque, en devenant secrétaire des commandements de la duchesse de Longueville⁶. Soit son secrétaire le plus proche, un emploi estimé « plus honorable que lucratif⁷ ». Il jouira en tout cas d'une certaine aisance puisqu'après sa mort sa fille « eut en partage, à sa succession, une maison sise à Paris, rue des Fossés, près Saint-Germain l'Auxerrois, évaluée vingt-quatre mille livres⁸ ».

Nos recherches ne nous ont toutefois pas permis d'identifier avec certitude la duchesse dont il est ici question. En supposant qu'il ait acquis ce poste bien avant la naissance de son fils il pourrait s'agir de la célèbre Anne Geneviève de Bourbon-Condé (1619-1679), épouse de Henri II d'Orléans, duc de Longueville (1595-1663) et sœur du Grand Condé. Mais un problème de date se pose ici. Selon Ernest Thoinan, Pierre-Vincent de Gauffecourt serait mort en 1749, soit plus de 70 ans après la duchesse. Même en étant entré très jeune au service de cette dernière il serait décédé à un âge extrêmement avancé pour l'époque. Nous sommes donc amené à croire que la duchesse dont il est ici question serait plutôt la fille (issue d'un premier mariage) de Henri II d'Orléans, Marie de Nemours (1625-1707), dernier membre encore vivant de la famille d'Orléans-Longueville au début du XVIII^e siècle⁹.

À quel moment le nom de Gauffecourt apparaît-il accolé à celui de Capronnier ? Nous l'ignorons, les sources utilisées ne nous apportant aucune information à ce sujet. Ernest Thoinan évoque toutefois la mention au XVII^e siècle du nom de Gauffecourt, qui apparaît dans le couplet d'une chanson de Voiture (dont le titre n'est pas mentionné) :

*Votre valet comme j'entens
Passe les plus beaux de ce tems
Landriette
Monsieur de Gauffecourt l'a dit
Landriry¹⁰*

⁵ E. THOINAN, *Les relieurs français*, Paris, E.M. Paul, L. Huard et Guillemin, 1893, p. 300.

⁶ J.F. MICHAUD, *Biographie universelle ancienne et moderne*, t.65, Paris, L.-G. Michaud, 1838, p. 174.

⁷ *Ibid*, p. 174.

⁸ E. THOINAN, *Les relieurs français*, Paris, E.M. Paul, L. Huard et Guillemin, 1893, p. 300.

⁹ A. LEBIGRE, *La duchesse de Longueville*, Paris, Perrin, 2004.

¹⁰ E. THOINAN, *Les relieurs français*, Paris, E.M. Paul, L. Huard et Guillemin, 1893, p. 300.

L'enfance et les années de formation du jeune Gauffecourt nous restent inconnues. À en croire Joseph-François Michaud, l'ascension sociale de son père lui permit de recevoir une « éducation brillante¹¹ ». Peut-être se déroula-t-elle chez les jésuites, alors connus comme les meilleurs pédagogues de leur époque ? Cela reste une supposition gratuite. On remarquera néanmoins dans la bibliothèque de M. de Gauffecourt, la présence de plusieurs titres en rapport avec la Compagnie de Jésus. Des ouvrages au contenu polémique à l'image de *Sur la destruction des Jésuites en France* par d'Alembert (1765) ou encore *Les Jésuites criminels de leze Majesté dans la théorie et dans la pratique* (1759). Faut-il y voir une simple curiosité envers un sujet alors en pleine actualité (la suppression de la Compagnie en France) ou peut-être le désir d'un ancien élève de suivre de plus près le destin des pères qui l'avaient élevé ? Les deux hypothèses sont en tout cas envisageables.

Nous ignorons quelle fut sa formation intellectuelle et dans quelle société il grandit. Peut-être fut-il mêlé de loin à celle que son père était amené à fréquenter en tant que secrétaire de la duchesse de Longueville ? L'occasion pour lui d'avoir une première approche de la haute société parisienne qu'il fréquenterait quelques décennies plus tard, une fois riche et bien introduit dans les salons. De là viendront sans doute cette courtoisie et cette amabilité que loueront ses contemporains.

Mais l'heure n'est pas encore venue pour lui de parader dans ces salons. Pour le moment, et en dépit de son « éducation brillante » il doit reprendre la fonction paternelle. Non pas le poste de secrétaire des commandements auprès de la duchesse de Longueville, mais bien l'état d'horloger, qu'il doit assumer selon Joseph-François Michaud, à la mort de son père¹². Un fait contestable puisque si l'on en croit Ernest Thoinan, ce décès serait survenu en 1749, alors que Gauffecourt atteignait ses 57 ans, un âge bien tardif pour entamer une nouvelle carrière¹³.

L'horlogerie ne semble pas en tout cas le rebuter. Sa bibliothèque nous prouvera d'ailleurs l'intérêt qu'il portait aux techniques et ses travaux de relieur confirmeront son goût pour le travail manuel. Afin de se perfectionner dans son métier il prend le chemin de Genève, à une époque indéterminée. Ce premier contact avec la Suisse annonce un tournant dans son existence.

¹¹ J.F. MICHAUD, *Biographie universelle ancienne et moderne*, t.65, Paris, L.-G. Michaud, 1838, p. 174.

¹² J.F. MICHAUD, *Biographie universelle ancienne et moderne*, t.65, Paris, L.-G. Michaud, 1838, p. 174.

¹³ E. THOINAN, *Les relieurs français*, Paris, E.M. Paul, L. Huard et Guillemin, 1893, p. 300.

1.2 : La Suisse : une seconde patrie.

Arrivé en Suisse dans le but d'approfondir l'art de l'horlogerie, Gauffecourt se décida finalement, reproduisant en cela le parcours de son père, à abandonner ce métier pour entrer au service d'un personnage alors bien en vue à Genève, Pierre Cadiot de la Closure (1663-1748). Ce dernier occupait depuis 1698 la fonction de résident du Roi, l'équivalent d'un ambassadeur, auprès de la République de Genève¹⁴.

L'une des plus célèbres personnalités natives de cette ville, Jean-Jacques Rousseau, le fait apparaître dans le livre I de ses *Confessions*, lorsqu'il évoque le souvenir de sa mère, Suzanne Rousseau : « [...] la beauté de ma mère, son esprit, ses talents, lui attirèrent des hommages. M. de la Closure, résident de France, fut des plus empressés à lui en offrir. Il fallait que sa passion fut vive, puisqu'au bout de trente ans je l'ai vu s'attendrir en me parlant d'elle¹⁵ ». Cet attachement si vif ne passa d'ailleurs pas inaperçu auprès de certains spécialistes de Rousseau, qui envisagèrent la possibilité que la Closure soit le père du futur philosophe¹⁶.

Comment Gauffecourt entra-t-il en contact avec le résident de France ? On ne sait. John P. Chalmers, dans l'introduction qu'il consacre au *Traité de la reliure des livres* de Gauffecourt écrit : « Des amis parisiens l'introduisirent chez le résident de France [...] ¹⁷ », la *Biographie universelle* avance qu'il (Gauffecourt) « [...] sut se rendre agréable¹⁸ » auprès de ce dernier. Quant à Thoinan il suggère que les deux hommes se connaissaient déjà à Paris et que c'est la Closure lui-même qui amena Gauffecourt à Genève¹⁹.

Dans tous les cas Gauffecourt entretiendra d'excellentes relations avec son protecteur chez qui il eut bientôt, non seulement « [...] la table et le logement²⁰ » mais également une charge puisqu'il devint son secrétaire²¹. Ce n'était là qu'un début car avec le soutien de M. de la Closure, il obtint la fonction de fournisseur général des sels pour le canton du Valais. Plus tard il serait amené à gérer l'ensemble de la Suisse²². Son travail lui assura une aisance financière des plus satisfaisantes. D'après Jean-Jacques

¹⁴F. BRANDLI, *Une résidence en République*, Genève, Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève, 2007.

¹⁵ J.-J. ROUSSEAU, *Les Confessions*, Paris, Librairie Générale Française, 1998, t. 1, livre I, p. 27-28.

¹⁶ *Ibid*, note 2 p. 28.

¹⁷ J.-V. Capronnier de GAUFFECOURT, *Traité de la Reliure des Livres*, edited by Elaine B. Smyth, W. Thomas Taylor, Austin, 1987, p. 71.

¹⁸ J.F. MICHAUD, *Biographie universelle ancienne et moderne*, t.65, Paris, L.-G. Michaud, 1838, p. 174.

¹⁹ E. THOINAN, *Les relieurs français*, Paris, E.M. Paul, L. Huard et Guillemin, 1893, p. 300.

²⁰ *Ibid*, p. 300.

²¹ *Ibid*, p. 300.

²² J.-V. Capronnier de GAUFFECOURT, *Traité de la Reliure des Livres*, edited by Elaine B. Smyth, W. Thomas Taylor, Austin, 1987, p. 71.

Rousseau sa seule charge de fournisseur des sels du Valais lui permit d'amasser vingt-mille livres de rente, une fortune « [...] assez belle²³ » selon lui.

À Genève Gauffecourt sut plaire et se faire aimer. Selon Ernest Thoinan il y était très connu et apprécié²⁴. Dans son ouvrage Thoinan cite un passage de l'*Histoire de Genève* (1772) de Jean-Pierre Béranger où ce dernier, évoquant Gauffecourt, écrit : « Il s'intéressait au sort de la République ; il connaissait les citoyens ; il les aimait, il était aimé d'eux²⁵ ».

Sa connaissance de la société genevoise et ses bonnes relations semblent n'être pas passées inaperçues en France. Même un haut personnage comme le Cardinal de Fleury, officieusement premier ministre de Louis XV, en eut vent et sollicita en 1737 l'aide de Gauffecourt, alors à Paris, pour une mission diplomatique. Ce dernier se retrouva ainsi à assister M. de Lautrec, nommé ambassadeur extraordinaire en Suisse « [...] pour exercer conjointement avec les députés de Zurich et de Berne les fonctions de Médiateur entre l'aristocratie et la bourgeoisie²⁶ ». Gauffecourt sut apparemment manœuvrer avec habilité l'ambassadeur et le faire rentrer dans ses vues puisque, toujours selon Jean-Pierre Béranger, ce dernier « parti de Paris avec l'intention de mettre les rebelles à la raison, changea entièrement de manière de voir sous l'influence de son compagnon de voyage²⁷ ». Son influence était telle que Ernest Thoinan va même jusqu'à écrire : « L'opinion du résident fut certainement prise en considération, mais M. de Lautrec subit surtout les insinuations de Gauffecourt [...] »²⁸.

Remplissant auprès de Lautrec le rôle de secrétaire et de conseiller, Gauffecourt mena à bien sa tâche. Cette heureuse expérience diplomatique semble en tout cas l'avoir décidé à poursuivre dans cette voie et solliciter en 1739 la place de M. de la Closure. Ce dernier abandonnait ses fonctions après 41 ans passés au même poste. Hélas la démarche de Gauffecourt n'aboutit pas et on lui préféra Lévesque de Champeaux comme nouveau résident du roi²⁹. Coïncidence, ce dernier était le frère de Lévesque de Pouilly (1691-1751), homme de lettres qui ferait imprimer en 1743, sur les presses de Gauffecourt, ses *Réflexions sur les sentiments agréables et sur le plaisir attaché à la vertu*³⁰.

Dépité par cet échec Gauffecourt, qui en 1739 atteint sa quarante-septième année, se décida à se retirer des affaires publiques pour jouir en paix de sa fortune. C'est à

²³ J.-J. ROUSSEAU, *Les Confessions*, Paris, Librairie Générale Française, 1998, t. 1, livre V, p. 314.

²⁴ E. THOINAN, *Les relieurs français*, Paris, E.M. Paul, L. Huard et Guillemin, 1893, p. 300.

²⁵ *Ibid*, p. 300.

²⁶ *Ibid*, p. 300.

²⁷ E. THOINAN, *Les relieurs français*, Paris, E.M. Paul, L. Huard et Guillemin, 1893, p. 300.

²⁸ *Ibid*, p. 300.

²⁹ *Ibid*, p. 300.

³⁰ *Ibid*, p. 301.

Montbrillant dans les faubourgs de Genève, qu'il fixe sa nouvelle résidence « dans une petite maison de campagne³¹», où il va pouvoir occuper son temps libre par de nombreux loisirs, et notamment la découverte du métier d'imprimeur.

1.3 : Les loisirs de la retraite.

Cette nouvelle existence est marquée par son apprentissage du métier d'imprimeur. Métier est sans doute ici un mot un peu fort pour décrire ce qui n'est pour M. de Gauffecourt qu'une distraction à laquelle il se livrera en amateur, faisant selon les spécialistes un travail honorable, mais maladroit et superficiel. Nous reviendrons plus loin sur ce jugement.

Nous ne connaissons pas les origines de cet attrait que développa Gauffecourt pour les travaux d'imprimerie. Il avait en tout cas un goût certain pour les travaux manuels alors à la mode. À en croire Ernest Thoinan, il était « [...] du meilleur ton parmi les gens du monde de se livrer à des occupations manuelles, d'apprendre et d'exercer un état quelconque par pur agrément³²». Et Thoinan de continuer en citant le cas de Claude Dupin, ami de Gauffecourt, et grand-père de George Sand qui, selon cette dernière, aurait été tout à la fois « [...] horloger, architecte, tourneur, peintre, serrurier, cuisinier, décorateur, poète, compositeur de musique, menuisier et brodeur de talent³³». Une énumération qui donne le vertige. Gauffecourt sera pour sa part beaucoup moins éclectique se contentant de s'initier aux techniques de l'imprimerie avant de se tourner vers celles de la reliure. Aurait-il agi par mimétisme social et piqué au jeu, poussé plus loin ce qui n'était au départ qu'un simple loisir ? De cette expérience d'imprimeur il restera en tout cas trois ouvrages sortis de ses presses.

Si des détails sur la formation de Gauffecourt en tant que relieur nous sont donnés par Pierre Adamoli (1707-1769), bibliophile lyonnais réputé, il n'en va malheureusement pas de même pour ce qui concerne son apprentissage de l'imprimerie. De quelle manière et avec qui s'est-il formé ? Cela nous reste inconnu. Nous savons seulement, toujours grâce à Ernest Thoinan, qu'il fit venir de Paris le matériel nécessaire, et notamment les caractères d'imprimerie³⁴.

En 1743 il se sent en tout cas apte à réaliser son premier ouvrage. Ce sera les *Réflexions sur les sentiments agréables, et sur le plaisir attaché à la vertu*, que l'on doit

³¹E. THOINAN, *Les relieurs français*, Paris, E.M. Paul, L. Huard et Guillemin, 1893, p. 301.

³²*Ibid*, p. 301.

³³*Ibid*, p. 301.

³⁴E. THOINAN, *Les relieurs français*, Paris, E.M. Paul, L. Huard et Guillemin, 1893, p. 301.

à la plume de Lévesque de Pouilly. En soi ce petit essai philosophique n'était pas une nouveauté puisqu'il avait paru pour la première fois à Paris en 1736, dans une compilation intitulée *Recueil de divers écrits sur l'amour et l'amitié*. L'ouvrage de Lévesque de Pouilly connaîtra en tout six éditions. Celle de M. de Gauffecourt, dite *de Montbrillant*, étant la deuxième. Une troisième édition, revue et corrigée, paraîtra en 1747 à Genève, Chez Barrillot et fils, sous le titre de *Théorie des sentiments agréables*. Dans sa préface l'éditeur y évoquera le travail de Gauffecourt, mais sans citer ouvertement ce dernier, dépeint simplement comme « [...] un homme de goût ayant une petite imprimerie à sa campagne³⁵ ».

L'ouvrage imprimé à Montbrillant se présentait comme un in-octavo de 95 pages. Il en fut tiré vingt et un exemplaires. Une épître à l'auteur rédigée par les bons soins de Gauffecourt, précédait le texte. Nous la retranscrivons ici :

« C'est vous rendre compte d'un temps que je passe éloigné de vous à ma campagne, ô mon digne ami, que de vous présenter cette nouvelle édition, qui est mon premier essai dans ce genre d'amusement. Ce tribut de mon amitié vous étoit dû plus qu'à personne. On dira, si l'on vous connoît, que c'est dédier un bon ouvrage de peinture à un grand Peintre, & des vers à l'ami des muses ; car, qui sait mieux sentir, & qui connaît mieux que vous tout le prix du sentiment ?

C'est aussi une agacerie de ma part pour obtenir de vous des ouvrages que vous recelés, & que vous feriez bien de confier à ma presse. Vous devez cette complaisance à vos Amis, & des modèles à nos Auteurs de profession. *Fac & vives*.³⁶ »

Cette courte épître, rédigée avec une emphase presque comique, n'échappera pas à Pierre Adamoli qui, dans le catalogue de sa bibliothèque, la décrira sévèrement comme ne contenant qu'une « [...] morale usée et rebattue, présentée d'une manière assez fastidieuse³⁷ ».

L'imprimerie ne remplissait pas toute l'existence de Gauffecourt. Homme sociable et aimant plaire, il était un mondain apprécié des salons parisiens qu'il fréquentait lors de ses nombreux séjours dans la capitale. Entre 1739, moment où il abandonne toute fonction officielle, et 1757, sa vie semble se partager entre Montbrillant et Paris.

³⁵L. POUILLY (Lévesque de), *Théorie sur les sentiments agréables*, Genève, Chez Barrillot & fils, 1747, p. 4.

³⁶L. POUILLY (Lévesque de), *Réflexions sur les sentiments agréables*, Montbrillant, presses de M. de Gauffecourt, 1743, p. 3-4.

³⁷*Archives historiques et statistiques du département du Rhône*, Lyon, J.M. Barret, Mme V.^e Barreau, Paris, Mme Huzard, tome 8, du 30 avril au 01 novembre 1828, pp 114.

L'année 1757 va mettre un terme à cette heureuse époque. En janvier il est victime d'une attaque d'apoplexie qui « [...] mit ses jours en danger et dont la guérison fut longue³⁸ ». Il est heureusement entouré de quelques amis fidèles, notamment Mme d'Épinay et Rousseau, qui sauront veiller sur lui. Dans son étude consacrée à Mme d'Épinay, Lucien Perey cite une lettre que cette dernière adresse à Rousseau, peu après l'attaque de Gauffecourt, nous livrant ainsi un portrait du malade :

« Vous savez, mon bon ami, l'accident arrivé à Gauffecourt. Depuis douze jours il me donne les plus vives inquiétudes, il ne fait qu'un cri après vous. Il a des moments d'absence, mais il semble plutôt que c'est la mémoire que la présence d'esprit qui lui manque : il cherche les mots, et s'afflige de ne pas les trouver. Il me disait hier qu'il avait perdu son dictionnaire ; je suis parvenue à le deviner par signes ; aussi il voudrait que je ne le quitte pas³⁹ ».

Dans cette même lettre, Mme d'Épinay presse Rousseau de venir à Paris au chevet de Gauffecourt. Ce dernier qui résidait alors à l'Ermitage, dans la propriété de cette même Mme d'Épinay, finit non sans tergiversations par accéder à la requête du malade. Solitaire et misanthrope, Rousseau se montre vite excédé par le monde qui entoure Gauffecourt. Dans une lettre à Mme d'Épinay, il ne cache pas sa répugnance pour toute cette société importune ainsi que pour tous les médecins qui se succèdent à son chevet :

« Vous ne m'avez pas marqué si l'on avait congédié les médecins ; qui pourrait tenir au supplice de voir chaque jour assassiner son ami sans y pouvoir porter remède ? Eh ! Pour l'amour de Dieu, balayez-moi tout cela, et les comtes, et les abbés, et les belles dames, et le diable qui les emporte tous. Alors, écrivez-moi si cela est nécessaire, je m'offre de ne le plus quitter ; mais ne me faites pas venir inutilement⁴⁰ ».

Une fois rétabli Gauffecourt se décide à quitter définitivement Paris et retourne vivre à Montbrillant, cette fois en tant qu'hôte de Mme d'Épinay. Au printemps 1757, cette dernière s'était en effet installée dans ce faubourg de Genève (sans nul doute sur les recommandations de Gauffecourt), afin de s'éloigner de son infidèle mari. Elle emménage rue du Grand-Mezel, dans une maison dont le rez-de-chaussée abritera la presse de Gauffecourt⁴¹.

C'est dans ce cadre que le convalescent Gauffecourt initie son hôtesse à l'art de l'imprimerie. Mme d'Épinay se révéla probablement bonne élève puisqu'à peine un an plus tard, en 1758, elle imprimait à partir de la presse de Gauffecourt ses deux ouvrages,

³⁸ E. THOINAN, *Les relieurs français*, Paris, E.M. Paul, L. Huard et Guillemin, 1893, p. 302.

³⁹ L. PEREY, *Une femme du monde au XVIIIe siècle*, Paris, Calman Lévy, 1883, p. 442-443.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 446.

⁴¹ E. THOINAN, *Les relieurs français*, Paris, E.M. Paul, L. Huard et Guillemin, 1893, p. 303.

Lettres à mon fils et *Mes moments heureux*. Si ils sortirent tous deux en tirages limités au format in-octavo, ils connurent toutefois une seconde impression en 1759, toujours grâce au matériel de Gauffecourt que semblait s'être accaparé Mme d'Épinay, qui allait jusqu'à mentionner, en page de titre de ses ouvrages, *de mon imprimerie*. Selon Pierre Adamoli, il aurait été tiré, en 1759, 25 exemplaires des *Lettres à mon fils*. Il indique également que cette seconde édition incluait dix-huit lettres d'un certain chanoine Gaudon, adressées entre autres à M. d'Épinay et à sa femme, « [...] lesquelles sont assez singulières de la part de ce chanoine, mais offrent peu d'intérêt⁴² ».

Les *Lettres à mon fils* sont un recueil de douze lettres portant sur différents sujets philosophiques (notamment la vertu, les devoirs sociaux, l'éducation⁴³). Pour sa part, *Mes moments heureux*, se présente comme un ouvrage beaucoup plus décousu où Mme d'Épinay inclut pêle-mêle son portrait, celui de ses proches, des épîtres en vers, des contes et « [...] autres fadaïses comme cela⁴⁴ » selon les mots de Rousseau, ainsi que plusieurs lettres de ses amis (dont une de Gauffecourt⁴⁵).

Les deux ouvrages, même imprimés à quelques exemplaires, ne passèrent pas tout à fait inaperçus dans le monde des lettres françaises. Son plus célèbre membre, Voltaire (par ailleurs ami de Gauffecourt), en eut d'ailleurs vent puisqu'il s'en ouvrit auprès de Mme d'Épinay, dans une lettre citée par Ernest Thoinan : « Si Dieu vous a inspirée, si vous avez fait usage de votre imprimerie de poche, vous avez fait une action très méritoire⁴⁶ ».

Les activités autour de « l'imprimerie de poche » devaient finalement s'arrêter après la parution des deux livres de Mme d'Épinay et le départ de Gauffecourt. De fait ce dernier quitte définitivement Montbrillant en 1760, pour emménager près de Lyon au château de La Motte où allaient se dérouler les dernières années de son existence.

1.4 : Le château de La Motte : les dernières années.

Le choix que fit Gauffecourt de s'installer près de Lyon reste pour le moins énigmatique. Pourquoi cette ville où il ne semble avoir, contrairement à Paris, aucune

⁴² *Archives historiques et statistiques du département du Rhône*, Lyon, J.M. Barret, Mme V.^e Barreau, Paris, Mme Huzard, tome 8, du 30 avril au 01 novembre 1828, p. 115.

⁴³ L. d'ÉPINAY, *Lettres à mon fils*, Paris, Chez A. Sauton, 1869.

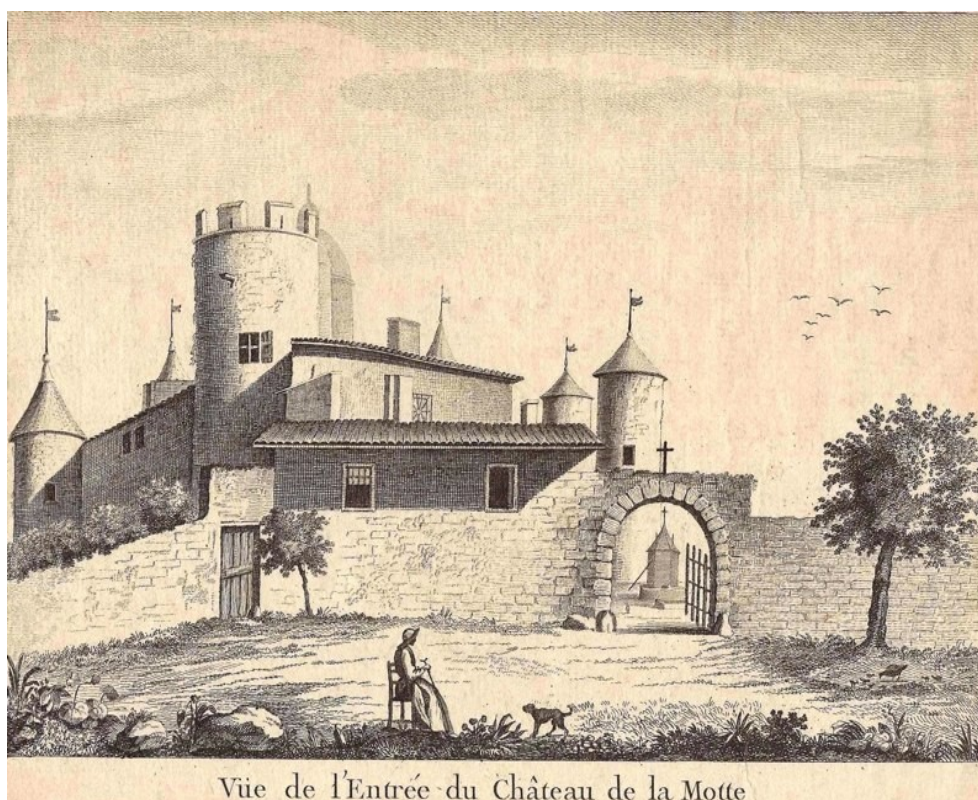
⁴⁴ J.-J. ROUSSEAU, *Les Confessions*, Paris, Librairie Générale Française, 1998, t. 2, livre IX, p. 196.

⁴⁵ L. d'ÉPINAY, *Mes moments heureux*, Paris, Chez A. Sauton, 1869, p. 81.

⁴⁶ E. THOINAN, *Les relieurs français*, Paris, E.M. Paul, L. Huard et Guillemin, 1893, p. 303.

relations ; au point, comme nous le verrons plus loin, d'être amené à s'entourer de personnes très différentes de ses amis d'antan ? Cela demeure un mystère.

Cette nouvelle existence, qui s'étendra de 1760 jusqu'à 1766 année de sa mort, aura pour cadre le château de La Motte (parfois orthographié La Mothe) représenté dans la gravure ci-dessous. À l'époque de Gauffecourt il se situait encore dans un cadre campagnard. Depuis, la ville de Lyon s'est étendue et l'a englobé dans son septième arrondissement.



Vue de l'Entrée du Château de la Motte

Le château de la Motte à la fin du XVIII^e siècle.

Reproduction avec l'aimable autorisation de l'*Association culturelle le Château de la Motte*.

Construit à une époque indéterminée, le château de La Motte appartenait depuis le XVI^e siècle à la famille de Villeneuve qui devait probablement connaître au XVIII^e siècle des embarras financiers puisqu'elle louait à des particuliers des appartements du château⁴⁷. Appartements non meublés où Gauffecourt installa ses propres effets, s'aménageant un décor raffiné à en croire la revue des *Affiches de Lyon*. Cette dernière fit paraître en mai 1766, soit deux mois après sa mort, cette annonce :

⁴⁷Sur le site de l'*Association Culturelle Le Château de la Motte*, article *Histoire du château de la Motte* : http://web.mac.com/jpphilibert/Chateau_de_la_Motte/_Histoire_du_Ch%C3%A2teau_de_la_Motte.html

« Les Appartements qu'occupoit M. de Gauffecourt, au Château de la Mothe, situé dans un quartier où l'on respire un bon air, sont à louer en partie ou en totalité. Le bon goût qu'on connoissoit au défunt, & les dépenses qu'il y a faites, sont assez l'éloge de l'élégance de la distribution, & des commodités qu'on y trouve réunies à l'agréable. Ils sont ornés de tapisseries, & il y a un billard.⁴⁸»

Le départ de Montbrillant s'était fait sans le matériel d'imprimerie de Gauffecourt qui avait laissé sa précieuse presse à Genève, en dépôt chez un certain Duvillard comme nous l'indique Ernest Thoinan : « Une note du Registre du Conseil de Genève, du 14 mars 1761, parlant « de prendre des précautions au sujet d'une petite imprimerie qu'avait le sieur de Gauffecourt et qu'on savait avoir été remise au sieur Duvillard », indique qu'à cette date le matériel d'imprimerie n'était pas encore à Lyon, [...]»⁴⁹.

Le premier séjour de Gauffecourt à Montbrillant avait été marqué par l'apprentissage de l'imprimerie et ses débuts dans ce domaine. Le séjour à la Motte sera dédié à l'art de la reliure. Un art qui, comme nous le verrons, l'intéressait depuis de nombreuses années.

Nous savons grâce à Pierre Adamoli le nom de celui qui lui enseigna les techniques nécessaires. Il s'agit de Jean Prudhomme, un libraire-relieur lyonnais. Aux dires d'Adamoli, le choix que fit Gauffecourt de le prendre comme professeur se révéla mauvais : « Un nommé Prudhomme, m.^e relieur à Lyon, auquel M. de Gauffecourt s'était adressé pour apprendre de lui l'art de la reliure, l'avait fort mal instruit, quoiqu'il fût bon ouvrier ; il lui avait caché les procédés les plus faciles et les meilleurs de son métier ; [...]»⁵⁰.

Parallèlement à cette formation de relieur, Gauffecourt s'attela à la rédaction d'un ouvrage présentant les différentes techniques liées à l'art de la reliure. L'idée de rédiger un tel manuel n'était pas pour lui une nouveauté puisqu'il avouera, dans l'épître dédiée à ses amis, avoir rassemblé vingt-cinq ans plus tôt la documentation nécessaire.

Le *Traité de la reliure des livres*, paru en mars 1763, est un ouvrage purement technique, comportant 57 articles qui présentent les différentes phases de la fabrication d'un livre. À sa lecture on constate que Gauffecourt ne s'embarrasse pas dans les détails, énumérant son savoir avec une concision quelque peu superficielle et qui lui sera

⁴⁸ Affiches de Lyon, n°19, mercredi 07 mai 1766.

⁴⁹ E. THOINAN, *Les relieurs français*, Paris, E.M. Paul, L. Huard et Guillemin, 1893, p. 303.

⁵⁰ *Archives historiques et statistiques du département du Rhône*, Lyon, J.M. Barret, Mme V.^e Barreau, Paris, Mme Huzard, tome 8, du 30 avril au 01 novembre 1828, p. 112.

reprochée par la suite. Il a toutefois le mérite de retranscrire chaque étape, sans oublier qu'il s'adresse à de probables néophytes.

L'impression du *Traité* fut réalisée à l'attention de quelques amis de l'auteur, et pour qui il avait rédigé l'épître suivante :

« Il y a environ vingt-cinq ans, Messieurs, que j'avois rassemblé de quoi composer cette Brochure : aujourd'hui je l'imprime pour faire usage de mon heureuse oisiveté. La vieillesse, comme l'enfance, a ses joujoux, & en ont besoin. Vous vous êtes prêtés, Messieurs, avec bonté aux amusemens d'un Vieillard. Trouvez bon que je vous le dédie comme à mes Maîtres & à mes Amis. Quand on ne peut être Architecte, il faut du moins savoir porter l'oiseau.

Adieu, vivons innocemment, læti in præsens animi, & aimons-nous, s'il se peut, très-long-tems.

Je suis avec un sincere attachement

Votre très-humble & très-obéissant serviteur⁵¹»

Comme on peut le voir, le ton employé par Gauffecourt était tout aussi emphatique et ampoulé qu'à l'époque où il rédigeait son épître à Lévesque de Pouilly.

Certains exemplaires du *Traité* furent mis en vente sur Lyon, notamment chez le libraire Bruyset, auprès de qui Pierre Adamoli put en acheter un⁵².

Ses travaux de relieur n'étaient pour Gauffecourt qu'un passe-temps, une forme de loisir nécessaire pour meubler sa retraite et pallier à son isolement au château de la Motte. De fait, ses amis de Paris, philosophes, savants et hommes de lettres, semblaient bel et bien l'avoir oublié. Les dernières années de Gauffecourt furent sans doute entachées par l'amertume de se voir ainsi délaissé et négligé. Célibataire et sans enfants, probablement diminué des suites de son attaque d'apoplexie, il se constitua toutefois une nouvelle société, mais bien différente de celle qu'il était habitué à fréquenter.

Thoinan nous rapporte ainsi que : « Lui qui avait toujours vécu dans un monde distingué, qui avait recherché la société des gens d'esprits ou des artistes, et s'était encore entouré dans sa retraite de meubles élégants et d'objets d'art lui rappelant ses beaux jours, ne se complaisait plus que dans la fréquentation de gens vulgaires et sans

⁵¹ J.-V. Capronnier de GAUFFECOURT, *Traité de la Reliure des Livres*, edited by Elaine B. Smyth, W. Thomas Taylor, Austin, 1987, p. 87.

⁵² Y. SORDET, *L'amour des livres au temps des Lumières : Pierre Adamoli et ses collections*, Paris, École des Chartes, 2001, p. 183.

éducation⁵³». S'ajoute à cela le témoignage d'Adamoli : « La compagnie qu'il recevait à la Motte était fort mêlée. Il admettait à sa table des ouvriers et autres gens du plus bas étage⁵⁴».

C'est dans cette retraite du château de la Motte que prit fin son existence, au mois de mars 1766, dans sa soixante-treizième année. Ses collections (dont sa bibliothèque qui renfermait un peu moins de 400 ouvrages) furent vendues aux enchères à Lyon, en avril de la même année, sous la direction du libraire Benoît Duplain.

Notre propos était de résumer ici la vie de M. de Gauffecourt. La partie suivante s'attachera à présenter ce qui, selon nous, constitue les deux pôles majeurs de son existence. Tout d'abord sa vie sociale et ses amitiés avec quelques grands noms des Lumières. Cela nous permettra de mieux saisir sa personnalité, notamment grâce aux récits de deux de ses plus proches amis, Jean-Jacques Rousseau et Louise d'Épinay. L'autre pôle sera lié à son apport dans le domaine du livre, et notamment son *Traité de la reliure des livres* que nous présenterons en détail. Nous évoquerons également, de façon très brève, ses travaux de relieur.

II : Homme des Lumières, homme de livres

2.1 : Rousseau et Mme d'Épinay : Deux grandes amitiés.

La vie et la personnalité de Jean-Vincent Capronnier de Gauffecourt sont essentiellement connues par l'entremise de deux récits autobiographiques. Les *Confessions* de Rousseau et les *Contre-Confessions* de Mme d'Épinay. Deux ouvrages complémentaires. Celui de Mme d'Épinay se voulant le pendant de l'œuvre de Rousseau. Elle avait effectivement rédigée les *Contre-Confessions* pour contrer les mémoires de son ancien ami, avec lequel elle s'était irrémédiablement brouillée. Sachant pertinemment que le célèbre philosophe la présenterait sous un jour défavorable (notamment en révélant ouvertement sa liaison avec le baron Grimm) elle tenait à apporter sa propre version au public avec cet ouvrage considéré aujourd'hui comme relevant des pseudo-mémoires, du fait de la modification des noms des protagonistes. Rousseau y sera ainsi connu sous le nom de René. Quant à Gauffecourt il se verra pour

⁵³E. THOINAN, *Les relieurs français*, Paris, E.M. Paul, L. Huard et Guillemin, 1893, p. 303.

⁵⁴ *Archives historiques et statistiques du département du Rhône*, Lyon, J.M. Barret, Mme V.^e Barreau, Paris, Mme Huzard, tome 8, du 30 avril au 01 novembre 1828, p. 114.

sa part décrit sous le nom de M. de Saint-Urbain (peut-être une forme d'hommage à son aimable caractère ?).

Paradoxalement, les deux ouvrages parurent de manière posthume. Celui de Rousseau, rédigé en deux parties, fut édité en 1782 pour la première, et 1789 pour la seconde. Quant à celui de Mme d'Épinay il ne fut publié que 35 ans après sa mort, en 1818.

Rousseau et Mme d'Épinay étaient tous deux de proches amis de Gauffecourt. Le premier dressera de lui un portrait des plus élogieux, bien qu'entaché par un incident avec sa femme Thérèse Levasseur. Quant à Mme d'Épinay elle le citera à de nombreuses reprises dans ses *Contre-Confessions* et veillera sur lui, comme nous l'avons vu précédemment, lors de sa maladie.

Comment Gauffecourt en vint-il à fréquenter ses deux personnalités ? Tout simplement par le biais d'un solide réseau de relations mondaines qu'il avait su mettre en place, probablement à partir des années 1720-1730, alors qu'il est en pleine ascension sociale. Son séjour auprès de M. de la Closure fut sans nul doute sa première approche de cette bonne société qu'il allait fréquenter, non seulement à Genève, mais également à Paris et en Savoie.

La Savoie fut d'ailleurs le cadre de sa rencontre avec Rousseau. Selon ce dernier, Gauffecourt « [...] venait tous les ans aux bains d'Aix, où se rassemble la bonne compagnie des pays voisins⁵⁵ ». On ne peut dater avec exactitude l'année où les deux futurs amis firent connaissance. On suppose que leur rencontre se situe entre 1731, au moment où Rousseau s'installe à Chambéry chez sa protectrice, la fameuse Mme de Warens (surnommée Maman), et 1737 lorsqu'il quitte la Savoie. « Lié avec toute la noblesse de Savoie, il [Gauffecourt] venait d'Aix à Chambéry voir le comte de Bellegarde, et son père le marquis d'Entremont, chez qui Maman fit et me fit faire connaissance avec lui⁵⁶ ».

À en croire les *Confessions*, l'amitié entre Rousseau et Gauffecourt ne fut pas immédiate. Au premier abord, Rousseau éprouve même quelques réserves, parlant de Gauffecourt comme d'une « [...] connaissance, qui semblait devoir n'aboutir à rien⁵⁷ ». C'est à partir de 1744, alors que Rousseau rentre de Venise où il exerçait la charge de secrétaire de l'Ambassadeur de France, que débuta véritablement leur amitié. Ayant fait un détour par Genève, Rousseau est reçu chez M. de la Closure (on se souvient que

⁵⁵ J.-J. ROUSSEAU, *Les Confessions*, Paris, Librairie Générale Française, 1998, t. 1, livre V, p. 315.

⁵⁶ *Ibid*, p. 315.

⁵⁷ *Ibid*, p. 315.

l'ancien employeur de Gauffecourt était un proche de la mère du philosophe). C'est l'occasion pour lui de renouer avec Gauffecourt dont d'ailleurs il avait «[...] quelque argent à recevoir⁵⁸».

Par la suite Rousseau s'installe à Paris où il tente de se faire un nom en tant que compositeur. Ayant achevé son opéra des *Muses Galantes* il cherche alors, non sans mal, à le faire connaître : « Mon opéra fait il s'agit d'en tirer parti : c'était un autre opéra bien plus difficile. On ne vient à bout de rien à Paris quand on y vit isolé⁵⁹».

Dans la capitale Rousseau avait retrouvé Gauffecourt qui fréquentait alors le salon de M. de la Popelinière, fermier général et mélomane reconnu (il était le mécène de Rameau qui, à en croire Rousseau, faisait la pluie et le beau temps chez son protecteur⁶⁰). C'était pour Rousseau l'occasion rêvée de faire connaître son œuvre : « Je pensai à me faire jour par M. de la Popelinière chez qui Gauffecourt de retour de Genève m'avait introduit⁶¹». D'abord exécuté dans le petit cercle de M. de la Poplinière, l'opéra de Rousseau (auquel Rameau s'opposera farouchement) ne rencontrera aucun succès.

À Paris, Gauffecourt apparaît comme un soutien et un conseiller pour Rousseau. Ce dernier, bien reçu par M. de la Poplinière, ne le fut pas autant par sa femme qui lui montra une franche hostilité :

« Je ne pouvais rien comprendre à l'aversion de cette femme à qui je m'étais efforcé de plaire et à qui je faisais assez régulièrement ma cour. Gauffecourt m'en expliqua les causes. D'abord me dit-il, son amitié pour Rameau dont elle est la prôneuse en titre, et qui ne veut souffrir aucun concurrent, et de plus, un péché originel qui vous damne auprès d'elle et qu'elle ne vous pardonnera jamais ; c'est d'être Genevois⁶²».

En plus de guider Rousseau dans ce réseau mondain compliqué, Gauffecourt remplit également, auprès de ce dernier, le rôle d'un véritable homme d'affaires :

« Ce même Gauffecourt me rendit à peu près dans le même temps un service dont j'avais grand besoin. Je venais de perdre mon vertueux père âgé d'environ soixante ans. [...] Je n'avais point voulu réclamer de son vivant ce qui restait du bien de ma mère et dont il tirait le petit revenu. Je n'eus plus là dessus de scrupule après sa mort. Mais le défaut de preuve juridique de la mort de mon frère faisait une difficulté que Gauffecourt se chargea de lever, et qu'il leva en effet par les bons offices de l'avocat Delorme⁶³».

⁵⁸ J.-J. ROUSSEAU, *Les Confessions*, Paris, Librairie Générale Française, 1998, t. 2, livre VII, p. 76.

⁵⁹ *Ibid*, p. 88-89.

⁶⁰ *Ibid*, p. 89.

⁶¹ *Ibid*, p. 89.

⁶² *Ibid*, p. 97.

⁶³ *Ibid*, p. 96.

Cette promptitude qu'avait Gauffecourt à prendre en main les affaires d'autrui n'échappa pas à Rousseau qui, dans le portrait qu'il dressa de lui, le décrit : « [...] servant ses amis avec zèle, ou plutôt se faisant l'ami des gens qu'il pouvait servir, sachant faire adroitement ses propres affaires en faisant très chaudement celles d'autrui⁶⁴».

Friand qu'il était de nouvelles connaissances, Gauffecourt sut se constituer, par l'entremise de Rousseau, quelques prestigieuses relations parmi les hommes de lettres alors en vue. Diderot comptera parmi ses amis ainsi que le baron Grimm, débarqué à Paris et ne connaissant personne comme le révèle Rousseau : « Diderot avait des connaissances sans nombre, mais Grimm étranger et nouveau venu avait besoin d'en faire. Je ne demandais pas mieux que de lui en procurer. Je lui avais donné Diderot ; je lui donnai Gauffecourt⁶⁵». Dans le portrait à charge qu'il fera plus loin de Grimm (après leur irrémédiable brouille de 1757), Rousseau rapporte d'ailleurs un trait de Gauffecourt envers le baron. Ce dernier, extrêmement soucieux de son apparence, se fardait le visage de manière si outrancière que « le bonhomme Gauffecourt, qui n'était pas sac à diable⁶⁶, l'avait assez plaisamment surnommé Tiran le Blanc⁶⁷».

Grâce à Rousseau, observateur avisé, la personnalité de Gauffecourt nous est restituée dans le livre V de ses *Confessions* où il lui réserve un portrait particulièrement détaillé et que nous retranscrivons ici :

« M. de Gauffecourt était un des hommes les plus aimables qui aient existé. Il était impossible de le voir sans l'aimer, et de vivre avec lui sans s'y attacher tout à fait. Je n'ai vu de ma vie une physionomie plus ouverte, plus caressante, qui eût plus de sérénité, qui marquât plus de sentiment et d'esprit, qui inspirât plus de confiance. Quelque réservé qu'on pût être, on ne pouvait, dès la première vue, se défendre d'être aussi familier avec lui que si on l'eût connu depuis vingt ans, et moi qui avais tant de peine d'être à mon aise avec les nouveaux visages, j'y fus avec lui du premier moment. Son ton, son accent, son propos, accompagnaient parfaitement sa physionomie. Le son de sa voix était net, plein, bien timbré, une belle voix de basse, étouffée et mordante, qui remplissait l'oreille et sonnait au cœur. Il est impossible d'avoir une gaieté plus égale et plus douce, des grâces plus vraies et plus simples, des talents plus naturels et cultivés

⁶⁴J.-J. ROUSSEAU, *Les Confessions*, Paris, Librairie Générale Française, 1998, t.1, livre V. p. 314.

⁶⁵*Ibid*, t. 2 livre VIII, p. 138.

⁶⁶Qui était sans méchanceté.

⁶⁷Nom du héros d'un roman de chevalerie. C.F : J.-J. ROUSSEAU, *Les Confessions*, Paris, Librairie Générale Française, 1998, t. 2, livre IX, p. 270.

avec plus de goût. Joignez à cela un cœur aimant, mais aimant un peu trop tout le monde, un caractère officieux avec peu de choix, servant ses amis avec zèle, ou plutôt se faisant l'ami des gens qu'il pouvait servir, et sachant faire adroitement ses propres affaires en faisant très chaudement celles d'autrui. [...] Ce qu'il y eut de plus rare et de plus honorable pour lui fut qu'ayant des liaisons dans tous les états, il fut partout chéri, recherché de tout le monde, sans jamais être envié ni haï de personne, et je crois qu'il est mort sans avoir eu de sa vie un seul ennemi. [...] Cet homme si charmant avait pourtant ses défauts, ainsi que les autres, comme on pourra voir ci-après ; mais s'il ne les eût pas eus, peut-être eût-il été moins aimable. Pour le rendre intéressant autant qu'il pouvait l'être, il fallait qu'on eût quelque chose à lui pardonner⁶⁸».

Ce passage des plus éloquent nous restitue avec de nombreux détails le personnage, avec ses qualités (amabilité, bonne humeur, entrain), qui le feront apprécier des salons et ses défauts (son trop évident désir de plaire et son manque de discernement). Ce portrait est toutefois à prendre avec un certain recul. Rousseau étant par nature excessif, dans ses amitiés comme dans ses haines, il n'est pas impossible qu'il ait embelli sa description. Comme nous le verrons, il utilisera par la suite un tout autre ton lorsqu'il évoquera le comportement de Gauffecourt avec Thérèse Levasseur.

Avant d'évoquer ce fameux incident qui allait jeter un froid dans les relations entre Rousseau et Gauffecourt, le moment nous semble venu, après le portrait moral de Gauffecourt, de restituer son apparence physique. Nous ne connaissons les traits de Gauffecourt que par l'entremise de gravures, reproduisant un tableau aujourd'hui disparu.

⁶⁸ J.-J. ROUSSEAU, *Les Confessions*, Paris, Librairie Générale Française, 1998, t. 1, livre V, p. 314-315.



M. de Gauffecourt.
Gravure extraite des *Relieurs français* de Ernest Thoinan.

Le tableau était l'œuvre du peintre Donat Nonotte (1708-1785), artiste réputé pour ses portraits des membres de la bonne société⁶⁹. Celui qu'il fit de Gauffecourt reçut d'ailleurs les honneurs du Salon de 1753 où il semble qu'il ait rencontré les faveurs du public. Ernest Thoinan cite ainsi le témoignage de Marc-Antoine Laugier, jésuite et architecte, qui dans son *Jugement d'un Amateur sur l'Exposition des tableaux* (Paris, 1753), en parle en ces termes :

« Il y a un petit tableaux de M. Nonotte, qui représente M*** en robe de chambre assis dans son cabinet auprès d'une table. On y voit du soin, de la recherche, beaucoup d'intelligence, de la perspective, du naturel, de l'expression, de la vie, et un pinceau plein de légèreté et de grâce⁷⁰ ».

C'est par les propres soins de Gauffecourt que nous pouvons aujourd'hui connaître ses traits. Il avait en effet commandé, à l'attention de ses amis, quelques gravures basées sur ce même tableau⁷¹. Gauffecourt y apparaît l'air méditatif, serein, le

⁶⁹M. AUDIN, E. VIAL, *Dictionnaire des artistes et ouvriers d'arts du Lyonnais*, Lyon, les Éditions provinciales, 1992, réed. Paris, 1919.

⁷⁰Cité par E. THOINAN, *Les relieurs français*, Paris, E.M. Paul, L. Huard et Guillemin, 1893, p. 303.

⁷¹*Ibid*, p. 303.

regard perdu au loin. Saisi dans son intimité il est en robe de chambre et porte un turban. Le coude gauche appuyé sur une table, il a près de lui un livre et une tabatière. Le décor qui l'entoure est d'apparence raffiné avec des meubles riches et délicatement ornés. Adossés contre l'un des pieds de la table, un livre de grand format et un carton à dessin, qui rappellent son goût pour l'étude et pour l'art.

Concernant la vie privée de Gauffecourt nous en connaissons certains aspects grâce, encore une fois, à Rousseau et Mme d'Épinay. Mort célibataire, Gauffecourt est dépeint comme un amateur de femmes, voire même comme un libertin « [...] usé de plaisirs et de jouissances⁷² ». À en croire Rousseau il rencontra quelques succès, qu'il semble devoir surtout à son argent : « Sa fortune, assez belle, se borna là du côté des hommes ; mais du côté des femmes la presse y était : il eut à choisir, et fit ce qu'il voulut⁷³ ».

Même en avançant en âge, Gauffecourt ne sembla pas calmer ses ardeurs amoureuses. Mademoiselle d'Ette, membre de la société de Mme d'Épinay, et connue pour sa mauvaise langue, le décrit, dans une lettre à son amant le chevalier de Valory, comme un « [...] basset sexagénaire », faisant le « [...] languoureux auprès de l'indolente de Jully ; elle le persifle et l'écoute tour à tour. Lorsqu'il est persiflé, il se retourne du côté de notre Louise [Mme d'Épinay], qui le plaint, qui le console, qui le dorlote, en tout bien tout honneur, comme vous savez qu'elle fait, lorsqu'elle aime les gens⁷⁴ ».

Cette attitude de Gauffecourt envers les femmes fut la cause d'une brouille passagère, avec Rousseau. Elle survint en juin 1754 à l'occasion d'un voyage à Genève auquel avait également pris part celle qui partageait alors la vie de Rousseau, Thérèse Levasseur. Le philosophe dans le huitième livre de ses *Confessions*, relate ainsi l'incident :

« Gauffecourt avec lequel j'étais alors extrêmement lié, se voyant obligé d'aller à Genève pour son emploi, me proposa ce voyage, j'y consentis. [...]

Nous avions un carrosse bourgeois qui nous menait avec les mêmes chevaux à très petites journées. Je descendais et marchais souvent à pied. À peine étions-nous à la moitié de notre route que Thérèse marqua la plus grande répugnance à rester seule dans la voiture avec Gauffecourt, et que quand malgré ses prières je voulais descendre, elle descendait et marchait aussi. Je la grondai longtemps de ce caprice et même je m'y

⁷² J.-J. ROUSSEAU, *Les Confessions*, Paris, Librairie Générale Française, 1998, t. 2, livre VIII, p. 167.

⁷³ J.-J. ROUSSEAU, *Les Confessions*, Paris, Librairie Générale Française, 1998, t. 1, livre V, p. 314.

⁷⁴ L. PEREY, *Une femme du monde au XVIII^e siècle, dernières années de Madame d'Épinay*, Paris, Calman Lévy, 1883, p. 315.

opposai tout à fait, jusqu'à ce qu'elle se vît forcée enfin à m'en déclarer la cause. Je crus rêver, je tombai des nues quand j'appris que mon ami M. de Gauffecourt, âgé de plus de soixante ans, podagre, impotent, usé de plaisirs et de jouissances, travaillait depuis notre départ à corrompre une personne qui n'était plus ni belle ni jeune, qui appartenait à son ami, et cela par les moyens les plus bas, les plus honteux, jusqu'à lui présenter sa bourse, jusqu'à tenter de l'émouvoir par la lecture d'un livre abominable, et par la vue des figures infâmes dont il était plein. Thérèse indignée lui lança une fois son vilain livre par la portière, et j'appris que le premier jour, une violente migraine m'ayant fait aller coucher sans souper, il avait employé tout le temps de ce tête-à-tête à des tentatives et des manœuvres plus dignes d'un satyre et d'un bouc que d'un honnête homme auquel j'avais confié ma compagne et moi-même. [...] Le malheureux me cachait sa turpitude ; pour ne pas exposer Thérèse je me vis forcé de lui cacher mon mépris, et de receler au fond de mon cœur des sentiments qu'il ne devait pas connaître⁷⁵».

L'incident n'ira pas plus loin mais jettera un froid entre les deux hommes. Par la suite, Rousseau ne sembla pas en avoir tenu rigueur à Gauffecourt, puisqu'on le retrouvera au chevet de ce dernier, après son attaque d'apoplexie de janvier 1757.

On peut toutefois s'interroger, sur l'épisode avec Thérèse Levasseur et émettre quelques doutes sur le rôle de Gauffecourt. Il ne semblait apprécier que très modérément la compagne de Rousseau ainsi que la mère de cette dernière. De fait les deux femmes régentaient l'existence de l'écrivain, d'une manière si autoritaire que Gauffecourt les surnomma les *Gouverneuses*⁷⁶. Soucieuses d'avoir un empire absolu sur Rousseau, Mme Levasseur n'hésitait pas à susciter des brouilles entre lui et ses amis. Rousseau la décrit ainsi « [...] cajolant séparément mes amis aux dépens les uns des autres et aux miens⁷⁷».

Quant à Thérèse elle était tenue en piètre estime par les proches de Rousseau. Mme d'Épinay la décrira « jalouse, bête, bavarde et menteuse », et Voltaire la mentionnera comme une « infernale et hideuse sorcière⁷⁸». Même Rousseau, pourtant aveugle sur son compte jusqu'à la fin de sa vie, en fera dans les *Confessions* un portrait peu flatteur.

Dans ces conditions pourquoi Gauffecourt, tout coureur de jupons qu'il soit, se serait-il enhardi au point de faire de malencontreuses avances à la peu plaisante compagne d'un de ses plus proches amis ? Cela reste une pure conjecture mais on peut

⁷⁵J.-J. ROUSSEAU, *Les Confessions*, Paris, Librairie Générale Française, 1998, t. 2, livre VIII, p.166-168.

⁷⁶*Ibid*, livre VIII, p. 136.

⁷⁷*Ibid*, livre VIII, p. 117.

⁷⁸Citations tirées de la note 1, p. 87-88, dans *Les Confessions*, Paris, Librairie Générale Française, 1998, t. 2.

imaginer que toute cette affaire fut grossie et montée en épingle par Thérèse Levasseur qui savait sans doute pertinemment quel effet elle produirait sur l'esprit de Rousseau.

Homme sociable et apprécié des salons parisiens, Gauffecourt continuait d'enrichir son existence en côtoyant de nouvelles personnalités. Introduit chez Mme d'Épinay (1726-1783) il allait partager avec elle une longue et fructueuse amitié.

Cette dernière était née Louise Florence Pétronille Tardieu d'Esclavelles. Elle épousa en 1745 Denis-Joseph Lalive, marquis d'Épinay et fermier général. Leur mariage se révéla rapidement un échec. Le marquis avait de nombreuses aventures amoureuses et était de surcroît un véritable panier percé. Mme d'Épinay elle-même n'était pas irréprochable et la société parisienne savait pertinemment qu'elle entretenait une liaison avec le baron Grimm (c'est d'ailleurs en partie pour faire taire les commérages qu'elle s'installera en 1757 à Montbrillant)⁷⁹.



Portrait de Mme d'Épinay par J.-E. Liotard

⁷⁹L. PEREY, *Une femme du monde au XVIIIe siècle, la jeunesse de Madame d'Épinay...*, Paris, Calman Lévy, 1882.

Cette vie conjugale orageuse ne l'empêcha pas de se faire un nom dans la bonne société parisienne, principalement en tant que salonnière. Son salon littéraire n'atteignit toutefois jamais la renommée de celui d'autres grandes dames de l'époque comme Mme du Deffand ou Mme Geoffrin, qui avait sans doute le salon le plus réputé de Paris⁸⁰. Pour autant, Mme d'Épinay n'était pas en reste de prestigieuses relations. En correspondance avec Voltaire, elle fut également une proche de philosophes et d'encyclopédistes comme Diderot, d'Alembert, ou d'Holbach. Très liée à Rousseau, (elle le logera dans sa maison de l'Ermitage entre avril 1756 et décembre 1757), elle finira pourtant par se brouiller avec lui sous l'influence de Grimm⁸¹.

Mondaine, spirituelle, elle se pique également d'écrire, comme le rapporte ironiquement Rousseau, qui supportait difficilement les lectures publiques de sa production : « [...] elle avait voulu tâter de la littérature, et [...] s'était fourré dans la tête de faire bon gré mal gré des romans, des lettres, des comédies, des contes, et d'autres fadaïses comme cela⁸² ».

Nous avons vu précédemment quelques unes de ses œuvres, imprimées à Montbrillant, sur la presse de Gauffecourt. La production littéraire de Mme d'Épinay tournait essentiellement autour d'un sujet, sa propre personne. On songe notamment à *Mes moments heureux*, récit autobiographique où elle dresse son portrait avec une certaine complaisance :

« Je suis petite, maigre, très bien faite. J'ai l'air jeune, sans fraîcheur ; noble, doux, vif, spirituel et intéressant. Mon imagination est tranquille. Mon esprit est lent, juste, réfléchi et sans suite. J'ai dans l'âme de la vivacité, du courage, de la fermeté, de l'élévation et une excessive timidité⁸³ ».

Son œuvre la plus importante reste sans conteste ses *Contre-Confessions : Histoire de Madame de Montbrillant*, pseudo-mémoires volumineuses, rédigées pour contrer celles de Rousseau. L'ouvrage de Mme d'Épinay prend la forme d'un journal, entrecoupé de lettres, racontant le quotidien de son double littéraire, Mme de Montbrillant. Tous ses proches, amis comme ennemis, y figurent sous des noms d'emprunt. Pour sa part Gauffecourt prend les traits de M. de Saint-Urbain. Il y est dépeint comme un protagoniste discret mais récurrent, membre assidu du cercle de Mme

⁸⁰ A. LILTI, *Le monde des salons : sociabilité et mondanité à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 2005.

⁸¹ Sur la brouille entre Rousseau et Mme d'Épinay, voir le livre IX des *Confessions* où Rousseau explique, sa correspondance à l'appui, les détails de cette inimitié.

⁸² J.-J. ROUSSEAU, *Les Confessions*, Paris, Librairie Générale Française, 1998, t. 2, livre VIII, p.196.

⁸³ L. d'ÉPINAY, *Mes moments heureux*, Paris, Chez A. Sauton, 1869, p. 3-4.

d'Épinay/Montbrillant. Voici comment cette dernière, dans ses *Contre-Confessions*, présente sa rencontre avec Gauffecourt/Saint-Urbain :

« Mme la Comtesse de Lange m'a présenté aujourd'hui M. de Saint-Urbain, que je connaissais de réputation et pour l'avoir vu dans mon enfance. C'est un homme de beaucoup d'esprit, très aimable et très gai, quoique déjà d'un certain âge⁸⁴ ».

L'amitié naissante entre Gauffecourt et Mme d'Épinay prit une tournure des plus favorable :

« Peut-être, si M. de Saint-Urbain continue à être tout ce qu'il annonce, me sera-t-il par la suite d'une grande ressource. Son âge et sa figure le mettent à l'abri de la censure ; mais il faut du temps pour savoir si un homme mérite autant d'amitié que d'estime [...]»⁸⁵

Devenu par la suite un familier, voire un confident de Mme d'Épinay, il faisait de fréquents séjours dans sa propriété de campagne de la Chevrette (non loin de l'Ermitage où allait résider Rousseau). Dans cette société oisive et toujours en quête de distractions on se plaisait entre autres à monter des pièces de théâtre. Toujours plein d'entrain Gauffecourt ne résista pas à l'occasion de monter sur les planches, et ce pour endosser les rôles de *pères pathétiques*⁸⁶. C'est à cette occasion que Mlle d'Ette, citée précédemment, le décrira comme un « [...] basset sexagénaire⁸⁷ » faisant à la cour à une invitée.

En dehors du théâtre Gauffecourt, réputé homme de goût et amateur de belles-lettres, prodiguait des encouragements à son hôtesse qui lui montrait régulièrement ses travaux littéraires. Conforme en cela à l'idée que nous nous faisons du personnage, ses encouragements ne devaient pas manquer d'un certain excès. Mme d'Épinay elle-même ne semblait pas dupe. Alors qu'elle s'emploie à traduire des œuvres du Tasse, elle écrit à un de ses correspondants :

« Je vous dirai même que M. de Saint-Urbain, à qui j'ai montré mon ouvrage, m'en a donné de si grands éloges que j'ai hasardé de le montrer aussi à Desbarres. [...] Quant à ma traduction je crois qu'il [Desbarres] m'a parlé au fond plus naturellement que

⁸⁴L. d'ÉPINAY, *Les Contre-Confessions. Histoire de Madame de Montbrillant*, Paris, Mercure de France, 1989, p. 404.

⁸⁵*Ibid*, p. 405.

⁸⁶*Ibid*, p. 450.

⁸⁷L. PEREY, *Une femme du monde au XVIIIe siècle*, Paris, Calman Lévy, 1883, p. 315.

M. de Saint-Urbain, qui pourrait bien, pour m'encourager, avoir exagéré mes talents (sic) et mes progrès⁸⁸»

Plusieurs passages des *Contre-Confessions* évoquent les soins constants que Mme d'Épinay prodigua à Gauffecourt après son attaque d'apoplexie. Cette lettre adressée au marquis de Lisieux montre bien tout l'empressement qu'elle met à le soigner :

« Ah ! Mon tuteur, le pauvre Saint-Urbain !... Il est tombé en apoplexie. J'y cours ; je vais m'établir chez lui ; je n'en sortirai pas. Ne soyez pas en peine pour ma santé. Je me porte fort bien. Oui, fort bien, je vous assure. Vous me trouverez chez lui. Bonjour⁸⁹».

Dans son journal, en date du 15 janvier elle note :

« Depuis cinq à six jours nous n'avons presque pas quitté notre pauvre ami Saint-Urbain, qui a eu une attaque d'apoplexie. Cette nouvelle m'a causé un si grand saisissement que j'en suis malade ; j'ai caché à mon ami Volx [Grimm] la révolution que cet événement a faite à ma santé ; c'est le seul mystère que je puisse prendre sur moi de lui faire ; mais son inquiétude l'aurait sûrement porté à m'empêcher de rendre des soins à M. de Saint-Urbain, et je ne veux pas le quitter, qu'il ne soit hors de danger et même sans souffrance [...] ⁹⁰».

Comme nous l'avons vu, dès son rétablissement Gauffecourt profita de l'hospitalité de Mme d'Épinay et s'installa auprès d'elle à Montbrillant, où il s'employa à lui enseigner les techniques de l'imprimerie et mit sa presse à sa disposition. Chose étrange, dès lors que Gauffecourt quitte la Suisse pour le château de la Motte, Mme d'Épinay ne fait plus aucune mention de lui. Leur relation, jusque là si harmonieuse prit-elle mauvaise tournure ? Rien ne l'indique. Mais Mme d'Épinay, pourtant si attachée à Gauffecourt, semble bel et bien l'avoir délaissé. À sa décharge notons qu'elle était elle-même malade (elle souffrait depuis plusieurs années d'un cancer de l'estomac)⁹¹.

Après sa mort en 1766, l'existence de Gauffecourt aurait pu sombrer dans un total oubli. Toutefois, grâce aux récits de ses deux proches amis qu'étaient Jean-Jacques

⁸⁸L. d'ÉPINAY, *Les Contre-Confessions. Histoire de Madame de Montbrillant*, Paris, Mercure de France, 1989, p. 712.

⁸⁹ L. d'ÉPINAY, *Les Contre-Confessions. Histoire de Madame de Montbrillant*, Paris, Mercure de France, 1989, p. 1094.

⁹⁰*Ibid*, p. 1094.

⁹¹L. PEREY, *Une femme du monde au XVIIIe siècle : dernières années de Madame d'Épinay*, Paris, Calman Lévy, 1883.

Rousseau et Mme d'Épinay, il survit encore dans la mémoire humaine, même si c'est avec une place très discrète. Il reste également connu aujourd'hui pour son *Traité de la reliure des livres*, ouvrage devenu fort rare et qui, à en croire les érudits, n'était qu'un petit opuscule sans grand intérêt. Il fut toutefois l'objet, à la fin des années 1980, d'une réédition due à quelques universitaires américains. Dans cette nouvelle partie nous nous attacherons à présenter matériellement l'ouvrage, décrire son accueil auprès du public, et énumérer les exemplaires, imprimés et manuscrits, actuellement répertoriés.

2.2 : Le *Traité de la reliure des livres* : accueil et fortune de l'ouvrage.

Comme nous l'avons vu précédemment, c'est aux alentours du mois d'avril 1763 que Gauffecourt fit paraître, sur sa propre presse, son *Traité de la reliure des livres*. Si les sources s'accordent sur le nombre de pages (72), elles divergent en revanche sur le format et le nombre d'exemplaires parus. Dans son *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque*, Charles Nodier évoque la parution de 12 livres au format in-douze⁹². Pierre Adamoli (lui-même en possession d'un exemplaire du *Traité*) mentionne pour sa part 25 in-octavo. Des recherches sur les catalogues des deux bibliothèques publiques qui conservent aujourd'hui des exemplaires du *Traité* (Dijon et Genève mentionnées plus loin), nous confirment le format in-octavo.

Le *Traité* n'était assurément pas destiné à être connu du grand public, n'étant qu'un des « joujoux » que Gauffecourt offrait à ses proches. Il sortit pourtant de ce cadre restreint et fut porté à la connaissance de quelques professionnels du livre. Parmi ces derniers René-Martin Dudin (1725-1807), auteur de *L'art du relieur-doreur de livres* (1771), rédigé à la demande de l'Académie des Sciences de Paris⁹³. Dans l'avertissement que Dudin a placé dans cet ouvrage, il cite le *Traité* de Gauffecourt comme une de ses sources :

« J'avouerai cependant qu'il m'aurait été impossible de joindre cet Art à ceux de l'Académie, si, aux lumières que j'ai tirées d'un manuscrit de M. Jaugeon, appartenant à l'Académie, & d'un petit ouvrage de M. Gauffecourt de Lyon, [...]»⁹⁴.

⁹²C. NODIER, *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque*, Paris, Crapelet, 1829.

⁹³ E. THOINAN, *Les relieurs français*, Paris, E.M. Paul, L. Huard et Guillemin, 1893, p. 269.

⁹⁴ R.-N. DUDIN, *L'art du relieur-doreur de livres*, Paris, Delatour, 1772.

Pour sa part, Pierre Adamoli ne semble pas tenir en grande estime le *Traité*, du fait du mauvais professeur qu'avait choisi Gauffecourt pour se former : « Quand on se propose d'écrire sur un art, il faut prendre langue auprès des bons maîtres » écrit-il dans son *Catalogue*. Et de renchérir que le *Traité* comporte « [...] bien des défauts⁹⁵ ».

Quant à Ernest Thoinan, qui écrit à la fin du XIX^e siècle, il ne ménage pas non plus Gauffecourt :

« Ce traité, malgré le dire de Dudin, n'a guère de valeur au point de vue pratique ; il est fort succinct, très insuffisant et, quoiqu'il touche à toutes les opérations du relieur, on n'en peut tirer que peu de profit. Il a seulement du prix par son extrême rareté et l'originalité de son auteur.⁹⁶ »

Jusqu'à sa réédition par des chercheurs américains en 1987, le *Traité de la reliure des livres*, n'existait qu'à travers les 25 exemplaires sortis de la presse de Gauffecourt. L'universitaire américain John P. Chalmers, qui a participé à la réédition du *Traité* en 1987, et qui a eu entre ses mains deux exemplaires de l'édition de 1763, les décrit ainsi :

« *Traité de la reliure des livres*. [Sans lieu, sans date]. Pontuseaux verticaux. L'impression de ce texte est mauvaise, l'encre traverse la page en plusieurs endroits, texte imprimé deux à la fois. Une gravure sur bois ou métal plutôt malhabile, se trouve à la tête de la première page du texte.⁹⁷ »

De cette première édition seuls trois exemplaires sont aujourd'hui répertoriés. Chalmers les présente dans son introduction qui précède la réédition du *Traité*, nous permettant ainsi de reconstruire, en partie, leur parcours⁹⁸ :

- Le premier fut pendant un temps la propriété de Mathurin-Marie Lesné (1777-1841), relieur parisien et poète à ses heures perdues (il fit paraître en 1820 *La Reliure, poème didactique en six chants*⁹⁹). Probablement après son décès, l'ouvrage passa entre les mains d'un bibliophile réputé, le Baron Jérôme Pichon (1812-1896). Ce dernier, possesseur d'une bibliothèque contenant entre huit et dix-mille ouvrages, la mit en vente

⁹⁵ *Archives historiques et statistiques du département du Rhône*, Lyon, J.M. Barret, Mme V.^e Barreau, Paris, Mme Huzard, tome 8, du 30 avril au 01 novembre 1828, p. 112.

⁹⁶ E. THOINAN, *Les relieurs français*, Paris, E.M. Paul, L. Huard et Guillemin, 1893, p. 304.

⁹⁷ J.-V. Capronnier de GAUFFECOURT, *Traité de la Reliure des Livres*, edited by Elaine B. Smyth, W. Thomas Taylor, Austin, 1987, p. 80.

⁹⁸ *Ibid*, p. 82-83.

⁹⁹ E. THOINAN, *Les relieurs français*, Paris, E.M. Paul, L. Huard et Guillemin, 1893, p. 339.

au mois d'avril 1869. À cette occasion un catalogue fut dressé. On y retrouve l'exemplaire du *Traité* au numéro 270, dont la notice, reproduite ci-dessous, n'est pas exempte d'erreurs, notamment sur le lieu et l'année d'édition :

« 270. Traité de la reliure des livres (par de Gauffecourt). S. l. n. d. (vers 1760), in-8, mar. v. fil. à froid, tr. Dor. (Duru)

Imprimé par l'auteur lui-même dans sa maison de campagne, à Montbrillant, près de Genève, et tiré à 25 exemplaires, dit-on, et seulement à 12, suivant une note écrite sur le livre.

On y a joint une note autographe du relieur Lesné, l'auteur du poème de la Reliure, sur l'ouvrage, dont il ne fait pas une appréciation avantageuse.¹⁰⁰»

L'histoire de cet exemplaire reste quelque peu floue par la suite. Au XX^e siècle il devint, pendant un temps, la propriété d'un bibliophile anglais, G. D. Hobson. Selon les recherches de John P. Chalmers l'ouvrage figurait, en 1987, dans une bibliothèque privée.

- Le parcours du second exemplaire du *Traité* nous demeure inconnu. Nous savons seulement qu'il est disponible à la Bibliothèque municipale de Dijon. Une recherche sur leur catalogue nous a confirmé ce fait (cote 20641).

- Quant au troisième et dernier exemplaire connu il est aujourd'hui la propriété de la Bibliothèque publique et universitaire de Genève (SM3245(2) Rés.). Il fut relié au XIX^e siècle avec deux autres ouvrages, la *Notice sur la lithographie* d'Ambroise Mariet ainsi qu'un essai sur la reliure paru à Châtillon-sur-Seine en 1824.

Hormis ces trois exemplaires, John P. Chalmers a retrouvé la trace de deux manuscrits du *Traité* :

- Le Felbrigg-Munby-Cambridge : L'ouvrage se compose de 74 pages écrites à l'encre, uniquement au recto. Il aurait été acquis par William Windham l'aîné (1717-1761), aventurier britannique célèbre pour avoir exploré la Mer de Glace de Chamonix. Windham avait fait de longs séjours à Genève (en 1737 et 1740) et, selon Chalmers, connaissait probablement Gauffecourt. C'est en 1742, alors qu'il réalisait son Grand Tour d'Europe (à l'imitation de bon

¹⁰⁰ *Livres rares et précieux, manuscrits et imprimés, de la bibliothèque de M. le Baron Jérôme Pichon*, Paris, L. Potier, 1869, p. 65.

nombre de riches anglais de l'époque) qu'il serait entré en possession de ce manuscrit, placé dans sa bibliothèque de Felbrigg Hall, dans le Norfolk, où il allait lui-même installer un atelier de reliure. Le *Traité* fut par la suite acquis par l'écrivain et bibliophile Alan Noël Latimer Munby (1913-1974). Il se trouve aujourd'hui à la Cambridge University Library.

- Le Blancheteau-Grolier Club : Le manuscrit comporte 37 pages, écrites des deux côtés à l'encre. Il fut vendu par Marcel Blancheteau, libraire et fondateur (dans les années 1930) de la maison *Aux Amateurs de Livres* au Grolier Club, prestigieuse société de bibliophiles new-yorkais¹⁰¹.

Les jugements, nous l'avons vu, étaient plutôt sévères à l'encontre de Gauffecourt qui n'était perçu que comme un dilettante qui s'attribuait un peu trop rapidement la maîtrise d'un art auquel il avait été, de surcroît, mal formé. Lui-même n'était sans doute pas aveugle sur ses capacités. Lorsqu'il s'essaya à la reliure il se contenta, non sans une certaine sagesse, de relier ses ouvrages avec un simple papier bleu, comme le confirme Adamoli : « Il couvrait de papier bleu tous les livres qu'il reliait, de sorte qu'on pouvait à juste titre appeler sa bibliothèque la *bibliothèque bleue*¹⁰² ».

Ce passage fut également relevé par Ernest Thoinan qui avance l'idée que « [...] Gauffecourt reculait devant la couverture en peau et le travail préparatoire qu'elle nécessite ; la dorure aussi lui faisait peur, et le papier plus ou moins bien collé suffisait à son ambition¹⁰³ ».

Thoinan poursuit sa démonstration en présentant ses recherches sur la reliure d'un exemplaire des *Réflexions sur les sentiments agréables* où il s'attache à démontrer, avis d'experts à l'appui, que ce n'est en rien le travail de Gauffecourt :

« J'ai eu entre les mains un de ces volumes relié en veau, mais dont la façon était sûrement d'un homme du métier. La reliure de mon exemplaire, assez maladroitement exécutée, donnerait à penser qu'elle est l'œuvre de notre amateur, mais M. Claudin¹⁰⁴, très au courant de travail des relieurs genevois de l'époque, en attribue la paternité à

¹⁰¹ J.-V. Capronnier de GAUFFECOURT, *Traité de la Reliure des Livres*, edited by Elaine B. Smyth, W. Thomas Taylor, Austin, 1987, p. 80-81.

¹⁰² *Archives historiques et statistiques du département du Rhône*, Lyon, J.M. Barret, Mme V. Barreau, Paris, Mme Huzard, tome 8, du 30 avril au 01 novembre 1828, p. 115.

¹⁰³ E. THOINAN, *Les relieurs français*, Paris, E.M. Paul, L. Huard et Guillemin, 1893, p. 304.

¹⁰⁴ Il s'agit probablement d'Anatole Claudin (1833-1906), libraire et bibliophile français, auteur de différents ouvrages sur les relieurs et le livre imprimé (*Les Enlumineurs, les relieurs, les libraires et les imprimeurs de Toulouse aux XVe et XVIe siècle* (1893), *Histoire de l'imprimerie en France au XVe et XVIe siècle* (1900-1904)).

ceux-ci. Gabriel Peignot¹⁰⁵, beaucoup moins rêveur que Nodier, déclare aussi, de son côté, que les diverses reliures en veau ou en maroquin qu'on lui a présentées comme des productions de notre relieur improvisé ne pouvaient être de lui, à en juger par l'assurance de l'exécution, révélant une main habile et exercée¹⁰⁶».

Nous avons décrit dans cette première partie la vie et les travaux de Gauffecourt. Lorsqu'il s'éteignit en 1766, au château de la Motte, non loin de Lyon, ses collections (et notamment sa bibliothèque) furent vendues aux enchères par l'entremise d'un libraire lyonnais réputé, Benoît Duplain. Lyon abritait à l'époque une foisonnante vie intellectuelle faite de curieux, d'érudits, de bibliophiles et d'hommes de lettres. Un tel contexte ne pouvait être que favorable au monde du livre. Comme nous allons le voir, Lyon ne manquait pas de libraires et d'imprimeurs, qui contribuaient eux aussi à l'essor de la culture. La seconde partie de notre étude s'attachera à décrire ce monde dédié aux livres, avec ses acteurs et ses caractéristiques. Elle présentera également le système des ventes publiques auquel fut notamment soumis la bibliothèque de Gauffecourt après son décès.

¹⁰⁵Gabriel Peignot (1767-1849) bibliothécaire et bibliographe, auteur de nombreux ouvrages sur la bibliographie et la reliure (*Essai sur la reliure des livres* (1834)).

¹⁰⁶E. THOINAN, *Les relieurs français*, Paris, E.M. Paul, L. Huard et Guillemin, 1893, p. 302-303.

Le monde du livre à Lyon au XVIII^e siècle

Établi au château de la Motte dans les faubourgs de Lyon, Gauffecourt ne semble pas avoir, à notre connaissance, noué de liens particuliers avec cette ville, alors la seconde du royaume ; cité commerçante et prospère, et où les élites se montraient particulièrement ouvertes aux Lumières.

1 : Lyon : un foyer des Lumières en province

1.1 : Une vie culturelle active.

Dans son ouvrage *Lyon et les Lyonnais au XVIII^e siècle*, Maurice Garden rapporte cette citation tirée de l'article *Lyon* du *Dictionnaire* d'Expilly, paru entre 1762 et 1770 : « Lyon, ville grande, riche, belle, ancienne, très peuplée, fort commerçante, très célèbre et la plus considérable du royaume après Paris¹⁰⁷ ». Vers 1760, au moment où Gauffecourt s'installe à la Motte, elle compte pas moins de 114 000 habitants¹⁰⁸.

Si la ville est essentiellement tournée vers le commerce elle ne néglige pas pour autant la culture. Et ce contrairement aux préjugés des élites parisiennes de l'époque, enclines à penser que les provinciaux se préoccupaient peu des choses de l'esprit. Dans son ouvrage *Lyon : de l'Encyclopédie au Prérromantisme*, Louis Trénard évoque ainsi le peintre Dutilleul qui prétendait qu'on « [...] ne s'occupait à Lyon, sous Louis XV, que de bonne chère et de libertinage¹⁰⁹ ».

Or les classes aisées lyonnaises disposaient de nombreux loisirs que plusieurs employaient en faveur de la Culture et des Belles-lettres, par des travaux solitaires ou dans le cadre de sociétés de pensées (académies et loges maçonniques). Comme le remarque judicieusement Louis Trénard : « La diffusion de la haute instruction n'était plus assurée par les facultés qui enseignaient la théologie, le droit, la médecine, mais qui négligeaient les sciences et les lettres. Elle l'était par les salons et, de façon plus codifiée, par les associations aux statuts définis¹¹⁰ ».

Non reçues dans ces types d'associations, les femmes prenaient leurs revanches en animant les salons, calqués sur ceux de la capitale. Leur tâche était d'« [...] orienter le

¹⁰⁷ Cité par M. GARDEN dans *Lyon et les Lyonnais au XVIII^e siècle*, Paris, Flammarion, 1975, p. 23.

¹⁰⁸ *Ibid*, p. 19.

¹⁰⁹ L. TRÉNARD, *Lyon : De l'Encyclopédie au Prérromantisme*, Paris, Presses Universitaires de France, 1958, p. 70.

¹¹⁰ *Ibid*, p. 70.

commerce social vers le délasserment spirituel¹¹¹». Certaines d'entre elles se révélèrent de véritable touche-à-tout dans le domaine intellectuel, parfois même avec un certain excès, proche de celui des *Femmes Savantes* de Molière. Ainsi Mme Benoît, épouse d'un dessinateur : « Elle s'intéressait à Bayle, à Pope, à l'histoire des dogmes ; elle rédigea son journal, publia des romans, composa des comédies¹¹²». Elle était également renommée dans la ville pour ses tenues originales qui lui vaudront les railleries de Grimm¹¹³. À son opposée, l'épouse de l'avocat et érudit Delandine, était louée comme une femme « [...] intelligente, sans aucune pédanterie¹¹⁴».

Louis Trénard nous livre un petit tableau de l'ambiance et du ton qui régnaient dans ces salons lyonnais : « Dans cette société raffinée, le style de vie se caractérisait par une ardeur de pensée jointe à une charmante insouciance, voire à une aimable licence. L'instruction reçue chez les Jésuites, la rhétorique complétée par l'art de vivre avec élégance, incitaient à la conversation galante et spirituelle. [...] Les plaisirs frivoles se répandaient, seule la récente noblesse maintenait, dans ses hôtels de Bellecour, une sévérité un peu janséniste. Dans la plupart des salons, on organisait soirées et bals, on s'amusait librement, on jouait au tric-trac¹¹⁵». Un environnement incontestablement propice aux goûts de Gauffecourt.

Pour les hommes s'ouvraient d'autres lieux de réunions que ceux des salons. Au XVII^e siècle était apparue la future académie française, créée initialement pour fixer notre langue. Elle élargira plus tard ses domaines en accueillant, en plus des hommes de lettres, des savants et des artistes. La province ne voulut pas être en reste et adopta à son tour ce type d'institutions que l'on retrouvera au XVIII^e siècle dans plusieurs villes.

C'est en 1700 qu'ouvre à Lyon la première Académie des Sciences et des Belles-lettres, qui n'incluait qu'un petit groupe de lettrés désireux de renouer avec la culture classique de la Renaissance. Les débuts furent discrets. Le noyau fondateur n'étant composé que de 7 membres, issus de trois corps différents : celui du collège jésuite de la Trinité, le tribunal de la sénéchaussée et siège présidial de Lyon et enfin le consulat. Le succès de l'académie grandira rapidement. Entre 1700 et 1724 (année où elle reçoit ses lettres patentes) elle accueillera 35 nouveaux membres¹¹⁶. Elle se voit rapidement concurrencée par une autre compagnie, le Concert, qui deviendra en 1713 l'Académie

¹¹¹ L. TRENARD, *Lyon : De l'Encyclopédie au Prérromantisme*, Paris, Presses Universitaires de France, 1958, p. 70.

¹¹² *Ibid*, p. 70.

¹¹³ *Ibid*, p. 70.

¹¹⁴ *Ibid*, p. 70.

¹¹⁵ *Ibid*, p. 70.

¹¹⁶ M. GARDEN, *Lyon et les Lyonnais au XVIII^e siècle*, Paris, Flammarion, 1975, p. 295-296.

des Beaux-Arts. Par la suite les deux institutions entretiendront rivalités et querelles jusqu'à leur fusion en 1758 et la naissance de l'*Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon*¹¹⁷.

Tout au long du siècle, l'Académie de Lyon allait connaître une intéressante évolution sociologique. Ses membres, dans les premières décennies qui suivirent sa création, étaient majoritairement issus des rangs de la noblesse. Entre 1700 et 1758 on trouvait à l'Académie des Sciences, pas moins de 41 nobles (dont 29 titulaires d'offices) contre seulement 12 membres sortis de la bourgeoisie et 21 du clergé (essentiellement des Jésuites et des Oratoriens). Dès la réunion des deux académies, la tendance s'inverse. De 1758 jusqu'à 1790 ne sont plus présents que 19 académiciens nobles, alors que 38 autres membres appartiennent à la bourgeoisie (12 d'entre eux exercent des professions médicales, 5 travaillent dans le commerce) et 21 du clergé¹¹⁸.

Les lettres patentes avaient limitées les effectifs de l'Académie à quarante membres, ainsi répartis : D'un côté 16 scientifiques et 4 académiciens dévoués à l'agriculture, aux manufactures, à l'architecture et à la navigation. De l'autre 16 littéraires et 4 membres qui se consacraient aux arts (peinture, sculpture, musique) et au commerce.

En contre-partie, aucune restriction n'était imposée pour accueillir des associés, savants et érudits aussi bien français que européens, issus d'autres académies et cercles intellectuels.

Les membres de l'Académie se retrouvaient en réunion une fois par semaine. C'était l'occasion pour eux d'aborder de nouveaux débats, écouter la présentation des travaux de tel ou tel membre et décider des sujets des concours. Leur règlement prévoyait également la tenue de séances publiques, au nombre de trois par an¹¹⁹.

Ouverte sur l'Europe grâce à son réseau d'associés, l'Académie de Lyon entretenait avec ces derniers d'étroites correspondances. Parmi les associés on trouve « [...] un médecin de Tübingen, un professeur en éloquence française de Copenhague, un juriste de Dublin, un universitaire de Pavie, un architecte du duc de Parme¹²⁰ ».

Autre type de société de pensées, les loges maçonniques. Très prospères à Lyon, elles fleurissent dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, tant et si bien que les autorités

¹¹⁷ M. GARDEN, *Lyon et les Lyonnais au XVIII^e siècle*, Paris, Flammarion, 1975, p. 297.

¹¹⁸ *Ibid*, p. 297.

¹¹⁹ L. TRENARD, *Lyon : De l'Encyclopédie au Prérromantisme*, Paris, Presses Universitaires de France, 1958, p. 79.

¹²⁰ *Ibid*, p. 80.

se résolurent à y mettre un frein. Passé 1784 on ne signale plus aucune inauguration, ce qui fixe définitivement à 16 le nombre de loges lyonnaises.

Ces dernières sont essentiellement situées dans les faubourgs de la ville et dans certains quartiers comme Fourvière, la Croix-Rousse, ou encore les Brotteaux¹²¹.

La première d'entre elles, la *Parfaite Amitié*, ouvrit ses portes dans les années 1750, grâce à Jean-Baptiste Willermoz (1730-1824), grand bourgeois lyonnais promis à une brillante carrière au sein des Francs-maçons.

À en juger par le nombre important d'adhérents, les loges rencontrèrent un grand succès, peut-être plus lié à un effet de mode qu'à un véritable engouement mystique. Arrivées à leur apogée à la fin des années 1780, certaines comme la *Sincère Union*, la *Régularité* ou la *Parfaite Amitié* dépassaient les 80 membres¹²².

Différents milieux composaient ces loges. On y retrouvait des bourgeois, des juristes, des ecclésiastiques, des négociants, des médecins ou encore des gens à talents (musiciens, journalistes, architectes). Le monde du livre fournissait également quelques représentants et notamment des imprimeurs comme Faucheux, Bruyset, Perisse-Duluc ou encore Delamollière.

En revanche le monde ouvrier était quasiment absent des sociétés maçonniques. Louis Trénard en citera quelques rares exemples mais le milieu demeurerait réservé à ceux ayant un minimum d'aisance. De fait des cotisations étaient demandées aux membres qui devaient en outre payer leur affiliation. À titre d'exemple, la loge des *Vrais Amis* demandait la somme de 72 livres pour recevoir un nouveau frère. Un ouvrier en soie, qui gagnait annuellement 45 livres, pouvait donc difficilement prétendre à intégrer la franc-maçonnerie¹²³.

Au fil du temps plusieurs loges finirent par réunir des membres issus de milieux similaires. Celui de l'artisanat et de la petite bourgeoisie se retrouvait dans celle du *Parfait Silence*, les ecclésiastiques privilégiaient *Saint-Jean de Jérusalem*, les négociants la *Sincère Union* et la magistrature la *Bienveillance*¹²⁴.

Des personnages importants de la vie lyonnaise évoluaient au sein de la franc-maçonnerie. À l'image de Prost de Royer, bâtonnier des avocats, échevin et juge au tribunal de la Conservation des privilèges, qui officiait à la *Grande loge Provinciale* avec le titre de vénérable¹²⁵.

¹²¹ M. GARDEN, *Lyon et les Lyonnais au XVIII^e siècle*, Paris, Flammarion, 1975, p. 302.

¹²² L. TRENARD, *Lyon : De l'Encyclopédie au Prérromantisme*, Paris, Presses Universitaires de France, 1958, p. 76.

¹²³ L. TRENARD, *Lyon : De l'Encyclopédie au Prérromantisme*, Paris, Presses Universitaires de France, 1958, p. 78.

¹²⁴ *Ibid*, p. 78.

¹²⁵ *Ibid*, p. 77.

Moyen par excellence pour diffuser la Culture et les idées, les livres avaient une place non négligeable dans la vie lyonnaise. Un important commerce en était fait entre les murs de la cité avec ses propres acteurs, ses règles et ses problèmes comme nous allons le voir maintenant.

1.2 : Une capitale du livre.

Lyon demeure au XVIII^e siècle une ville où la culture, l'art et le savoir sont appréciés. Elle a toutefois perdu de son éclat dans le domaine des lettres et n'a plus la renommée prestigieuse qu'elle détenait au XVI^e siècle, à l'époque où brillait entre ses murs les grandes plumes poétiques de l'*école lyonnaise* comme Maurice Scève ou Louise Labé¹²⁶.

Le monde du livre lyonnais, non pas celui composé de poètes et d'écrivains, mais plus concrètement de libraires et d'imprimeurs, se trouve dans la seconde moitié du XVIII^e siècle dans une position difficile et doit faire face, non seulement à la centralisation parisienne des privilèges de librairie, qui a pour effet de bloquer le commerce du livre en province, mais également au trafic clandestin qui règne en Avignon. En outre la diffusion d'ouvrages prohibés, à laquelle se livre plusieurs libraires lyonnais, vient encore aggraver les choses.

Mais avant de présenter la situation globale, intéressons-nous d'abord aux acteurs qui la composent.

Dans les années 1760 ce milieu est régi par une chambre syndicale composée d'un syndic et de quatre adjoints dont les fonctions s'étendent sur deux années. Le syndicat siège deux jours par semaine, les mercredis et samedis. Une de ses principales fonctions était le contrôle des livres qui entraient dans Lyon. Selon l'*Almanach de Lyon* « [...] tous les ballots, balles, malles et paquets où il y a des livres y sont portés de la Douane pour y être visités selon les ordres du Roi¹²⁷ ». Cette inspection peut se faire en présence de certaines autorités, comme le Prévôt des Marchands, le Procureur du Roi, le Lieutenant de Police ou l'inspecteur de la Librairie.

Pendant de nombreuses années le poste de syndic sera occupé par une même famille de libraires, celle des Duplain. Nous savons ainsi que Marcellin Duplain est en fonction en 1735. 20 ans plus tard, en 1755, c'est au tour de son fils Pierre d'endosser ce

¹²⁶ P. BRUNEL, *Littérature française : histoire et anthologie : Moyen-Âge, XVI^e et XVII^e siècle*, Paris, Bordas, 1979, p. 255.

¹²⁷ Cité par P. GROSCLAUDE dans *La vie intellectuelle à Lyon dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle*, Paris, A. Picard, 1933, p. 161.

rôle qu'il tiendra jusqu'en 1765. Son frère Benoît (celui-là même qui vendra la bibliothèque de Gauffecourt) remplira cette charge entre 1771 et 1774. Avant d'accéder au poste de syndic les deux frères ont également été adjoints. De 1743 à 1744 pour Pierre, et de 1745 à 1754 pour Benoît¹²⁸.

En 1763, au moment où Gauffecourt imprime son *Traité de la reliure des livres*, on trouve très exactement 12 imprimeurs à Lyon, nombre maximum autorisé depuis un arrêt du Conseil d'état en date du 31 mars 1739, promulgué à la demande même des imprimeurs qui souhaitaient limiter le nombre de maîtres. À partir de cette date, la réception d'un nouvel imprimeur ne peut se faire qu'à la suite du remplacement d'un des 12 maîtres¹²⁹. En 1763 ces imprimeurs étaient les suivants : J.-J. Barbier (reçu en 1720), Claude-André Vialon (1736), Aimé de La Roche (ou Delaroche) (1736), Pierre Bruyset (1742), Pierre Valfray (1742), J.-M. Barret (1754), Louis Buisson (1755), J.-B. Reguillat (1756), Geoffroy Regnault (1757), J.-M. Bruyset (1758), Louis Cutti (1759) et la veuve Vialon (1759).

Parmi eux certains occupent des positions intéressantes. Ainsi de La Roche est l'imprimeur de la ville de Lyon à partir de 1739, trois ans à peine après sa réception, puis de l'Académie en 1746 avant de devenir celui des collèges en 1768. Selon l'*Almanach de la ville de Lyon* son imprimerie « [...] après celle du Louvre » est « [...] la plus belle du royaume, soit par la vaste étendue de la salle qui la contient, la multiplicité des caractères romains, italiques, grecs et autres qu'elle renferme, soit par le nombre des ouvriers qui y sont occupés¹³⁰ ».

Tous réunis ces imprimeurs disposent de 51 presses, dont 30 seulement sont actives. Individuellement ils en possèdent entre 3 et 4. Seuls J.-M. Barret et Aimé de La Roche se distinguent ici. Le premier ayant sous son contrôle 6 presses, le second 11. Mais selon Pierre Grosclaude, de La Roche n'en utilisait réellement que 7 ou 8¹³¹.

Parmi ces imprimeurs tous ne pratiquaient pas le commerce du livre, se contenant de travailler pour des libraires. En 1763 Claude Bourgelat, inspecteur de la librairie (dont nous reparlerons), rapporte que seulement 5 d'entre eux se livraient à la vente de livre¹³². Parmi eux les Bruyset et Reguillat chez qui Gauffecourt achètera au moins une fois un ouvrage.

¹²⁸ B. BACCONNIER, *Cent ans de librairie au siècle des Lumières : les Duplain*, dir. Dominique Varry, Université Lumière Lyon 2-ENSSIB, p. 107.

¹²⁹ Y. SORDET, *L'amour des livres au temps des Lumières : Pierre Adamoli et ses collections*, Paris, École des Chartes, 2001, p. 43.

¹³⁰ Cité par Y. SORDET dans *L'amour des livres au temps des Lumières : Pierre Adamoli et ses collections*, Paris, École des Chartes, 2001, p. 44.

¹³¹ P. GROSCLAUDE, *La vie intellectuelle à Lyon dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle*, Paris, A. Picard, 1933, p. 171-172.

¹³² Cité par Y. SORDET dans *L'amour des livres au temps des Lumières : Pierre Adamoli et ses collections*, Paris, École des Chartes, 2001, p. 45.

Plus nombreux, les libraires sont au nombre de 24, ce qui est peu en comparaison du début du XVIII^e siècle où l'on en recensait pas moins de 50 en 1701¹³³. Parmi eux Jean-Marie Bruyset et son parent Pierre Bruyset-Ponthus, les frères Duplain, Alexis Molin, les frères de Tournes (ou Detournes), Bessiat, Mauteville, et les frères Perisse¹³⁴.

Si tous vendaient des livres imprimés en France (à Lyon bien évidemment mais également à Paris), certains (au moins 8 d'entre eux selon les dires de Bourgelat), pratiquaient également un commerce dit d'assortiment, qui consistait à revendre des ouvrages venus de l'étranger. Un commerce auquel ils pouvaient se livrer sans grande contrainte depuis qu'un arrêt du conseil d'État, en date du 11 juin 1710, stipulait que Lyon faisait partie des 10 villes du royaume où pouvaient entrer les ouvrages étrangers¹³⁵.

Certains de ces libraires se spécialisaient dans des domaines particuliers. Grâce à Claude Bourgelat nous connaissons les spécialités de plusieurs d'entre eux. Ainsi Molin et Mauteville vendent essentiellement des almanachs, des livres classiques ou des livres d'heures. Bessiat se tourne pour sa part vers les ouvrages de piété tandis que les frères Perisse s'occupent de livres d'heures et de missions¹³⁶. Quant aux Bruyset ils étaient réputés pour être « riche en éditions étrangères¹³⁷»

À partir de 1768 un nouveau libraire se fait remarquer à Lyon, François Los-Rios (1727-1820)¹³⁸. Natif d'Anvers, ayant beaucoup voyagé en Europe, c'est un personnage pittoresque qui ne passe pas inaperçu dans le monde du livre lyonnais : « [...] il rappelait quelque peu Casanova, mais par ailleurs il affectait les manières de Rousseau¹³⁹». Bien que considéré comme la bête noire de la communauté des libraires lyonnais, qui lui reproche son manque de formation (il ne fut jamais apprenti ou compagnon mais seulement garçon de peine chez des libraires)¹⁴⁰, il fera carrière en se spécialisant dans la librairie d'antiquariat et de curiosités¹⁴¹, tout en pratiquant avec succès les ventes publiques où l'on retrouvera les noms de plusieurs notabilités de la

¹³³ Y. SORDET dans *L'amour des livres au temps des Lumières : Pierre Adamoli et ses collections*, Paris, École des Chartes, 2001, p. 45.

¹³⁴ P. GROSCLAUDE, *La vie intellectuelle à Lyon dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle*, Paris, A. Picard, 1933, p. 171.

¹³⁵ Y. SORDET, *L'amour des livres au temps des Lumières : Pierre Adamoli et ses collections*, Paris, École des Chartes, 2001, p. 48.

¹³⁶ P. GROSCLAUDE, *La vie intellectuelle à Lyon dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle*, Paris, A. Picard, 1933, p. 172-173.

¹³⁷ L. TRENARD, *Lyon : De l'Encyclopédie au Prérromantisme*, Paris, Presses Universitaires de France, 1958, p. 129.

¹³⁸ D. VARRY, « Les ventes publiques de livres à Lyon aux XVII^e et XVIII^e siècles et leurs catalogues », dans *Les ventes de livres et leurs catalogues : XVII^e-XX^e siècle*, Paris, École des chartes, 2000, p. 46.

¹³⁹ L. TRENARD, *Lyon : De l'Encyclopédie au Prérromantisme*, Paris, Presses Universitaires de France, 1958, p. 130.

¹⁴⁰ Y. SORDET, *L'amour des livres au temps des Lumières : Pierre Adamoli et ses collections*, Paris, École des Chartes, 2001, p. 51.

¹⁴¹ Y. SORDET, *L'amour des livres au temps des Lumières : Pierre Adamoli et ses collections*, Paris, École des Chartes, 2001, p. 50.

région (comme l'ingénieur Perrache, le comte Camille d'Albon ou encore Mathon, conseiller au Parlement de Dombes¹⁴²).

L'univers des libraires et des imprimeurs gravite essentiellement autour de la rue Mercière, où se trouve solidement implantée la dynastie Duplain. C'est également dans cette rue que se situe le commerce des frères Perisse.

La grande majorité des imprimeurs et des libraires est installée au cœur de la presqu'île. On trouve ainsi rue Saint-Dominique (aujourd'hui Émile Zola), les frères de Tournes, Pierre Bruyset-Ponthus et Jean-Marie Bruyset. D'autres sont installés rue Confort, rue Ferrandière, ou encore place Louis le Grand (actuelle place Bellecour)¹⁴³. Ce regroupement dans le nord de la presqu'île était voulu par les autorités afin de limiter la circulation d'ouvrages interdits¹⁴⁴.

L'intendant de la généralité de Lyon, M. de La Michodière (en exercice de 1757 à 1762), dresse dans un rapport un portrait qui résume bien la situation de la librairie lyonnaise :

« Le commerce de librairie est plus florissant maintenant à Lyon qu'il l'étoit du temps de M. d'Herbigny [ancien intendant en fonction entre 1694 et 1701]. Les auteurs y font cependant rarement imprimer leurs ouvrages mais l'usage introduit depuis 15 ans de laisser imprimer beaucoup de livres, sans privilèges et avec de simples permissions tacites donne la plus grande facilité de les contrefaire et les libraires de Lyon y sont très adroits et très intelligents¹⁴⁵»

De fait la cité est alors un véritable centre de trafic du livre clandestin où non seulement on imprime des éditions pirates mais où transitent également des ouvrages venus de Genève, de Neuchâtel ou encore de Hollande. Placée non loin de la frontière suisse, Lyon est un lieu de passage pour bon nombre de protestants, et notamment les pasteurs de Lausanne et de Genève qui partent officier dans les Cévennes. Les libraires lyonnais avaient une clientèle étendue dans tout le Sud-Est du royaume, et notamment parmi les protestants qui résidaient en Vivarais¹⁴⁶. Les ouvrages clandestins atteignaient

¹⁴² L. TRENARD, *Lyon : De l'Encyclopédie au Prérromantisme*, Paris, Presses Universitaires de France, 1958, p. 130.

¹⁴³ B. BACCONNIER, *Cent ans de librairie au siècle des Lumières : les Duplain*, dir. Dominique Varry, Université Lumière Lyon 2-ENSSIB, p. 109.

¹⁴⁴ Y. SORDET, *L'amour des livres au temps des Lumières : Pierre Adamoli et ses collections*, Paris, École des Chartes, 2001, p. 45-46.

¹⁴⁵ Cité par Y. SORDET dans *L'amour des livres au temps des Lumières : Pierre Adamoli et ses collections*, Paris, École des Chartes, 2001, p. 46.

¹⁴⁶ L. TRENARD, *Lyon : De l'Encyclopédie au Prérromantisme*, Paris, Presses Universitaires de France, 1958, p. 130.

également des territoires très éloignés de Lyon, comme le Poitou et l'Aquitaine (et notamment la Saintonge)¹⁴⁷. Parmi les libraires qui pratiquaient ce genre de commerce, les frères de Tournes qui n'hésitaient pas à introduire sous le manteau des ouvrages genevois qu'ils réexportaient par la suite dans le monde méditerranéen¹⁴⁸. On le voit, la diffusion de ces livres prohibés, qui portaient atteinte contre l'état et son gouvernement, s'étendait sur une large zone.

Le commerce du livre est placé à partir des années 1760 sous le contrôle d'un inspecteur de la librairie. A l'époque qui nous intéresse il s'agit de Claude Bourgelat, le premier de ces inspecteurs lyonnais, qui exerça entre 1760 et 1764. Tout à la fois homme de lettres et scientifique il avait précédemment rempli la charge d'inspecteur des haras de la généralité de Lyon. C'est également lui qui fondera dans cette même ville la première école vétérinaire de France, en 1762.

Il doit son poste d'inspecteur de la Librairie à celui qui est alors le responsable de la censure royale, M. de Malesherbes. Directeur de la Librairie, ce discret partisan des Lumières sait faire preuve, aux vues de ses fonctions, d'une remarquable tolérance, et saura soutenir de son mieux l'Encyclopédie. À Lyon il délègue ses fonctions à Bourgelat qui doit notamment surveiller le commerce illégal de livres qui se fait entre les murs de la ville¹⁴⁹.

Tout comme Malesherbes, Bourgelat fit preuve d'une grande indulgence à l'égard des imprimeurs et libraires lyonnais. Une indulgence qui s'apparentait parfois à de la complicité. Ainsi l'imprimeur Jean-Baptiste Réguillat chez qui avait été saisi en 1762 des éditions pirates du *Contrat Social*, put, après son emprisonnement au château de Pierre-Scize, poursuivre ses activités sous le nom de sa mère, y compris après sa destitution en 1767¹⁵⁰.

Les libraires pratiquaient également un autre type de commerce illégal, lié cette fois à la contrefaçon. Sous l'Ancien Régime la parution de nouveaux livres était placée sous la dépendance des privilèges délivrés au nom du roi par ses censeurs et donnant aux imprimeurs et aux libraires le monopole de vente d'une œuvre, pour un temps préalablement fixé.

Un système qui avantagait particulièrement les libraires parisiens qui « étant à la source des grâces obtenaient des prolongations abusives¹⁵¹ » qui les protégeaient de toute

¹⁴⁷ L. TRENARD, *Lyon : De l'Encyclopédie au Prérromantisme*, Paris, Presses Universitaires de France, 1958, p. 56.

¹⁴⁸ *Ibid*, p. 130.

¹⁴⁹ P. GROSCLAUDE, *La vie intellectuelle à Lyon dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle*, Paris, A. Picard, 1933, p. 200.

¹⁵⁰ D. VARRY, *Une édition clandestine du contrat social publiée à Lyon en 1762* (disponible sur le site <<http://www.arald.org/rousseau/index.php?post/2011/02/23/Une-%C3%A9dition-clandestine-du-Contrat-social>>)

¹⁵¹ Cité par L. TRENARD dans *Lyon : De l'Encyclopédie au Prérromantisme*, Paris, Presses Universitaires de France, 1958, p. 130.

concurrence. Ce qui était loin de plaire à leurs collègues établis en province, et notamment à Lyon où les libraires n'hésitaient pas à dénoncer l'injustice de ce système, arguant qu'il ne se basait sur aucun droit naturel alors que toute création littéraire se devait d'être un bien commun.

De surcroît ces privilèges lésaient les écrivains qui n'avaient aucun droit sur leur propre production, suscitaient chez les libraires des faillites du fait d'un approvisionnement qui ne répondait pas à la demande, et les amenait fatalement à se livrer à des contrefaçons, activité dangereuse qui pouvait entraîner perquisitions et saisies. Ce fut le cas en 1773 chez les imprimeurs Barret et Regnault et chez les Duplain, lorsque deux libraires parisiens exigèrent une perquisition et mirent la main sur des livres dont eux seuls avaient le privilège, à la grande colère des lyonnais¹⁵².

Si Claude Bourgelat devait contrôler et parfois réprimer les libraires, il devait également veiller à protéger leurs intérêts, notamment en essayant d'endiguer la concurrence avignonnaise qui représentait une menace pour la librairie lyonnaise. Située en plein Comtat Venaissin et donc hors de la juridiction royale, l'ancienne cité des papes se livrait alors à la contrefaçon des livres français. De surcroît elle était libre de toute taxe et s'accaparait ainsi les marchés. On ne pouvait que difficilement la contrer. En revanche il était possible d'exercer une surveillance accrue autour de ses importations. Ce à quoi se résolut l'inspecteur de la librairie lyonnaise qui exigea un contrôle sévère des livres en provenance d'Avignon¹⁵³.

À côté des ventes en magasin, des trafics d'ouvrages prohibés ou contrefaits, de la lutte contre le système des privilèges, les libraires lyonnais se livraient, de manière moins polémique et plus sereine, à la vente publique de livres, activité qui avait pris de l'ampleur tout au long du XVIII^e siècle et dont nous allons présenter les mécanismes dans la partie suivante.

2 : Les ventes publiques de livres

2.1 : Un système en évolution.

Ces ventes publiques concernaient essentiellement des cabinets de livres et des collections de particuliers, dont on se défaisait après leur mort. Toutefois comme le

¹⁵² L. TRENARD, *Lyon : De l'Encyclopédie au Prérromantisme*, Paris, Presses Universitaires de France, 1958, p. 130-131.

¹⁵³ *Ibid*, p. 131.

signale Dominique Varry dans son article sur les ventes publiques à Lyon, d'autres motifs pouvaient être pris en compte (un départ, des doubles de bibliothèques ou des fonds de librairies ainsi que des ventes judiciaires liées à une faillite¹⁵⁴). Nous allons nous concentrer dans un premier temps sur l'histoire de ces ventes, leur organisation, et les moyens qui étaient mis en œuvre à ces occasions.

Selon Françoise Bléchet, la première vente connue en France serait survenue en 1632 et aurait concernée la bibliothèque de Gilles de Souvré, évêque d'Auxerre mort l'année précédente¹⁵⁵. Quant au procédé de la vente aux enchères, il serait apparu plus tardivement en France alors que des pays comme la Hollande et l'Allemagne le pratiquait déjà. Il aurait été officiellement pratiqué pour la première fois en 1699, lors de la vente Boucot où chaque livre était enchéri séparément¹⁵⁶.

La durée de ces ventes s'étendait parfois sur une longueur surprenante. Celle de Gauffecourt qui prit place pendant une semaine semble dérisoire quand on sait que certaines, comme la vente de la bibliothèque d'Étienne Baluze, débutée en mai 1719, occupa pas moins de 150 séances. La palme semble revenir à la vente Colbert-Seignelay (le marquis Jean-Baptiste Colbert de Seignelay, fils du Grand Colbert), dont les négociations allaient durer pas moins de six années¹⁵⁷.

Quelle que soit la durée de ces ventes elles connaissaient en tout cas un succès considérable auprès du public qui les privilégiaient au détriment des petits libraires¹⁵⁸.

Lors de ces ventes les articles étaient répertoriés via des catalogues préalablement dressés par le libraire en charge de l'opération. Selon Brigitte Baconnier, auteur d'une thèse sur la famille Duplain, le premier catalogue connu d'une vente publique de bibliothèque française remonte à 1646. Son impression aurait été faite à la demande du maréchal François de Bassompierre¹⁵⁹.

Ces catalogues apportaient les principaux renseignements sur la vente, ses acteurs, le lieu et les dates de son déroulement. On annonçait sur la page de titre le nom du possesseur, que l'on passait parfois sous silence ou que l'on cachait en recourant à un cryptonyme ou à de simples initiales. Était également mentionné sur la page de titre le

¹⁵⁴ D. VARRY, « Les ventes publiques de livres à Lyon aux XVII^e et XVIII^e siècles et leurs catalogues », dans *Les ventes de livres et leurs catalogues : XVII^e-XX^e siècle*, Paris, École des chartes, 2000, p. 33.

¹⁵⁵ F. BLÉCHET, *Les ventes publiques de livres en France*, Oxford, Voltaire Foundation, Paris, Universitas, 1991, p. 29.

¹⁵⁶ *Ibid*, p. 31.

¹⁵⁷ *Ibid*, p. 20.

¹⁵⁸ *Ibid*, p. 20.

¹⁵⁹ B. BACCONNIER, *Cent ans de librairie au siècle des Lumières : les Duplain*, dir. Dominique Varry, Université Lumière Lyon 2-ENSSIB, p. 318.

nom du libraire en charge de la vente, bien souvent aussi auteur et éditeur du catalogue¹⁶⁰.

Les livres répertoriés étaient au départ classés selon leurs formats. Un système qui bien évidemment manquait d'ordre et laissait place à une certaine confusion. Un nouveau système bibliographique s'imposait afin de rendre plus clair et plus maniable les catalogues. Plusieurs libraires français, pour la plupart installés à Paris, s'employèrent à le définir et aboutirent finalement à la division en 5 grandes classes : théologie, jurisprudence, sciences et arts, belles-lettres et histoire. En 1679 Pierre et Jacques Dupuy ainsi que Ismaël Boulliau organisaient le catalogue de Thou, un travail particulièrement abouti, qui alliait aux 5 classes l'ordre des formats¹⁶¹.

Malgré ces innovations, le recours à la division par formats perdure encore dans la première moitié du XVIII^e siècle. Un fait que l'on peut attribuer à la force de l'habitude, ou à un manque de temps entre la mort du possesseur et la mise en vente de la bibliothèque. Beaucoup de ces catalogues étaient dressés par des libraires qui reprenaient l'ordre d'inventaire établi par un notaire lors de la prise (estimation) de la bibliothèque. D'autres avaient recours à l'ordre dit des « tablettes » qui se basait sur le rangement initial de la bibliothèque où les livres étaient disposés sur des tablettes¹⁶².

Au début du XVIII^e siècle, et en comparaison de la capitale, les libraires établis en province accusaient encore un certain retard dans la présentation de leurs catalogues. Le recours au latin restait répandu, les subdivisions utilisées bien trop multiples et les descriptions données souvent imprécises. De même persistait encore l'usage de présenter les catalogues avec des colonnes¹⁶³.

Les livres étaient souvent exposés avant leur mise en vente, soit chez le libraire, soit au domicile du possesseur. Cet usage se mit rapidement en place, et ce dès le XVII^e siècle. Ainsi en 1679, à l'occasion de la vente Briot, il était proposé au public d'examiner les ouvrages disponibles chez le possesseur. Ces expositions s'étendaient parfois sur une longue période. En 1706 lors de la vente Bigot, les livres étaient disponibles tout le mois de juin, avant que la vente ne s'ouvre le premier juillet¹⁶⁴.

Parallèlement à ces catalogues et aux expositions d'ouvrages, des affiches et des placards étaient imprimés afin d'annoncer la vente. Lorsque certains catalogues n'indiquaient pas le jour et le lieu de la vente, elles demeuraient le seul support à

¹⁶⁰ F. BLÉCHET, *Les ventes publiques de livres en France*, Oxford, Voltaire Foundation, Paris, Universitas, 1991, p. 23.

¹⁶¹ F. BLÉCHET, *Les ventes publiques de livres en France*, Oxford, Voltaire Foundation, Paris, Universitas, 1991, p. 24-25.

¹⁶² *Ibid*, p. 26.

¹⁶³ *Ibid*, p. 28.

¹⁶⁴ F. BLÉCHET, *Les ventes publiques de livres en France*, Oxford, Voltaire Foundation, Paris, Universitas, 1991, p. 37.

communiquer ce type de détails. Ces affiches étaient souvent de petits formats et certains bibliophiles, particulièrement soigneux, pouvaient ainsi les faire relier avec leurs catalogues.

Un autre moyen pour faire connaître les ventes publiques passait par la presse. À Lyon au XVIII^e siècle, beaucoup de personnes, non seulement les libraires mais aussi les particuliers, avaient recours au périodique les *Affiches de Lyon*, mis en place en 1750 par l'imprimeur Aimé de La Roche. Ce journal, qui paraissait de manière hebdomadaire, allait se maintenir jusqu'en 1821. Il se composait principalement de petites annonces regroupées dans différentes catégories (terres, charges, tribunaux, avis divers, commerce et livres nouveaux)¹⁶⁵. La vente Gauffecourt sera d'ailleurs signalée dans ses pages.

Intéressons-nous brièvement dans une seconde partie, à la place que tenaient ces ventes publiques à Lyon au XVIII^e siècle, ainsi que ses acteurs et ses lieux.

2.2 : Les ventes publiques à Lyon.

Les ventes publiques de livres étaient très peu pratiquées dans cette ville au XVII^e siècle (seulement deux catalogues de vente sont aujourd'hui répertoriés¹⁶⁶). Le phénomène ne prit véritablement son essor qu'à partir du milieu du XVIII^e siècle. On compte ainsi pour la décennie 1750, 14 catalogues imprimés et 3 annonces de ventes parues dans les *Affiches de Lyon*. L'apogée fut atteinte la décennie suivante avec 12 catalogues et 19 annonces répertoriées¹⁶⁷. Pour l'ensemble du XVIII^e siècle, Dominique Varry porta à 68 le nombre de catalogues de vente connus à Lyon. Quant aux annonces de ventes, 74 parurent dans la seconde moitié du XVIII^e siècle¹⁶⁸.

Quelques libraires tendaient à se spécialiser dans ce type de ventes. Parmi les plus importants Claude-Marie Jacquenod, les frères Duplain et François Los Rios.

Le premier se lança dans le commerce de la librairie à partir de 1760 et fut de 1774 à 1788 adjoint à la chambre syndicale. Entre 1769 et 1782 il organisa six ventes connues.

Los Rios, que nous avons déjà rencontré, dirigea 19 ventes connues et sans doute plus.

¹⁶⁵ H. DURANTON, *Affiches de Lyon : 1750-1821* (disponible sur le site <<http://dictionnaire-journaux.gazettes18e.fr/journal/0034-affiches-de-lyon>>) (consulté en mai 2012).

¹⁶⁶ D. VARRY, « Les ventes publiques de livres à Lyon aux XVII^e et XVIII^e siècles et leurs catalogues », dans *Les ventes de livres et leurs catalogues : XVII^e-XX^e siècle*, Paris, École des chartes, 2000, p. 31.

¹⁶⁷ *Ibid*, p. 32.

¹⁶⁸ *Ibid*, p. 31.

Quant aux frères Pierre et Benoît Duplain, étant donné l'importance que prit l'un d'entre eux dans la vente Gauffecourt, nous les présenterons de manière plus détaillée par la suite. Nous pouvons toutefois annoncer qu'ils furent considérés comme les véritables spécialistes de ces ventes. Ils en organisèrent 15 ensemble et Benoît, à lui seul, en dirigea 12¹⁶⁹.

Les ventes publiques lyonnaises se déroulaient dans différents lieux. Quelques libraires disposaient de leur propre salle, généralement une pièce de leur boutique réservée à cet effet. Ce fut le cas pour les Rigollet père et fils, qui organisaient leurs ventes dans une de leurs deux boutiques, rue du Plâtre, dans la maison du sieur Faÿ. Il en allait de même pour les frères Duplain qui réservaient pour ce genre d'occasions une salle au deuxième étage d'une maison de la rue Mercière, appartenant aux chanoines de Saint-Antoine.

Plusieurs ventes prirent également comme cadre le propre domicile du libraire. D'autres se situaient dans des espaces plus vastes qui permettant ainsi d'accueillir une foule autrement plus importante. Des institutions comme l'Hôtel-Dieu ou le séminaire Saint-Irénée furent ainsi sollicitées, au moins une fois chacune, pour accueillir des ventes publiques. Ce fut également le cas de la place des Terreaux en une occasion¹⁷⁰.

Ce tableau des ventes publiques lyonnaises dressé, étudions maintenant celle organisée par Benoît Duplain en avril 1766, qui vit la dispersion de la bibliothèque et des collections de M. de Gauffecourt.

3: La vente Gauffecourt

3.1 : Benoît Duplain et l'organisation de la vente.

« EFFETS A VENDRE :

L'on distribue chez M. Benoît Duplain, Libraire, rue Merciere, à l'Aigle, l'inventaire des Livres, Tableaux, Estampes, & autres effets concernant les Arts, qui ont appartenu à feu M. de Gauffecourt, & dont la vente commencera le Lundi 28 Avril, chez le même Libraire. Parmi les effets compris dans cette vente, l'on trouvera une Orgue à deux cylindres, très bonne, sur laquelle on peut jouer trente airs différents ; deux Optiques avec leurs Estampes enluminées & très belles ; un excellent Pentographe ou

¹⁶⁹ D. VARRY, « Les ventes publiques de livres à Lyon aux XVII^e et XVIII^e siècles et leurs catalogues », dans *Les ventes de livres et leurs catalogues : XVII^e-XX^e siècle*, Paris, École des chartes, 2000, p. 45-46.

¹⁷⁰ *Ibid*, p. 39.

Singe ; plusieurs Etuis de mathématiques ; une Machine électrique complète ; tous les outils d'horlogerie & menuiserie ; & bien d'autres effets détaillés dans l'inventaire des Livres. L'on connoissoit le goût & les talents de feu M. de Gauffecourt, ainsi l'on ne craint point d'assurer que tout étoit travaillé avec soin. Ses Livres peu nombreux, à la vérité, sont bien choisis, & fort proprement conditionnés. Il en avoit relié lui-même une grande partie¹⁷¹».

C'est par cette annonce, parue le mercredi 23 avril 1766 dans les *Affiches de Lyon*, que fut porté à la connaissance de la population lyonnaise, la vente Gauffecourt. Le libraire en charge de cette opération n'était autre que Benoît Duplain, membre d'une des principales familles de libraires lyonnais.

Son père, Marcellin Duplain (1672-1740), fondateur de la lignée lyonnaise, était né à Monistrol en Haute-Loire. Marchand-libraire il s'associa à partir de 1702 avec un confrère, Claude Bachelu (décédé en 1716), libraire-relieur installé rue Mercière et spécialisé dans le livre religieux. Cette association devait par la suite prendre un tour des plus favorable pour Marcellin Duplain, qui non seulement épousa Constance, la fille de Bachelu, mais reçut en outre en 1710, le commerce de son beau-père, débuts d'une ascension sociale qui se confirmera avec ses enfants.

De son union avec Constance Bachelu naîtront Pierre (1707-1768) et Benoît (1711-1774), tous deux amenés à reprendre le commerce paternel. Les deux frères sont reçus maîtres en 1736. Quatre ans plus tard, suite au décès de leur père, ils s'associent et sont dès lors connus à Lyon et comme les « frères Duplain »¹⁷².

Comme nous l'avons vu précédemment Pierre et Benoît, de même que leur père, exerceront des charges au sein de la chambre syndicale, non seulement comme adjoints mais également en tant que syndics¹⁷³.

Le cœur de leur commerce se situe dans le quartier des imprimeurs-libraires lyonnais, et plus précisément rue Mercière, là où se trouvaient déjà les locaux des Bachelu. En décembre 1737, Marcellin Duplain loue aux chanoines réguliers de Saint-Antoine une maison située dans la même rue. Une maison que la famille finira par occuper pleinement à partir de 1761. Leur librairie sera composée de la manière suivante : « [...] deux arcs de boutique sur la rue Mercière, une arrière boutique et un cabinet attenant avec des lieux communs donnant sur la cour¹⁷⁴». Sans oublier la salle de

¹⁷¹ *Les Affiches de Lyon*, recueil 1765-1766, n°17 du 23 avril 1766, p. 89-90.

¹⁷² B. BACCONNIER, *Cent ans de librairie au siècle des Lumières : les Duplain*, dir. Dominique Varry, thèse soutenue le 26 octobre 2007, Université Lumière Lyon 2-ENSSIB, p. 102-106.

¹⁷³ *Ibid*, p. 107.

¹⁷⁴ *Ibid*, p. 179.

vente du deuxième étage utilisée par Benoît. Cette maison occupée par les Duplain se situe aujourd'hui à l'angle de la rue Mercière et de la rue du Petit David¹⁷⁵.

Dans sa thèse *Cent ans de librairie au siècle des Lumières*, consacrée à la famille Duplain, Brigitte Bacconnier fait mention d'une brutale séparation entre les deux frères qu'elle fait remonter à l'année 1762, alors que Pierre et Benoît sont au sommet de leur carrière. Le premier va conserver les locaux de la rue Mercière tandis que le second déménagera rue Buisson où il ouvrira un magasin avec comme enseigne « À l'Aigle »¹⁷⁶. Pour autant, Benoît semble avoir gardé à sa disposition une partie des locaux de la maison rue Mercière, et notamment la salle de vente du deuxième étage, puisque c'est dans celle-ci que se déroulera la dispersion des effets de Gauffecourt en 1766.

Réputé dans tout Lyon pour ses ventes publiques, il n'est guère surprenant que l'on ait fait appel à Benoît Duplain pour organiser celle de Gauffecourt.

Benoît Duplain mit rapidement en place cette vente qui débuta un mois après le décès de Gauffecourt. Un catalogue avait été soigneusement dressé au préalable. Ce dernier se présentait comme un In-octavo de 37 pages. Duplain dut probablement manquer de temps pour le rédiger. Il n'eut en tout cas pas recours au système des 5 classes, se contentant d'énoncer les articles en reprenant l'ordre journalier de la vente.

Six jours de vente avaient été prévus, qui s'étaleraient du lundi 28 avril au samedi 3 mai. Quant au cadre ce serait celui employé habituellement par Benoît Duplain, à savoir la salle du deuxième étage de la maison rue Mercière. La vente se déroulerait à l'encan (aux enchères) et les articles seraient présentés au détail. Les conditions de la vente étaient résumées par Duplain en ouverture de son catalogue :

« Avis pour la vente.

L'inventaire que je présente au public ne contient pas seulement les livres de feu M. de Gauffecourt, mais encore quelques tableaux, des estampes encadrées, et beaucoup d'autres effets concernants (sic) les Arts auxquels il s'était attaché pendant sa vie. L'on connaissait ses talents et son goût, ainsi l'on ne craint point d'avancer que tout avait été travaillé par les meilleurs Maîtres. On trouvera plusieurs Recueils de Musique en Manuscrits qu'il avait notés lui-même, et qui sont fort exacts. Chaque jour je vendrai, (comme on le verra dans l'ordre journalier de la Vente,) des Livres, des Tableaux ou

¹⁷⁵ B. BACCONNIER, *Cent ans de librairie au siècle des Lumières : les Duplain*, dir. Dominique Varry, thèse soutenue le 26 octobre 2007, Université Lumière Lyon 2-ENSSIB, p. 179.

¹⁷⁶ *Ibid.*, p. 109.

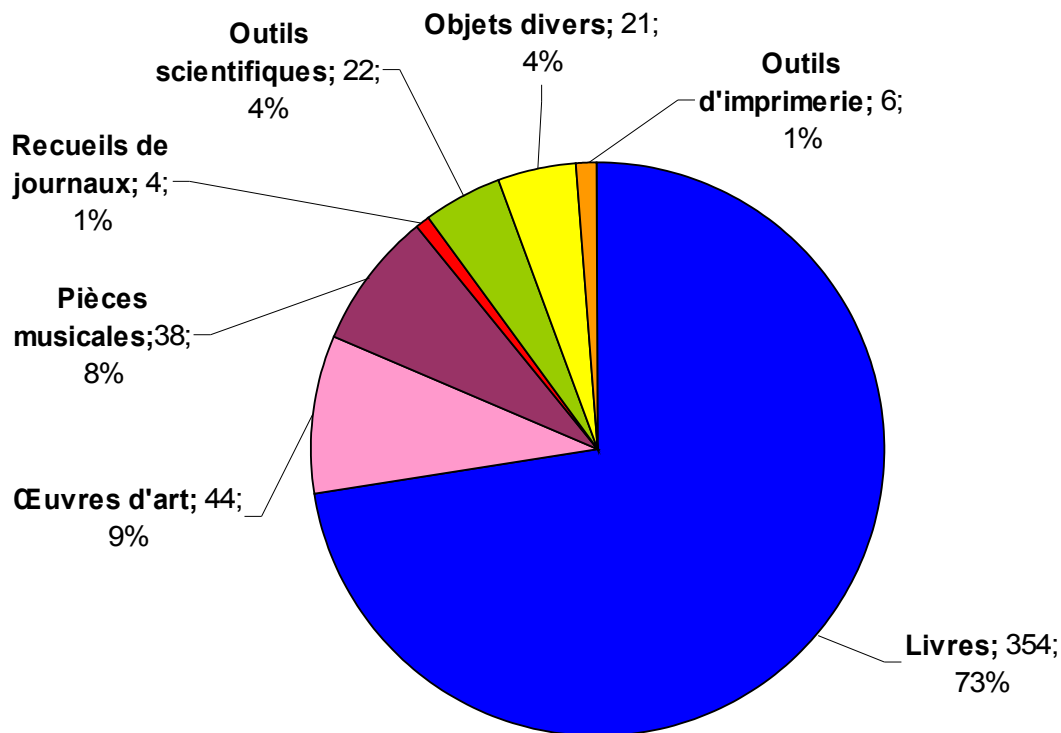
Estampes, de la Musique et quelques pièces ou outils pour les Arts. Les livres sont très bien conditionnés, une partie ayant été reliée par lui-même. Ceux dont je n'ai pas désigné la Relieuse (sic) sont en bazanne (sic), mais très propres ; et ceux marqués par ces lettres R.P. Sont reliés en papier bleu. Je commencerai cette Vente le Lundi 28 du mois d'Avril à 3 heures précises de relevée, et elle continuera les jours suivants à la même heure jusques à la fin, dans une salle de mon appartement, rue Mercière, maison des Mrs. les Chanoines Réguliers de Saint-Antoine, au second étage¹⁷⁷».

3.2 : Présentation des différents articles.

Comme Duplain l'avait annoncé, les articles qui allaient faire l'objet de la vente étaient fort variables. Au total on en trouvait pas moins de 489, avec un nombre considérable de livres (354 titres). Nous nous proposons maintenant de présenter ces articles, classés dans 7 catégories différentes. Nous en excluons pour le moment la plus considérable, celle des livres, qui sera l'objet d'étude de notre troisième partie. Catégorie considérable en effet, car en comparaison, les six autres catégories tiennent une place bien discrète, comme le prouve le graphique suivant.

¹⁷⁷ B. DUPLAIN, *Inventaire des livres, tableaux, estampes, etc. de feu Monsieur de Gauffrecourt, selon l'ordre journalier de la vente qui sera faite chez Benoît Duplain, libraire, rue Mercière, à l'Aigle*, Lyon, 1766, p. 3-4.

Répartition des articles par catégories et quantités



Comme on le voit, les livres sont présents à une très large majorité, ne laissant qu'une faible place aux autres catégories.

Les œuvres d'art viennent en seconde position mais paraissent bien discrètes, avec seulement 44 pièces qui se divisent de la manière suivante :

- 9 tableaux
- 31 estampes
- 2 lots de dessus de portes
- 2 lots de planches en cuivre gravées

Si l'on en croit les intitulés, les sujets des tableaux et des estampes appartiennent majoritairement aux scènes de genre (*La marchande de poissons*, *Musiciens ambulants*, *La chercheuse de puces*, *La Marchande de marrons*). D'autres relèvent de scènes intimes où la femme et le thème de l'amour tiennent une place importante (*Dame à la toilette*, *L'Amour menaçant*, *L'attente du moment*). On trouve également quelques œuvres à

caractère religieux (*L'Annonciation, La tentation de Saint-Antoine, Sainte-Anne, Nativité*).

Parmi les estampes, certaines comprennent des vues de paysages et de monuments (entre autres 4 vues du château de la Motte vendues avec des planches en cuivre gravées, et une vue de la place Maubert à Paris).

De toutes ces pièces émergent deux grands noms de la peinture : Carl Van Loo (dont Gauffecourt possédait une *Nativité* qui se vendra 4 livres), et un des membres de la famille Bruegel (orthographié « Breugle¹⁷⁸ » par Duplain) dont le tableau, anonyme, est seulement mentionné comme étant « très beau ». Lors de la vente il sera acquis à 60 livres.

Mentionnons enfin la présence de lots de planches en cuivre dont une reproduisant, gravée en taille douce, le portrait de Gauffecourt par Nonotte. Elle sera acquise pour la somme de 18 livres.

Une autre catégorie d'articles relève un goût prononcé de Gauffecourt pour la musique. Duplain mit en vente 38 recueils d'opéras, de cantates, de ballets, de concerts ainsi que quelques recueils de chansons plus légères. Sur ces 38 titres on en dénombre 12 personnellement reliés par Gauffecourt en papier bleu.

Gauffecourt semblait apprécier la musique de son époque. On retrouve ainsi des pièces de Vivaldi (*Concert en a-mi-la*), de Campra (*Cantates Françaises*) et des tragédies de Rameau (*Castor et Pollux, Achille et Polyxène, Atys*). Signalons également l'œuvre de Jean-Jacques Rousseau *Le devin du village*.

Gauffecourt possédait également 9 recueils de tragédies (dont *Roland, Amadis, Isis*) mises en musique par Jean-Baptiste Lully, le célèbre surintendant de la musique royale sous Louis XIV.

Outre la présence de pièces plus légères comme l'opéra comique, *Le Maréchal ferrant* de Quétant, ou le *Tribut de la toilette* par Louis-Antoine Dornel on constate un *Ballet des Saisons*, œuvre de M. Collasse.

Plusieurs recueils contiennent des cantates, à savoir des pièces de chants (*Cantates Françaises* de Campra, *Cantates Françaises ou Musique de chambre à voix seule avec et sans symphonie* par Bernier). Plusieurs recueils de chansons comme les *Chansons joyeuses mises au jour par un an-onyme onissime*, ou le *Recueil d'airs sérieux et à boire à deux parties*, 3 volumes réalisés par Gauffecourt lui-même comme l'indique

¹⁷⁸ B. DUPLAIN, *Inventaire des livres, tableaux, estampes, etc. de feu Monsieur de Gauffrecourt, selon l'ordre journalier de la vente qui sera faite chez Benoît Duplain, libraire, rue Mercière, à l'Aigle, Lyon, 1766*, p. 37.

une note de Benoît Duplain : « Ce recueil est de feu M. de Gauffrecourt que l'on sait avoir été un très bon musicien. Il est très bien écrit et très proprement noté¹⁷⁹»

Enfin plusieurs compilations et anthologies viennent rejoindre les pièces musicales mises en vente. Est notamment disponible le *Recueil des plus beaux endroits des Opéras de Mr. De Lully*, ou les 3 volumes d'une *Anthologie Française ou chansons choisies depuis le XIII^e siècle*.

Gauffrecourt semble avoir apprécié tout particulièrement les chansons légères. En plus du recueil composé par ses soins on trouve les 3 volumes d'un *Recueil d'airs nouveaux, sérieux et à boire* ainsi qu'un *Recueil d'airs sérieux, tendres et à boire*.

Sur l'ensemble du catalogue, les pièces musicales sont les seules à comporter des ouvrages manuscrits, au nombre de 6. La seule autre mention d'un article manuscrit est d'ailleurs liée à la musique, puisqu'il s'agit d'un cahier in-folio utilisé « Pour les différentes mesures de la musique¹⁸⁰».

23 articles regroupaient des outils d'ordre scientifique. Leur composition illustre, une nouvelle fois, l'éclectisme de leur propriétaire.

La majorité d'entre eux sont des objets liés à l'optique. On trouve ainsi deux boîtes d'optiques décrits de la manière suivante : « Une optique montée sur une table bois noir à pied de biche, la caisse d'optique vernie et dorée sur les filets, avec cent-dix estampes dont vingt-cinq non enluminées, mais d'une très grande beauté¹⁸¹» ; « Optique avec son assortiment dans une caisse de bois de noyer avec un carton contenant 24 estampes enluminées¹⁸²». Ces boîtes alors à la mode permettaient, via un système de miroir, de regarder avec une impression de profondeur des gravures qui étaient insérées dedans. La première sera vendue pour la somme de 92 livres, la seconde 42 livres.

Figuraient également des appareils pour une chambre obscure, deux microscopes (dont un microscope solaire, variante de la lanterne magique), et deux lunettes d'approche, l'une en cuivre l'autre en corne, fournies avec leurs pieds.

Gauffrecourt semblait porter un intérêt certain aux cadrans solaires. On retrouve d'ailleurs dans sa bibliothèque un ouvrage intitulé : *La Gnomonique pratique, ou l'art de tracer les Cadrans solaires*. Il possédait pas moins de 4 cadrans, soit en cuivre soit en ardoise, ainsi qu'une machine pour tracer une méridienne. Il disposait également de deux étuis de mathématiques qui renfermaient probablement des outils nécessaires à la

¹⁷⁹ B. DUPLAIN, *Inventaire des livres, tableaux, estampes, etc. de feu Monsieur de Gauffrecourt, selon l'ordre journalier de la vente qui sera faite chez Benoît Duplain, libraire, rue Mercière, à l'Aigle*, Lyon, 1766, p. 36.

¹⁸⁰ *Ibid*, p. 35.

¹⁸¹ *Ibid*, p. 26.

¹⁸² *Ibid*, p. 31.

géométrie. Des appareils de mesures, comme un compte-pas (ancêtre du podomètre), une jauge montée en argent et un niveau à eau, venaient compléter les outils scientifiques.

Sur l'ensemble du catalogue, nous avons classés 21 articles dans la catégorie *objets divers*, des articles qui relevaient souvent du quotidien ou qui étaient utilisés pour servir aux loisirs de Gauffecourt.

Parmi les objets du quotidien, on relève notamment des instruments de pesées, dont deux balances munies de leurs poids ainsi qu'un trébuchet, et des choses aussi diverses qu'un tournebroche en cuivre, une lampe de bibliothèque à porter sur la tête, des flambeaux et des bougeoirs, ou encore une lunette d'opéra.

Un autre article, une orgue portative munie de registres comportant 30 airs, nous rappelle combien Gauffecourt était amateur de musique.

Plusieurs lots attestent également son goût pour les arts manuels. Et notamment le dessin et la peinture avec un pantographe, une « Boîte à l'usage des Peintres en mignature (sic)¹⁸³ » ou une table en marbre pour broyer les couleurs.

On relève son attrait pour d'autres travaux, notamment celui de la menuiserie avec la vente de sa caisse « contenant des outils de tour, de menuiserie et pour graver en bois¹⁸⁴ ». Ce touche-à-tout disposait également de moules employés pour faire des bas-reliefs en carton et d'une planche en cuivre gravée pour imprimer du papier à musique.

Enfin, probable vestige de son passé, une caisse contenant des outils d'horloger, qui sera vendue pour 90 livres.

L'atelier d'imprimerie qui enrichissait les loisirs de Gauffecourt, fut également présenté dans cette vente, au moins en partie. On y relève ainsi une petite presse en bois et une autre utilisée pour rogner le papier, pas moins de dix pièces de marbre (« [...] dont une cassée¹⁸⁵ » selon Duplain), ou encore une boîte en noyer contenant les poinçons d'imprimerie (« [...] cet objet est considérable, chaque lettre ayant couté (sic) de 3 à 4 livres¹⁸⁶ »). On trouve également deux séries d'alphabets en cuivre de tailles différentes.

Enfin dernière catégorie d'articles, les recueils de périodiques, au nombre de 4, tous de format in-12 et pour la plupart reliés par Gauffecourt en personne, comme nous

¹⁸³ B. DUPLAIN, *Inventaire des livres, tableaux, estampes, etc. de feu Monsieur de Gauffrecourt, selon l'ordre journalier de la vente qui sera faite chez Benoît Duplain, libraire, rue Mercière, à l'Aigle, Lyon, 1766*, p. 21.

¹⁸⁴ *Ibid*, p. 21.

¹⁸⁵ *Ibid*, p. 16.

¹⁸⁶ *Ibid*, p. 31.

allons le voir. Pièce majeure, le célèbre *Mercure de France* présenté en 107 volumes au format in-12, et reliés par Gauffecourt. Ces volumes regroupent les numéros du *Mercure* depuis janvier 1751 jusqu'à décembre 1764. Duplain inclut également dans ce lot, mais cette fois-ci brochés, les numéros s'étendant sur dix-huit mois entre 1765 et 1766.

108 volumes brochés, format in-12, composent ce que Benoît Duplain décrit comme un « Choix des anciens Mercures avec un extrait du Mercure François¹⁸⁷ ».

Autre fameux journal de l'époque, *L'Année littéraire*, que l'on doit au célèbre et redouté critique Élie Fréron, une des bêtes-noires de Voltaire. Gauffecourt avait à sa disposition 100 volumes de ce périodique (là aussi reliés par ses soins) dont il avait commencé à rassembler les numéros à partir de 1751, à l'époque où le journal s'intitulait encore *Lettres sur quelques écrits de ce temps*. 39 brochures au format in-12 viennent compléter ce recueil. Gauffecourt poursuivra sa collection jusqu'à sa mort en 1766, laissant là encore un recueil bien conditionné. Une seule réserve sera émise par Duplain : « On croit qu'il n'y manque qu'une brochure¹⁸⁸ ».

Le dernier périodique présenté pendant cette vente fut l'*Almanach perpétuel*, qui se présentait moitié imprimé et moitié manuscrit, et relié avec du vélin blanc.

Au final furent vendus pas moins de 316 volumes (dont 207 étaient reliés du papier bleu de Gauffecourt) regroupant des périodiques, sans compter les brochures que l'on peut estimer, à en croire les indications de Duplain, à plus de 40 pièces.

Après cette présentation des différentes articles (hormis les livres qui seront mis à l'honneur dans notre dernière partie), voyons maintenant comment se déroula concrètement cette vente et les sommes qu'elle rapporta.

3.3 : Le déroulement de la vente et ses résultats.

Plutôt que de présenter chaque jour un genre particulier d'articles, Benoît Duplain s'était décidé à faire un mélange de chaque, regroupant ainsi différentes catégories. Ce qui assurait un certain ordre dans le déroulement des vacations. Chaque après-midi les ventes suivaient un schéma qui comportait peu de variantes. Venaient premièrement les livres, suivis soit par les recueils de journaux soit par les pièces musicales ou les œuvres d'art. La vacation se concluait soit par les outils scientifiques, soit par la vente d'objets divers ou d'une partie du matériel d'imprimerie.

¹⁸⁷ B. DUPLAIN, *Inventaire des livres, tableaux, estampes, etc. de feu Monsieur de Gauffrecourt, selon l'ordre journalier de la vente qui sera faite chez Benoît Duplain, libraire, rue Mercière, à l'Aigle*, Lyon, 1766, p. 15.

¹⁸⁸ *Ibid*, p. 15.

La vente se faisant à l'encan, aucun prix n'est donc indiqué sur le catalogue. Fort heureusement l'exemplaire disponible à la Bibliothèque municipale de Lyon a été annoté par une main, hélas anonyme, qui a veillée à indiquer les prix en livres et en sous, pour la quasi-totalité de chaque article ; sans oublier de mentionner les sommes recueillies à la fin de chaque journée. Toutefois certains articles ne comportent aucune mention de prix. Faut-il en conclure qu'ils ne trouvèrent pas acquéreurs ?

Le total des sommes recueillies à la fin de chaque vente est divisé entre d'un côté, les ouvrages et de l'autre les différents effets. La dernière vacation, celle du samedi 3 mai, ne comporte toutefois aucune mention des chiffres atteints à la fin de la vente. Ceux que nous allons mentionnés sont donc tirés de nos propres calculs, à partir des prix dont nous disposions.

Les tableaux qui vont suivre, présentent chacune de ces vacations. Ils restituent l'ordre dans lequel sont vendus, par catégories, les articles, leur nombre, les sommes atteintes pour les livres et les autres effets ainsi que la somme totale recueillie à la fin de la séance. Un dernier tableau récapitulera les sommes atteintes pour l'ensemble de la vente Gauffecourt.

28 avril	
Déroulement de la vente	Livres Pièces musicales Œuvres d'art, Outils scientifiques Objets divers
Somme recueillie pour les livres	480 livres et 7 sous
Somme recueillie pour les autres effets	183 livres et 7 sous
Somme totale pour la journée	663 livres et 14 sous

29 avril	
Déroulement de la vente	Livres Recueils de journaux Œuvres d'art Objets divers Matériel d'imprimerie
Somme recueillie pour les livres	453 livres
Somme recueillie pour les autres effets	237 livres et 15 sous
Somme totale pour la journée	690 livres et 15 sous

30 avril	
Déroulement de la vente	Livres, Recueil de journaux Œuvres d'art, Pièces musicales, Objets divers
Somme recueillie pour les livres	520 livres et 7 sous
Somme recueillie pour les autres effets	372 livres et 12 sous
Somme totale pour la journée	892 livres et 19 sous

1 mai	
Déroulement de la vente	Livres Pièces musicales Œuvres d'art Outils scientifiques
Somme recueillie pour les livres	388 livres et 18 sous
Somme recueillie pour les autres effets	266 livres et 19 sous
Somme totale pour la journée	655 livres et 17 sous

2 mai	
Déroulement de la vente	Livres Pièces musicales Œuvres d'arts Matériel d'imprimerie Outils scientifiques
Somme recueillie pour les livres	368 livres et 2 sous
Somme recueillie pour les autres effets	376 livres et 16 sous
Somme totale pour la journée	744 livres et 18 sous

3 mai	
Déroulement de la vente	Livres Œuvres d'art Outils scientifiques Objets divers 5 articles inconnus qui ne figuraient pas sur le catalogue (19 livres et 1 sou).
Somme recueillie pour les livres	826 livres et 7 sous
Somme recueillie pour les autres effets	634 livres
Somme totale pour la journée	1479 livres et 8 sous

Total de la vente pour les livres	3037 livres et 2 sous
Total de la vente pour les autres effets	2071 livres et 9 sous
Somme pour les articles inconnus	19 livres et 1 sou
Total de la vente	5127 livres et 12 sous

Comme nous l'avons indiqué précédemment, les sommes présentées pour le samedi 3 mai sont le résultat de nos propres calculs. Une fois ces calculs réalisés nous avons pu confronter le total obtenu pour l'ensemble de la vente avec celui indiqué sur le catalogue. Ce dernier annonçait 3072 livres et 4 sous pour les seuls ouvrages et 2053 livres pour les autres effets, portant le total à 5125 livres et 4 sous. Soit un écart de 2 livres et 8 sous avec notre propre résultat. Un écart que l'on peut sans doute attribuer à une légère erreur de calcul de la part de celui qui inscrivait les sommes indiquées sur le catalogue.

À comparer les sommes obtenues à chaque vacation, on constate une évidente gradation, probablement voulue par Benoît Duplain. Le samedi 3 mai, lorsque se conclut la vente Gauffecourt, on atteint pour cette seule journée la somme de 1479 livres et 8 sous. C'est la seule vacation où sont dépassées les 1000 livres. Les autres oscillant entre 600 et 800 livres.

De toute évidence, la vacation du 3 mai constitue l'apogée de la vente Gauffecourt, non seulement du point de vue financier mais également par le choix des

articles proposés, qui comptent parmi ceux acquis à des sommes considérables. Lors de cette vacation, deux articles atteignent les 200 livres : l'orgue portative pouvant jouer 30 grands airs de musique et les 7 volumes d'un in-folio intitulé *Cérémonies et coutumes religieuses de tous les peuples du monde*.

Parmi les articles vendus pour des sommes atteignant ou dépassant la centaine de livres viendront, par ordre décroissant :

- « Un tournebroche en cuivre avec son volant, son chenet, deux broches et un moulin à rôtir le caffè (sic) ; le tout en fer¹⁸⁹» (vendus le 3 mai pour 150 livres).
- Les 26 brochures in-folio sur la *Description des Arts, par MM. de l'Académie* (vendus le 1 mai pour 140 livres).
- Le « Grand Panthographe (sic) ou singe en cuivre, pour dessiner sans l'avoir appris, ouvrage très bien fait, avec sa boîte (sic) longue en noyer¹⁹⁰» (vendu le 30 avril pour 100 livres).
- Les deux volumes in-folio d'un « [...] grand Atlas ou Recueil des meilleures Cartes Géographiques de Delisle, Jaillot & Samson¹⁹¹» (vendus le 28 avril pour 100 livres).

Nous ne disposons d'aucune source pouvant nous renseigner sur les personnes présentes lors de la vente et sur les possibles acquéreurs. À l'exception toutefois de l'un d'entre eux, qui compte parmi les bibliophiles lyonnais les plus distingués ; et que nous avons déjà croisé à plusieurs reprises, Pierre Adamoli. Présentons-le brièvement ici.

Né à Lyon en 1707, ce notable cultivé achète en 1732 la charge de maître des ports, ponts et passages de la ville de Lyon. 15 ans plus tard en 1747, il se démet de ses fonctions pour se consacrer entièrement à ses collections et à son goût pour la bibliophilie¹⁹². C'est de 1733 que date, ce que Yann Sordet dans l'ouvrage qu'il lui consacre nomme son « entrée en collection »¹⁹³. À partir de là Adamoli commence à se constituer non seulement une bibliothèque et une collection de médailles, mais également un cabinet d'histoire naturelle contenant essentiellement des coquillages et des minéraux¹⁹⁴.

¹⁸⁹ B. DUPLAIN, *Inventaire des livres, tableaux, estampes, etc. de feu Monsieur de Gauffrecourt, selon l'ordre journalier de la vente qui sera faite chez Benoît Duplain, libraire, rue Mercière, à l'Aigle*, Lyon, 1766, p. 36.

¹⁹⁰ *Ibid*, p. 21.

¹⁹¹ *Ibid*, p. 9.

¹⁹² Y. SORDET, *L'amour des livres au temps des Lumières : Pierre Adamoli et ses collections*, Paris, École des Chartes, 2001, p. 78-85.

¹⁹³ *Ibid*, p. 91.

¹⁹⁴ Y. SORDET, *L'amour des livres au temps des Lumières : Pierre Adamoli et ses collections*, Paris, École des Chartes, 2001, p. 92.

Ses goûts de lecteur l'amèneront à privilégier l'histoire naturelle et les sciences historiques (notamment pour l'Antiquité)¹⁹⁵. Au contraire de Gauffecourt, il ne montrera que peu d'intérêt pour les œuvres de fictions de son temps, préférant les poètes et les historiens grecs et latins¹⁹⁶. Il porte également une grande attention à son époque et à l'actualité, s'intéressant entre autre au mouvement physiocrate, en plein essor dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, ou aux grands débats, religieux surtout, qui défrayent la chronique (la querelle janséniste, l'expulsion des Jésuites).

Oisif et disposant d'une certaine aisance, Pierre Adamoli ne cessera d'enrichir sa bibliothèque, devenant un familier des libraires et de leurs ventes publiques. Il sera présent au moins à deux séances de la vente Gauffecourt, celle du lundi 28 avril ou il se rendra acquéreur de l'ouvrage de Mme d'Épinay, *Lettres à mon fils* (pour la somme de 4 livres et 1 sou à en croire le catalogue¹⁹⁷) ; et celle du jeudi 1^{er} mai, les *Réflexions sur les sentiments agréables et sur le plaisir attaché à la vertu* (6 livres et 8 sous¹⁹⁸). Des ouvrages qu'Adamoli acquiert sans doute plus en raison de leur rareté (comme il l'exprimera lui-même) que de leur contenu¹⁹⁹.

Notre deuxième partie avait pour but de présenter non seulement la vie intellectuelle qui régnait à Lyon dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, mais aussi de donner un aperçu du monde du livre lyonnais et de ses activités, notamment à travers les ventes publiques. La troisième et dernière partie se concentrera sur la composition de la bibliothèque de M. de Gauffecourt. Une bibliothèque qui, comme nous le verrons, se révélera aussi éclectique dans son contenu que son propriétaire.

¹⁹⁵ *Ibid*, p. 145-147.

¹⁹⁶ *Ibid*, p. 148-149.

¹⁹⁷ B. DUPLAIN, *Inventaire des livres, tableaux, estampes, etc. de feu Monsieur de Gauffrecourt, selon l'ordre journalier de la vente qui sera faite chez Benoît Duplain, libraire, rue Mercière, à l'Aigle*, Lyon, 1766, p. 9.

¹⁹⁸ *Ibid*, p. 24.

¹⁹⁹ Y. SORDET, *L'amour des livres au temps des Lumières : Pierre Adamoli et ses collections*, Paris, École des Chartes, 2001, p. 183.

M. de Gauffecourt et sa bibliothèque : une curiosité éclectique

La société du XVIII^e siècle connut un véritable essor de la pensée et de la culture, relayé sans nul doute par le phénomène des Lumières. Les milieux aisés et où on disposait de loisirs suffisants, s'intéressaient à de nombreux sujets, relevant aussi bien des sciences, de la littérature, des arts, ou de l'économie.

Louis Trénard résume ainsi l'évolution des goûts du public au XVIII^e siècle : « Il ne s'agissait plus d'une culture équilibrée, résultant d'un choix, comme les jésuites l'avaient préconisé. Le siècle des Lumières, optimiste, se montre, comme la Renaissance « gourmande de livres ». Il ne parvient pas à conjurer par ses achats la crise qui étreignait les métiers du livre, mais il s'efforça d'élargir le cercle des lecteurs et de fournir une gamme étendue de lectures à ceux qui lisaient déjà²⁰⁰».

Cet intérêt pour les choses de l'esprit se traduisait bien évidemment à travers les bibliothèques et autres cabinets de livres qui ornaient les demeures des notables.

La province lyonnaise n'était pas en reste de particuliers, soucieux de se cultiver et prêts à investir des sommes importantes pour se constituer des bibliothèques dignes de ce nom. Tous n'étaient pas pour autant bibliophiles. Une nuance qu'il faut sans doute souligner. On trouve ainsi un grand écart entre le bibliophile passionné, dont les collections reposaient sur la qualité des ouvrages et leur valeur bibliographique ; et le lecteur curieux qui constituait sa bibliothèque au gré de ses envies et de ses intérêts. Selon nous, Gauffecourt appartiendrait plutôt à cette deuxième catégorie. Ni bibliophile ni savant, il ne voyait sans doute en ses livres que des objets réservés à ses loisirs, au même titre que sa presse ou ses outils de menuisier. Les 354 titres retrouvés dans sa bibliothèque étaient là pour enrichir les récréations d'un homme curieux et fortuné.

Pour autant, ces livres ne constituaient pas des amusements sans conséquences. Si l'on trouve parmi eux un grand nombre d'ouvrages légers, de romans et de fictions (des genres encore peu considérés au XVIII^e siècle), sont également présents des ouvrages de philosophie, des traités de sciences naturelles, d'astrologie, de mathématiques, des études historiques et géographiques, ou encore des traités de commerce et d'économie.

Si aucune thématique particulière ne ressort de sa bibliothèque, on constate toutefois un goût plus prononcé pour les belles-lettres et les sciences humaines (et

²⁰⁰ L. TRENARD, *Lyon : De l'Encyclopédie au Prérromantisme*, Paris, Presses Universitaires de France, 1958, p. 135.

particulièrement l'histoire). Ce en quoi Gauffecourt est bien un homme de son temps, à une époque où les lectures ne sont plus tournées vers la théologie et l'histoire sacrée, mais plutôt vers la littérature et les sciences.

Dans un premier temps notre étude s'orientera vers une récapitulation des données bibliographiques établies à partir du catalogue, avant de présenter les différentes classes qui regroupent les ouvrages. Nous aborderons par la suite et de manière plus détaillée la composition de chacune de ces classes, de manière à établir un aperçu des lectures de Gauffecourt.

1: La bibliothèque et son contenu

1.1 : Données bibliographiques et prix des ouvrages.

L'étude du catalogue de Benoît Duplain nous permet d'établir 4 données bibliographiques importantes : les années et les lieux d'éditions, les formats et les reliures des ouvrages. Il sera également fait mention des différentes tranches de prix des ouvrages indiqués sur le catalogue.

Les siècles et années d'éditions :

Les tableaux suivants répartissent les ouvrages selon les siècles où ils ont été imprimés. Une grande majorité se situant au XVIII^e siècle, nous présentons dans un second tableau les différentes décennies qui le compose, nous arrêtant à l'année 1765 ; aucun livre n'étant mentionné pour l'année 1766, que Gauffecourt ne connut que de façon brève, puisqu'il mourut au mois de mars.

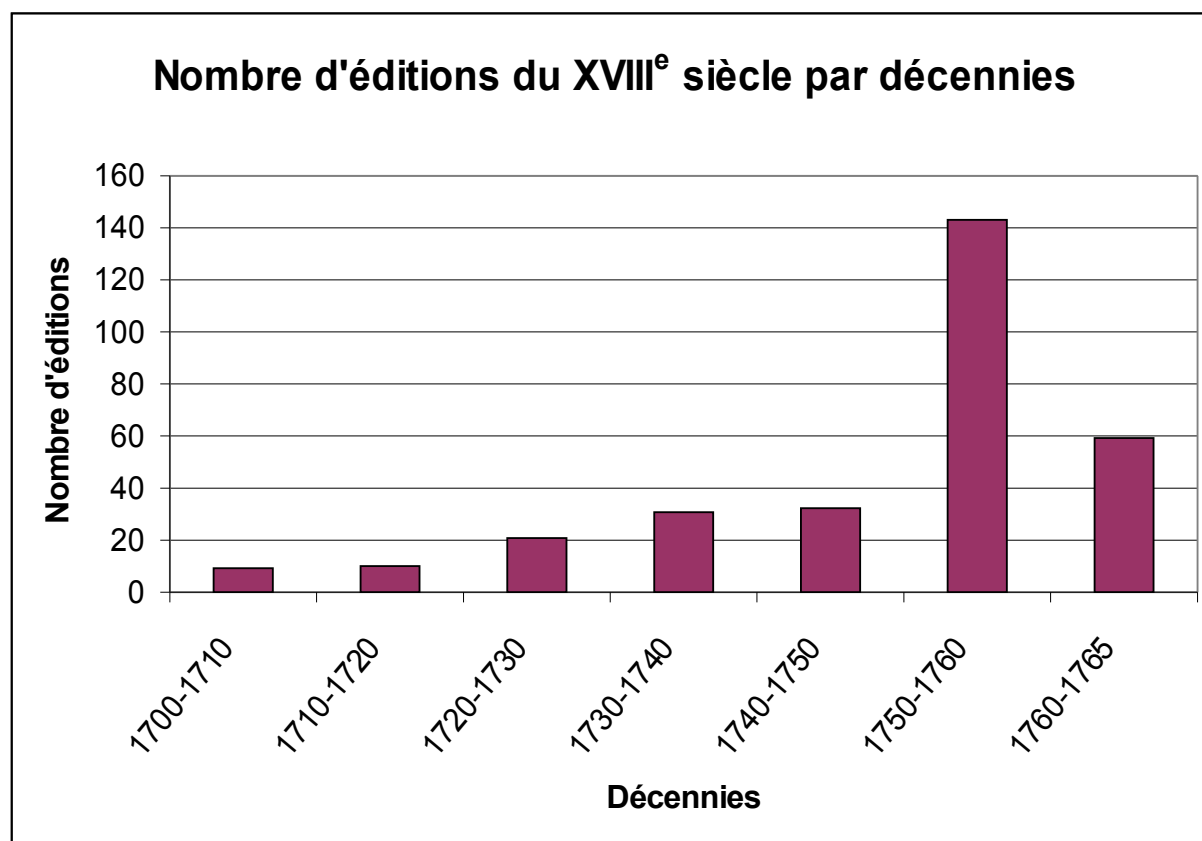
Un graphique viendra donner une vision globale de la répartition des éditions au gré des décennies.

Répartition des ouvrages selon les siècles	
Siècles	Nombre d'ouvrages
XVI ^e siècle	2
XVII ^e siècle	25
XVIII ^e siècle	308
TOTAL	335
Nombre d'ouvrages sans mention de date	19
TOTAL	354

Répartition des ouvrages au XVIII ^e siècle	
Décennies	Nombre d'ouvrages
1700-1710	9
1710-1720	10
1720-1730	21
1730-1740	31
1740-1750	32
1750-1760	145
1760-1765	60
TOTAL	308

Les deux ouvrages remontant au XVI^e siècle appartiennent aux œuvres humoristiques et satiriques dont Gauffecourt était friand. Il s'agit de l'*Epistola Magistri Benediciti Passavantii* (1584) de Théodore de Bèze (traduit aujourd'hui par *Le Passavent*), et d'un ouvrage d'Étienne Tabourot, *Les Bigarrures du Seigneur des Accords* (1586). Tous deux font partie des rares ouvrages (au nombre de 4) que l'on trouve reliés en vélin.

Plus nombreux, les titres édités au siècle suivant se chiffrent à 25. Mais c'est incontestablement le XVIII^e siècle qui l'emporte ici avec 308 titres. Gauffecourt ne semble pas appartenir aux amateurs de livres rares ou anciens, se contentant fort bien d'éditions récentes (même si beaucoup d'entre elles s'échelonnent sur toute la première moitié du XVIII^e siècle). Le second tableau et le graphique ci-dessous, présentent une évidente gradation au fil du siècle, avec une forte hausse dans la décennie 1750. Hausse qui retombe évidemment à la suivante, avec le décès de Gauffecourt.



Sans surprise, le nombre de titres acquis pour la première décennie n'atteint pas la dizaine. Gauffecourt étant né en 1692, il s'agit sans aucun doute d'ouvrages acquis en seconde main. Quant aux décennies suivantes elles augmentent de manière régulière jusqu'à la décennie 1740. L'apogée est atteinte avec les années 1750, époque où Gauffecourt, désormais riche, vit retiré des affaires et fait de fréquents séjours à Paris (ville d'où proviendra, comme nous allons le voir, la majorité des ouvrages).

Les lieux d'éditions :

Les ouvrages disponibles dans la bibliothèque de M. de Gauffecourt sont de provenances très variables. Majoritairement la France (136 éditions connues) et les Pays-Bas (97 éditions). Les données qui vont suivre sont toutefois à prendre avec précautions. Plusieurs villes sont ici connues comme d'importants centres de productions d'éditions pirates et de livres prohibés. Et tout particulièrement les Pays-Bas.

Si l'on ne peut repérer clairement ces ouvrages, certains, par le nom de leur lieu d'édition, indiquent clairement leur supercherie. On ne peut ainsi que sourire devant la mention de deux ouvrages soi-disant imprimés à Constantinople et à La Mecque. Le premier, est une édition des *Lettres d'Osman* (1753), œuvre de Philippe-Auguste de

Sainte-Foix, Chevalier d'Arcq, qui suit la mode du roman épistolaire oriental (à la manière des *Lettres Persanes* de Montesquieu). Le choix de Constantinople peut ici aussi bien répondre à une nécessité imposée par le besoin de l'impression clandestine, que par le désir de renforcer l'illusion d'un ouvrage venu bel et bien d'un lointain Orient.

Quant à celui de La Mecque, il s'agit d'une édition du *Petit-maître philosophe* (1751), une satire des mœurs de l'époque, due au chevalier de Mainvilliers, qui préféra s'abriter de la censure.

Certains titres n'échappèrent pas à la perspicacité de Benoît Duplain qui indiquera parfois le véritable lieu d'édition. C'est le cas des *Jugements sur quelques ouvrages nouveaux* (1744) de l'abbé Desfontaines, prétendument imprimé à Avignon. Duplain rétablira la vérité en indiquant entre parenthèse, non seulement le nom de l'auteur mais également le véritable lieu d'édition, à savoir Paris. Le choix de la ville d'Avignon peut apparaître à première vue curieux. Mais quel meilleur moyen que de détourner l'attention des autorités en faisant peser les soupçons sur un haut-lieu de la contrefaçon ?

On retrouve un procédé similaire avec les trois volumes des *Œuvres* (1743) de Jean-Baptiste Rousseau qui indiquent cette fois Bruxelles. Duplain rétablit la vérité en mentionnant à nouveau Paris comme véritable lieu d'édition.

Les 8 tableaux suivants répertorient les pays et les villes d'où proviennent les ouvrages de la bibliothèque de Gauffecourt :

France	
Villes	Nombre d'éditions
Paris	127 (dont deux éditions pirates indiquant Avignon et Bruxelles)
Lyon	4
Mahon	1
Rouen	1
Lille	1
Saint-Omer	1
Le Havre (Havre de Grâce)	1
TOTAL	136

Comtat Venaissin et Duché de Lorraine	
Ville	Nombre d'éditions
Avignon	1
Nancy	2
TOTAL	3

Angleterre et Écosse	
Villes	Nombre d'éditions
Londres	29
Édimbourg	1
TOTAL	30

Pays-Bas	
Villes	Nombre d'éditions
Amsterdam	57
La Haye	26
Bruxelles	7
Rotterdam	4
Leyde	3
TOTAL	97

Pays germaniques	
Villes	Nombre d'éditions
Cologne	7
Berlin	3
Francfort	3
Dresde	2
Peine	1
Ratisbonne	1
Hambourg	1
Celle	1
TOTAL	19

Suisse	
Villes	Nombre d'éditions
Genève	15
Bâle	4
Lausanne	3
Berne	1
Zurich	1
TOTAL	24

Italie	
Villes	Nombre d'éditions
Venise	1
Padoue	1
TOTAL	2

Autres (éditions pirates)	
Villes	Nombre d'éditions
Constantinople	1
La Mecque	1
TOTAL	2

Au final nous disposons des lieux d'éditions de 313 titres. 41 ne sont donc pas mentionnés par Benoît Duplain.

Comme nous l'avons dit la France et les Pays-Bas (bien que l'on puisse émettre quelques réserves sur ces derniers) arrivent en tête. Si l'on recense pas moins de six villes pour le royaume de France, ces dernières sont largement dominées par la capitale avec pas moins de 127 éditions.

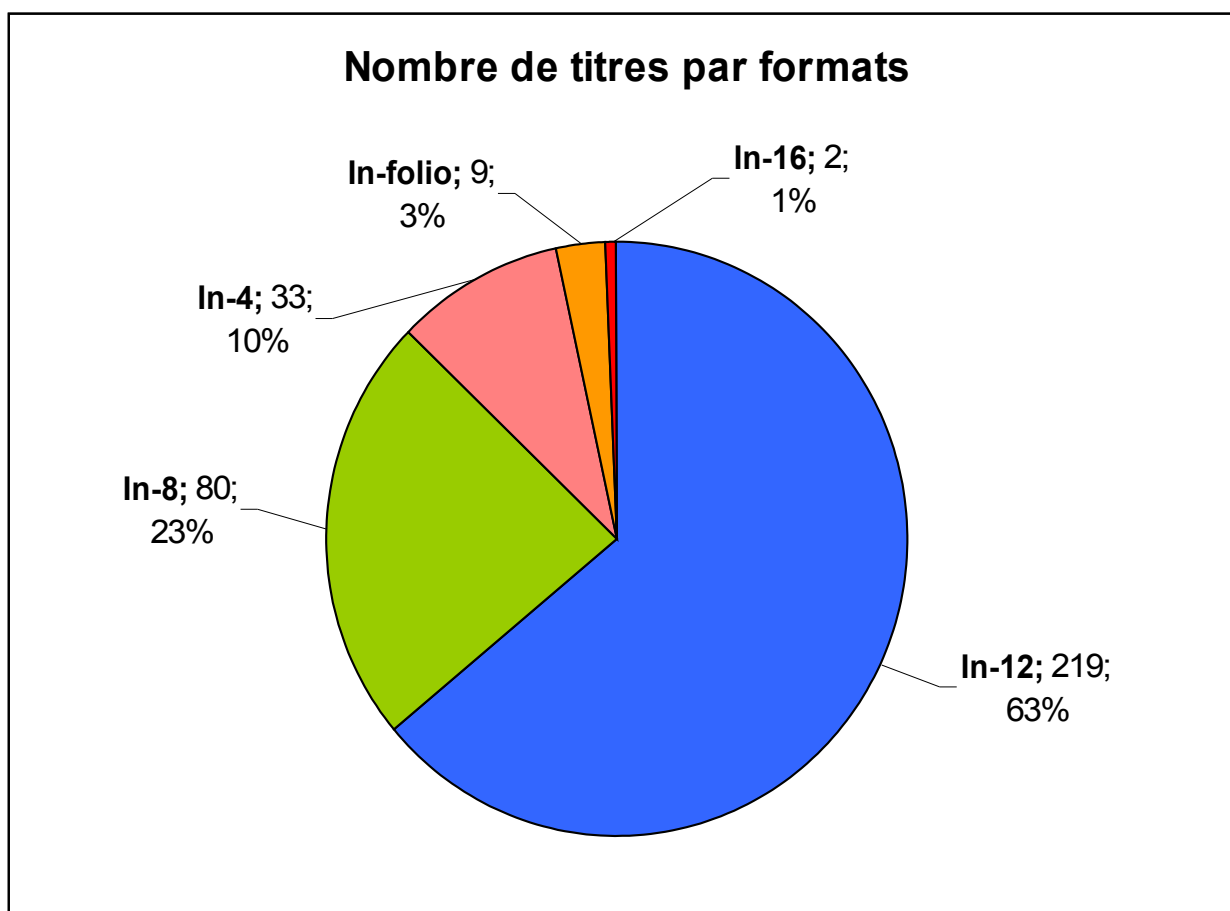
Seuls 4 ouvrages de Gauffecourt sont issus d'imprimeurs et de libraires lyonnais. On trouve ainsi deux ouvrages allemands traduits, les *Mélanges de différentes pièces de Littérature en vers et en prose* imprimés chez Reguilliat en 1761, et les *Idyles* (sic) et *Poèmes* (sic) *champêtres* de Salomon Gessner, sortis en 1762 de l'atelier de Jean-Marie Bruyset. De manière plus prosaïque figure également un *Avis au peuple sur sa santé*

(1764), que l'on doit à la presse des Duplain, sans oublier une édition de 1765 des *Opérations des Changes des principales Places de l'Europe*, attribuée à Bessiat.

Hors de la France et des Pays-Bas, un seul pays émerge du lot : l'Angleterre. Si il n'est fait mention que d'un seul lieu d'éditions, Londres, le nombre de titres qui en est issu, en revanche, s'élève à 29. Ce qui tranche considérablement avec les autres tableaux. Après Paris (127 éditions) et Amsterdam (57), c'est la ville qui fournit le plus d'ouvrages, suivie par La Haye (26). Par la suite, et à l'exception de Genève avec 15 titres (incluant les deux éditions sorties de la presse de Gauffecourt), aucune autre ville n'atteint la dizaine d'éditions.

Les formats :

Le dénombrement des formats, indiqué par Benoît Duplain dans le catalogue de vente, nous amène à en retrouver différents types. Le graphique suivant donne un aperçu de ceux que nous avons répertoriés, ainsi que le nombre de titres qui sont liés à chacun d'entre eux.



Sur les 354 titres répertoriés, 343 sont indiqués avec leur format. C'est là sans doute la donnée bibliographique la plus courante apportée par Benoît Duplain.

Dans l'ensemble, on retrouve dans la bibliothèque de Gauffecourt des formats tout à fait courants au XVIII^e siècle. L'in-douze domine à une large majorité avec pas moins de 219 titres, soit plus de la moitié des ouvrages. Si l'in-octavo conserve une place importante, les 3 autres formats recensés ne dépassent pas, pour leur part, les 40 titres.

Beaucoup plus rare, les in-folios et les in-16. Parmi les premiers on retrouve des ouvrages de géographie comme le *Voyage du sieur Delamotraye en Europe, Asie et Afrique*, un *Grand Dictionnaire géographique, historique et critique*, ainsi qu'un atlas regroupant les cartes du géographe Guillaume Delisle ; plusieurs types de dictionnaires dont deux ayant trait à l'histoire (le *Dictionnaire historique et critique* de Pierre Bayle et un *Grand Dictionnaire historique* sur l'histoire sacrée et profane), un exemplaire du *Dictionnaire de Trévoux* pour le français et le latin, et un *Dictionnaire universel de commerce*. Deux autres titres figurent encore parmi les in-folios : un ouvrage d'*Architecture françoise ou Recueil des Plans, élévations, coupes etc. des plus beaux bâtiments de France*, et un traité de cosmographie, l'*Utriusque Cosmi majoris* [...].

Encore plus restreint que le précédent, le format in-16 ne comporte que deux titres, un exemplaire des *Lettres* de Mme de Maintenon et un *Répertoire de toutes les pièces restées au théâtre français*.

Les reliures :

« [...] très bien conditionnés²⁰¹ » selon les dires de Duplain dans le catalogue, les ouvrages de la bibliothèque de Gauffecourt comportent 5 types de reliures particulières ainsi que les éditions reliées en papier-bleu par Gauffecourt lui-même. Sans compter les brochures et trois ouvrages particuliers que nous présenterons.

Le tableau suivant présente les différentes reliures et le nombre de titres qui leur sont associés.

²⁰¹ B. DUPLAIN, *Inventaire des livres, tableaux, estampes, etc. de feu Monsieur de Gauffrecourt, selon l'ordre journalier de la vente qui sera faite chez Benoît Duplain, libraire, rue Mercière, à l'Aigle*, Lyon, 1766, p. 3.

Les différents types de reliures	
Reliures	Nombre de titres
Veau	128
Basane	87
Parchemin	5
Vélin	5
Maroquin	3
Reliures de Gauffecourt en papier-bleu	98
TOTAL	326

Le veau est la reliure la plus courante dans la bibliothèque Gauffecourt. C'est une peau de qualité, moins luxueuse et sans doute plus courante que le maroquin, véritable produit de luxe, qui n'orne ici que trois exemplaires, qui se distinguent par quelques particularités. Ainsi, l'un d'entre eux, une édition de *Julie ou la nouvelle Héloïse* de Jean-Jacques Rousseau, est fait d'un maroquin bleu orné de dentelles d'or. Plus sobre, l'édition de *Daïra, histoire orientale* est simplement décrite comme munie de dentelles. En revanche aucune particularité n'est signalée par Duplain sur le troisième maroquin, une édition de 1716 du *Voyage du Parnasse*.

Le libraire signale dans son avis de vente que les articles où ne figurent aucune mention de reliures sont constitués de basane. Ce qui porte à pas moins de 87 titres. Quant au parchemin et au vélin, reliures plus économiques, ils ornent 10 éditions.

Tenant une place quelque peu à part, les 98 ouvrages reliés en papier-bleu par Gauffecourt. Ces derniers sont indiqués sous la mention *R.P.*, une abréviation de Duplain pour signifier sans doute *Relié Personnellement* ou *Relié en Papier*.

Les brochures, que nous mettons à part, regroupent 25 titres. Signalons parmi eux une *Description des Arts par MM. de l'Académie*, qui comporte pas moins de 26 in-folios.

Enfin, trois livres d'aspects moins courants : un ouvrage cartonné comportant une pièce juridique, un *Factum* (*P. Beck contre Joseph Klinglin. Préteur Royal de Strasbourg*), un cahier manuscrit utilisé pour les mesures musicales, et un exemplaire de *l'Histoire de la Maison de Tudor*, simplement décrit comme étant cousu.

Les prix des ouvrages à la vente :

Bien que de nombreux livres figurent à la vente Gauffecourt, on ne trouve pas une grande variété de prix. Le tableau suivant recense les différentes tranches de prix et le nombre de titres qui y sont associés.

Répartition des titres selon les prix	
Tranches de prix	Nombre de titres
1-20 sous	21
1-5 livres	221
5-10 livres	45
10-20 livres	27
20-30 livres	10
30-40 livres	6
40-50 livres	5
50-60 livres	2
60-70 livres	2
70 livres et plus	7
Titres sans mentions de prix	8
TOTAL	354

Comme nous le voyons clairement, la grande majorité des ouvrages (221 titres) fut vendue dans une tranche de prix située entre 1 et 5 livres. Par la suite, seule la tranche suivante, qui comporte les ouvrages achetés entre 5 et 10 livres, dépasse les 30 titres. À l'évidence plus les sommes augmentent plus le nombre d'ouvrages diminue. On trouve toutefois une légère hausse pour ceux qui dépassent les 70 livres, au nombre de 7. Parmi ces derniers, figure l'article vendu pour la plus forte somme sur l'ensemble de la vente. Il s'agit des *Cérémonies et coutumes religieuses de tous les peuples du monde*, une série d'in-folio brochés en 7 volumes, éditée à Amsterdam en 1739. Parmi les autres titres vendus pour des sommes importantes, figurent l'atlas des cartes du géographe Guillaume Delisle (100 livres), un *Dictionnaire universel François et Latin* (72 livres), les 26 brochures sur les *Descriptions des Arts par MM. de l'Académie*, les 4 volumes du *Dictionnaire historique et critique* de Pierre Bayle (75 livres), le traité d'*Architecture françoise* (98 livres), ainsi que les œuvres de Jean-Baptiste Rousseau (72 livres). Tous sont des ouvrages de grands formats (in-folio ou in-quarto).

Signalons aussi que certains ouvrages sont mentionnés comme vendus par paire, voire quelquefois plus.

Nous avons fait le tour des différentes données bibliographiques mises à notre disposition grâce au catalogue de vente.

L'aspect matériel des livres étant décrit, intéressons-nous maintenant à leur contenu, de manière à dresser un premier aperçu des lectures de Gauffecourt et de ses thèmes de prédilections. Ce sera également l'occasion d'évoquer la place des langues et des traductions.

1.2 : Les différentes classes bibliographiques et la place des langues.

« Je suis homme et rien de ce qui est humain, je crois, ne m'est étranger ». Ce vers de Térence, tiré de l'*Héautontimorouménos* devint la devise du mouvement des Lumières. À étudier les lectures de Gauffecourt, force est de constater qu'il aurait également pu la faire sienne. Si sa bibliothèque ne se distingue pas du point de vue quantitatif (en comparaison celle d'Adamoli comportait à sa mort, en 1769, pas moins de 4 307 titres²⁰²), elle est en revanche d'une grande variété dans le choix des ouvrages.

En reprenant les 354 titres fournis par le catalogue, nous avons pu établir plusieurs catégories dans lesquelles classer les ouvrages. Il était nécessaire de les répartir par la suite dans différentes classes bibliographiques. Aucun ouvrage de théologie n'étant présent (un fait des plus remarquables pour l'époque), nous ne pouvions retenir les 5 grandes classes des libraires que nous avons évoqués avec les catalogues de ventes. Nous avons toutefois conservé une approche quasi-similaire en apportant quelques modifications et en ne retenant que 4 classes (Belles-Lettres, Sciences et Arts, Histoire et Géographie, Droit et Économie) présentées dans les tableaux suivants avec les différentes catégories d'ouvrages qui les composent.

²⁰² Y. SORDET, *L'amour des livres au temps des Lumières : Pierre Adamoli et ses collections*, Paris, École des Chartes, 2001, p. 441.

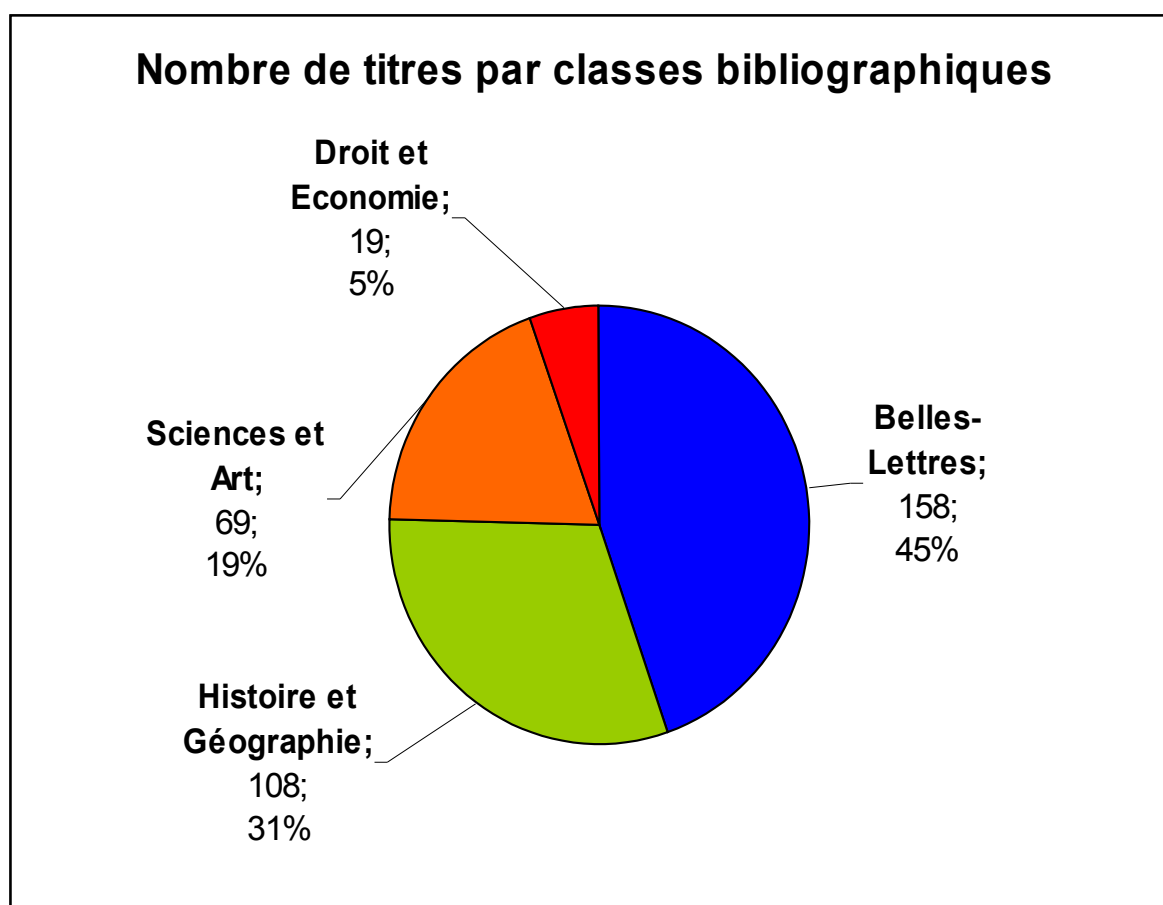
Belles-Lettres	
Catégories	Nombre de titres
Romans et contes	69
Poésies	13
Théâtre	11
Œuvres satiriques et humoristiques	17
Œuvres diverses, recueils, anthologies	14
Essais littéraires et ouvrages sur la littérature	24
Ouvrages linguistiques et dictionnaires	10
TOTAL	158

Histoire et Géographie	
Catégories	Nombre de titres
Histoire de France	22
Histoire étrangère et généralités	42
Histoire antique	7
Histoire militaire	7
Histoire religieuse	10
Histoire littéraire	5
Ouvrages géographiques	15
TOTAL	108

Sciences et Art	
Catégories	Nombre de titres
Philosophie	23
Médecine	11
Sciences naturelles	6
Sciences diverses	7
Ouvrages techniques	14
Ouvrages sur l'art	8
TOTAL	69

Droit et Économie	
Catégories	Nombre de titres
Ouvrages juridiques et pièces de procès	6
Ouvrages sur l'économie, le commerce et la finance	13
TOTAL	19

Le graphique suivant qui illustre également les différentes classes bibliographiques, rend bien compte de l'importance des Belles-Lettres et de l'Histoire en comparaison des autres classes.



Les Belles-Lettres et l'Histoire arrivent en tête dans la bibliothèque Gauffecourt. Parmi les différentes catégories qui composent les Belles-Lettres, on notera la prédominance de celle qui inclue les romans et contes (69 titres), et la seule à dépasser les 30 titres.

Pour les seuls ouvrages historiques, et en faisant le total des différentes catégories, nous arrivons à 93 titres. En comparaison, la Géographie fait figure de marginale avec seulement 15 titres.

Le Droit et l'Économie ne sont quant à eux présents que de manière très discrète avec seulement 18 titres.

Entre l'écrasante majorité des Belles-Lettres et des sciences historiques, et la modeste place des ouvrages de Droit et d'Économie, les Sciences et les Arts trouvent une place moyenne au sein de la bibliothèque, avec 69 titres. Il nous faut toutefois souligner quelques nuances. Les différentes catégories de livres scientifiques, comme la physique ou les mathématiques (7 titres), la médecine (11 titres) ou les sciences naturelles (6 titres), tiennent une place relativement médiocre quant on sait que la seule catégorie comprenant des sciences humaines, à savoir la philosophie, renferme pas moins de 23 ouvrages.

Gauffecourt privilégie clairement dans ses lectures les fictions et les sciences historiques. Pour autant on peut constater que de nombreux thèmes (à l'exception notable de la théologie) sont présents, même si ils ne comportent souvent que quelques ouvrages. En tant que lecteur, Gauffecourt ne se réserve donc pas uniquement un domaine particulier, mais se montre ouvert à de nombreux sujets. Ce qui atteste de son éclectisme et de son esprit d'une curiosité universelle.

La très grande majorité des ouvrages en possession de Gauffecourt est en langue française. On relève toutefois plusieurs traductions et quelques ouvrages en latin, que nous allons maintenant présenter.

Gauffecourt ne devait avoir qu'une faible connaissance des langues étrangères ou anciennes, en tout cas insuffisante pour lire dans le texte. A l'exception de 4 livres en latin et 1 en italien, on ne trouvera dans sa bibliothèque que des ouvrages traduits de langues étrangères. Nous en avons répertoriés 26 que Duplain indique clairement comme tels. Le tableau suivant recense les langues d'origines et le nombre de titres qui y sont associés.

Nous avons évidemment écarté les éditions mentionnant des traductions parfois fantaisistes comme les *Mille et une Nuit* (rédigées par Antoine Galland), *Saroutaki et Alibek*, le *Triomphe de l'amitié* ou encore les *Lettres galantes d'Aristenette*, prétendument traduits du persan ou du grec, pour mieux faire accroire au public l'authenticité de ces ouvrages.

Les traductions	
Langues (vivantes et mortes)	Nombre d'ouvrages
Anglais	11
Allemand	5
Italien	2
Espagnol	3
Latin	4
Ouvrage incertain	1
TOTAL	26

Ces traductions appartiennent majoritairement à la langue anglaise. On les retrouvera dans la catégorie des Belles-lettres, parmi des œuvres comme *L'étourdie* ou *L'Histoire de Julie Mandeville*, sans oublier le célèbre *Conte du Tonneau* de Swift. Elles apparaissent également dans les livres d'Histoire (*Histoire de la Maison de Tudor* de David Hume et *La Vie d'Agathocle*) et de géographie (*Dictionnaire géographique portatif* et les *Lettres de Milady Wortlay Montagute*).

Les ouvrages de langue allemande appartiennent pour leur part au registre poétique (*Poésies* de Albrecht von Haller, *Idyles* (sic) et *Poèmes* (sic) *champêtres* de Salomon Gessner, et des *Mélanges de différentes pièces de Littérature en vers et en prose*) ou aux sciences naturelles (*Minéralogie ou description des substances du règne minéral*).

On trouvera pour la langue italienne une pièce de théâtre de Goldoni (*Le Valet de deux Maîtres*) et une *Histoire des guerres d'Italie*. Quant aux ouvrages espagnols il s'agit de deux romans, *Histoire et aventure* (sic) de Dona Rusine et *Histoire du vaillant Chevalier Tiran le Blanc* (un héros dont le nom sera malicieusement attribué par Gauffecourt au baron Grimm, par trop fardé) ; ainsi que d'un essai littéraire de Miguel de Cervantés, le *Voyage du Parnasse*.

Quant aux langues mortes, si on ne mentionne aucun ouvrage appartenant au grec (si ce n'est pour des fictions que l'on fait passer pour avoir été écrites dans cette langue), on trouve en revanche quelques traductions latines de grands auteurs classiques (les *Épîtres* d'Ovide, les *Fables* de Phèdre, les *Comédies* de Térence, et une édition des *Œuvres* de Lucrèce).

Sur ces 26 traductions répertoriées, un ouvrage reste toutefois incertain, la langue d'origine n'étant pas annoncée par Duplain qui mentionne simplement une « traduction libre²⁰³ ». Il s'agit des *Contes et nouvelles* de Boccace, qui recourait dans ses écrits aussi bien au latin qu'à l'italien. Faute d'aucune autre mention pour nous renseigner, nous préférons le laisser à part.

Hormis les traductions nous avons signalé la présence de 4 ouvrages de langue latine, non traduits. On trouve ainsi deux ouvrages satiriques, l'*Epistola Magistri Benedicti Passavantii* de Théodore de Bèze (le *Passavant*), et les *Epistolae Obscurorum Virorum* (*Lettres d'un homme obscur*) de Johann Reuchlin ; un livre de médecine, le *Schola Salernitana*, et enfin un ouvrage de cosmographie, l'*Utriusque Cosmi majoris scilicet et minoris Metaphysica, Physica arque Technica Historia*.

Figure également un titre en langue italienne, appartenant aux ouvrages historiques, une *Historia Genevrina* parue en 1685.

La première partie de notre étude sur la bibliothèque de Gauffecourt touche à sa fin. Nous allons maintenant aborder de façon plus détaillée les composantes des différentes classes bibliographiques décrites précédemment, de manière à mieux saisir les lectures de Gauffecourt. Nous privilégierons dans un premier temps les dominantes, Belles-Lettres et Histoire, avant de nous tourner vers les ouvrages liés aux sciences, à l'art, ainsi qu'au Droit et à l'Économie.

2: M. de Gauffecourt : un lecteur de son temps

2.1 : Les Belles-Lettres : Une dominante majeure.

Avec pas moins de 157 titres, les Belles-Lettres tiennent le haut du pavé dans la bibliothèque. Toutefois certaines nuances doivent être prises en compte. Gauffecourt privilégie largement des ouvrages de fictions comme les romans et les contes (avec 69 titres), au détriment d'autres genres littéraires comme le théâtre (11 titres) ou la poésie (13 titres).

Il se démarque quelque peu des goûts et des modes du XVIII^e siècle, où l'on regarde encore de haut et avec un certain mépris, les ouvrages de fictions. Un jugement qui sera repris par Pierre Adamoli qui, en évoquant la bibliothèque Gauffecourt, écrira qu'elle était « [...] asses (sic) mal composée pour le choix : elle comprenoit environ

²⁰³ B. DUPLAIN, *Inventaire des livres, tableaux, estampes, etc. de feu Monsieur de Gauffecourt, selon l'ordre journalier de la vente qui sera faite chez Benoît Duplain, libraire, rue Mercière, à l'Aigle*, Lyon, 1766, p. 29.

quatre cent articles dont la majeure partie étoit en romans et petites brochures de fantaisie²⁰⁴».

Outre les romans et contes, la poésie et le théâtre, les Belles-Lettres comportent également un choix intéressant d'œuvres humoristiques et satiriques, plusieurs recueils, ainsi que des essais, des ouvrages sur des sujets littéraires et quelques dictionnaires de langues et traités grammaticaux.

Gauffecourt semble avoir été un véritable amateur de romans. Nous avons relevé dans le catalogue de nombreux titres, dont plusieurs tombés aujourd'hui dans l'oubli. On trouve ainsi des romans anglais sentimentaux (*L'Etourdie ou Histoire de Miss Betsy Tatleff*, 1754, *l'Histoire de Julie Mandeville*, 1764), ou quelques œuvres écrites par des français ayant pour cadre le monde britannique de l'époque (*Le doyen de Killerine*, 1735, par l'abbé Prévost, *Avantures (sic) de Londres*, 1751, par Etienne-Jean Danet, *Lettres de Fanni Butlerd à M. Charles-Alfred de Caitombridge*, 1757, et *Histoire de Miss Jenny*, 1764, par Marie-Jeanne Riccoboni).

La littérature espagnole figure pour sa part avec un roman : *Histoire et avantures (sic) de Dona Rusine*, 1743, que l'on doit à la plume de Alonso de Castillo Solórzano.

Parmi les auteurs français renommés citons Scarron et son *Roman comique*, dont Gauffecourt devait goûter la saveur picaresque, de même que le *Gil-Blas* de son contemporain Lesage dont il possédait une édition. Signalons qu'il avait également à sa disposition une autre célèbre œuvre de ce dernier, *Le Diable boiteux*.

Autre fameux auteur du *Grand Siècle*, présent dans la bibliothèque de Gauffecourt, La Bruyère et ses indémodables *Caractères*. Une œuvre dont Pierre Grosclaude, signalera la présence constante dans pas moins de 33 catalogues de bibliothèques privées lyonnaises du XVIII^e siècle (en incluant celle de Gauffecourt)²⁰⁵.

Gauffecourt, nous l'avons vu, est un homme qui suit les goûts littéraires de son temps, et notamment la mode des romans épistolaires. On en relève pas moins de 15 dans sa bibliothèque, dont le grand succès de l'époque *Julie ou la Nouvelle Héloïse* de Jean-Jacques Rousseau, ainsi que les fameuses *Lettres persanes* de Montesquieu.

Ces romans épistolaires appartiennent souvent à la littérature sentimentale, comme les *Lettres du Marquis de Roselle*, 1764, par Anne-Louise-Élie de Beaumont et

²⁰⁴ Cité par Y. SORDET dans *L'amour des livres au temps des Lumières : Pierre Adamoli et ses collections*, Paris, École des Chartes, 2001, p. 162.

²⁰⁵ P. GROSCLAUDE, *La vie intellectuelle à Lyon dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle*, Paris, A. Picard, 1933, p. 351.

leur suite les *Lettres de Sophie et du Chevalier de *** , 1765, ou encore les *Lettres d'amour du Chevalier de ***, 1752.

Parmi ces ouvrages on trouve également les imitations des *Lettres persanes*. Reprenant les thèmes de Montesquieu, leurs auteurs recourus à des personnages « exotiques » pour illustrer le choc des civilisations, comme dans les *Lettres d'une Péruvienne* de Françoise de Graffigny, les *Lettres d'un sauvage depaysé* (sic), ou les *Lettres de Zeila jeune sauvage, à Valcour Officier François*. Des titres que l'on retrouvera dans la bibliothèque de Gauffecourt.

L'ouvrage de Montesquieu mit au goût du jour, non seulement ces romans épistolaires mais aussi la littérature pseudo-orientale, dont Gauffecourt possédait quelques éditions, comme *Saroutaki et Alibek*, 1752, *Mourat et Turquia*, 1752, ou encore *Daira, histoire orientale*, 1761.

Les romans galants et libertins ne le laissent pas non plus indifférent. Parmi les titres disponibles dans sa bibliothèque on trouve *Les Ressources de l'amour*, 1752, les *Lettres galantes d'Aristénète*, 1752 (un ouvrage qui s'inspire du monde grec ancien), *Les femmes, ou lettres du Chev. De K** au Marquis de***, 1754, *Histoire de Me. La Comtesse de Montglas*, 1756, ou *Les malheurs de l'Amour*, 1759.

Parmi les fictions, on relève plusieurs recueils de contes et de nouvelles, notamment les *Contes moraux*, 1761, et les *Nouveaux Contes Moraux*, 1765, de Jean-François Marmontel, contemporain de Gauffecourt alors en pleine vogue, au point même qu'il suscite des émules comme Mlle Uncy, qui fera paraître en 1763 les *Contes Moraux dans le goût de ceux de M. Marmontel*, ouvrage que Gauffecourt se procurera, de même que *Le Palais du silence, Conte philosophique*, 1754, ou les *Contes philosophiques et moraux* de M. de la Dixmerie, publiés en 1765. Plus exotiques, *Les mille et une heures*, 1759, présentés comme des contes du Pérou.

Si ces ouvrages sont aujourd'hui tombés dans l'oubli (à l'exception de ceux de Marmontel) ce n'est pas le cas de l'œuvre de Boccace, dont Gauffecourt, comme nous l'avons vu précédemment, possédait deux volumes de ses *Contes et nouvelles*, traduits dans une édition de 1732.

La deuxième catégorie la plus importante pour les Belles-Lettres est celle consacrée aux essais littéraires et aux ouvrages sur la littérature. Nous y retrouvons quelques noms d'auteurs fameux, comme Cervantès et son *Voyage du Parnasse*, Voiture

avec une édition de 1657 de ses *Lettres*, ou encore Alexander Pope et ses *Lettres choisies*, 1753.

Gauffecourt semble suivre de près l'actualité littéraire. Il dispose ainsi des *Jugements sur quelques ouvrages nouveaux*, 1744, de l'abbé Desfontaines, critique littéraire très productif, notamment avec ses *Observations sur les écrits modernes*, qui comportaient pas moins de 32 volumes que l'on retrouve dans la bibliothèque.

Plusieurs ouvrages traitant de questions littéraires sont rassemblés. On y aborde les différents genres avec notamment une traduction de Voltaire, *l'Essai sur la Poésie Épique*, 1728, ou *l'Essai sur la Comédie moderne*, 1752, qui analyse le théâtre contemporain. Citons enfin les 3 volumes de *l'Essai sur divers sujets de Littérature et de morale* de l'abbé Trublet, 1754, et le *Tableau du Cœur et de l'Esprit*, 1754, par M. de Saint-Mars, qui expose ses réflexions sur l'art de la prose et de la poésie.

Gauffecourt ne manque pas de s'intéresser aux débats de son époque, surtout quand ils touchent son ami Rousseau. On retrouve donc dans sa bibliothèque la lettre de *P.A. Laval, Comédien, à M. J. J. Rousseau*, 1758, dont le long sous-titre résume une des polémiques que dut affronter le philosophe genevois : « Sur les raisons qu'il expose pour réfuter M. d'Alembert qui dans le VII. Volume de l'Encyclopédie, article Genève, prouve que l'établissement d'une Comédie dans cette ville y feroit réunir la sagesse de Lacedemone à la politesse (sic) d'Athènes ». L'intérêt de Gauffecourt pour son célèbre ami perdurera jusqu'à la fin de sa vie, puisqu'il se munira en 1765, un an avant sa mort, du *Recueil des pièces relatives à la persécution suscitée à Motier-travers contre J.J. Rousseau*, soit un ensemble de lettres réunies par Pierre-Alexandre du Peyrou, admirateur et ami du philosophe.

Le XVIII^e siècle voyait aussi fleurir les productions enthousiastes de riches oisifs qui se plaisaient à des travaux littéraires, à l'image Mme d'Épinay ; ou d'amoureux des Belles-Lettres comme Leclerc de Montmerci et ses *Écartés de l'Imagination*, 1753, véritable ode à la production littéraire de l'époque dédiée à D'Alembert.

Citons enfin pour conclure sur cette catégorie, la présence d'un recueil, *l'Esprit des Tragédies et Tragi-Comédies*, 1762, qui regroupe des citations par thèmes, tirées de différentes pièces parues entre 1630 et 1761.

Quatorze titres composent la catégorie des œuvres diverses, des recueils et des anthologies. Gauffecourt rassemble autour de lui des ouvrages regroupant les écrits d'auteurs latins (Lucrèce) ou des XVI^e et XVII^e siècles, comme Rabelais (une édition

d'un *Rabelais moderne*, 1752), Racine (deux éditions de ses *Œuvres*), Boileau, ou encore l'abbé Vichard de Saint-Réal.

Ses contemporains ne manquent pas non plus. On trouve notamment les *Œuvres* de Voltaire, de Jean-Baptiste Rousseau, ou encore de Remond de Saint-Mard.

Parmi les recueils et anthologies notons différents mélanges de textes littéraires (voire historiques et philosophiques) comme le *Mélange de Littérature, d'Histoire et de philosophie*, 1753, ou le *Mélanges (sic) de différentes pièces de Littérature en vers et en prose*, 1761.

L'intéressant *Choix Littéraire* figure aussi dans cette catégorie. Il s'agit d'un périodique genevois, paru à partir de 1755. C'est un journal un peu particulier, puisqu'il s'agit en fait d'une collection, produite au rythme de 4 tomes par an, qui regroupe un mélange de différents textes, essentiellement sur des thèmes littéraires, mais également philosophiques, scientifiques et religieux. Gauffecourt en possédait l'intégral, soit 24 tomes, qui paraîtront jusqu'en 1760²⁰⁶.

Les œuvres satiriques et humoristiques, au nombre de 17 titres, sont plutôt variées. Parmi les ouvrages les plus anciens, on trouve l'*Epistola Magistri Benediciti Passavantii (Le Passavant)*, 1584, de Théodore de Bèze, chantre du protestantisme qui se livre ici à une satire épistolaire afin de mieux propager les idées de la Réforme ; un recueil de pièces fantaisistes d'Étienne Tabourot, *Les Bigarrures du Seigneur des Accords*, 1586, les *Prologues tant sérieux que facétieux avec plusieurs galimatias par le sieur D.L. (du Laurier)*, 1618, ou encore un ouvrage en vers d'Adam Billaut, *Les Chevilles de Me. Adam, menuisier de Nevers*, 1644, recueil de poèmes humoristiques d'un prétendu menuisier. Gauffecourt possédait également un recueil de bons mots et de pensées du fameux Gilles Ménage, le *Menagiana*, 1715.

Certains de ces ouvrages se voulaient l'écho satirique d'événements passés, comme le *Satyre Menippée*, initialement paru à la fin du XVI^e siècle, et qui brocardait les états généraux de 1593, où l'on se déchirait pour établir un roi catholique. Autre satire, cette fois venue d'Irlande, le célèbre *Conte du Tonneau* de Jonathan Swift (dont Gauffecourt possédait également *Le Procès sans fin*), qui dénonce les ridicules de son époque.

Signalons la présence des *Confessions du Comte de ***, 1742, un roman à clef de Charles Pinot Duclos (et non pas Crébillon comme l'indique Benoît Duplain), qui connut

²⁰⁶ H. DURANTON, « Affiches de Lyon (1750-1821) », (disponible sur le site < <http://dictionnaire-journaux.gazettes18e.fr/journal/0034-affiches-de-lyon> >).

un grand succès en librairie, ainsi qu'un autre, célèbre pour ses critiques des contemporains de Gauffecourt, *Le Petit-Maître Philosophe*, 1751, par le Chevalier de Mainvilliers.

Hormis les satires, Gauffecourt ne dédaignait pas des œuvres plus scabreuses, ou à l'humour assez vulgaire, tel *L'Art de Péter*, 1751, que son sous-titre présentait comme un *Essai théori-physique et méthodique à l'usage des personnes constipées, des personnes graves et austères, des dames mélancoliques et de tous ceux qui restent esclaves du préjugé* ; ou encore *L'Art de se désopiler la rate*, un recueil d'histoires drôles, dont certaines à caractère franchement anticlérical.

En revanche, les œuvres poétiques ne semblent pas avoir les faveurs de Gauffecourt. On ne relève ainsi que 13 titres pour cette catégorie. Deux auteurs classiques majeurs figurent ici : Phèdre avec un exemplaire de ses *Fables*, et Ovide avec une *Nouvelle Traduction des Épîtres*, publiée en 1736. En revanche Gauffecourt privilégie les grandes plumes du XVII^e siècle comme Racine (*La Religion*) et La Fontaine (*Contes et nouvelles en vers*, les *Fables*), ou les poètes de son temps, à l'image du méconnu Jacques Cazotte et son *Olivier*. Il s'intéresse également aux auteurs étrangers comme le suisse Albrecht Von Haller (deux ouvrages de *Poésies*, de 1752 et 1760), l'allemand Salomon Gessner (*Idyles et Poèmes* (sic) *Champêtres*, 1762), ou encore l'anglais Alexander Pope (*Œuvres diverses*, 1753).

Sa bibliothèque comporte quelques anthologies et recueils comme *La Rome Ridicule*, 1661, de Saint-Amant, un *Recueil des poésies de différents Auteurs*, ou encore des ouvrages plus théoriques comme un *Élément de poésie Française*, 1752.

Tout comme la poésie, le théâtre est un genre que Gauffecourt ne privilégie guère. Il possède toutefois 9 pièces de théâtre, dont des œuvres de contemporains comme l'italien Goldoni (*Le Valet de deux Maîtres*, 1763) où Diderot avec *Le Père de Famille* et *Le Fils naturel*.

Corneille est présent dans une édition genevoise de 1764 commentée par Voltaire, ainsi que Térence et ses *Comédies*, traduites ici en 1658 « par MM. De Port-Royal²⁰⁷ ».

Plus curieuse une édition du *Théâtre des Boulevards*, 1756, qui rassemble différentes parades ; ces petites pièces que l'on faisait jouer devant les théâtres pour

²⁰⁷ B. DUPLAIN, *Inventaire des livres, tableaux, estampes, etc. de feu Monsieur de Gauffrecourt, selon l'ordre journalier de la vente qui sera faite chez Benoît Duplain, libraire, rue Mercière, à l'Aigle*, Lyon, 1766, p. 13.

attirer les passants, et qui témoignent de la multiplicité des goûts de Gauffecourt et d'une certaine ouverture d'esprit dénuée de préjugés. Il se montre ainsi curieux aussi bien d'œuvres qui tiennent le haut de l'affiche, écrites par des hommes de lettres célèbres, que des pièces sans prétentions jouées en pleines rues.

L'intérêt de Gauffecourt pour le théâtre se manifeste aussi de manière plus concrète avec un ouvrage comme le *Répertoire de toutes les Pièces restées au Théâtre François*, qui recensait les œuvres jouées dans la capitale pour l'année 1753 « avec la date, le nombre des représentations, et les noms des auteurs et des acteurs vivants ». Sur un modèle similaire on trouvait également le *Calendrier historique des Théâtres de l'Opéra, des Comédies et des foires*.

Composés d'une dizaine de titres, les ouvrages linguistiques et les dictionnaires sont essentiellement dévolus au français. On note toutefois la présence de plusieurs ouvrages sur les langues étrangères, qui nous permettent d'envisager l'idée que Gauffecourt ait tenté un apprentissage de ces différentes langues. En tout cas ses efforts ne semblent pas avoir été poussés très loin puisqu'on ne trouve, pour au moins trois langues étrangères, qu'un seul titre pour chacune d'entre elles : le grec (*Le Jardin des Racines grecques*, 1664, que l'on doit au grammairien Claude Lancelot), l'italien (*Le Maître Italien*, 1726), et l'anglais avec un *Dictionnaire Anglois-François et François-Anglois*, de 1752.

Le latin est présent avec uniquement deux dictionnaires, le *Novitius feu Dictionarium latino gallicum*, 1721, et un exemplaire du *Dictionnaire* de Trévoux, le *Dictionnaire Universel François et Latin*, 1740.

Quant au français il figure avec des traités de grammaire comme la *Grammaire générale et raisonnée*, 1754, ou le *Traité de la Grammaire Française*, 1706, de l'abbé Regnier-Desmarais ou des dictionnaires dont celui de Pierre Richelet, le *Dictionnaire de la langue Française ancienne et moderne*, 1732. Signalons encore une autre de ses œuvres, un traité de versification, le *Dictionnaire de Rimes*, 1702. Plus curieuse, la présence d'un *Manuel lexique*, pour les mots « [...] dont la signification n'est pas familière ».

Amateur de Belles-Lettres Gauffecourt privilégie largement les fictions, donnant d'ailleurs la priorité à celles parues à son époque. Il n'est pas un lettré tourné vers les

œuvres classiques mais plutôt un lecteur qui cherche à se distraire avec des ouvrages légers ou à la mode.

Ses lectures sont toutefois loin d'être exclusivement dédiées aux amusements. Plusieurs ouvrages de sa bibliothèque ont ainsi une portée philosophique et n'hésitent pas, en ayant notamment recours à la fiction ou à la satire, à dénoncer les travers de leurs temps (on songe notamment aux *Lettres Persanes* de Montesquieu, ou au *Conte du Tonneau* de Swift), se faisant ainsi les vecteurs d'un XVIII^e siècle ouvert aux idées nouvelles et à la critique.

Après les Belles-Lettres, la deuxième classe bibliographique la plus importante concerne les sciences humaines, et notamment l'Histoire et la Géographie qui sont l'objet de notre deuxième sous-partie.

2.2 : Histoire et Géographie : entre passé et présent.

Bien que nous ayons intitulé cette classe bibliographique, *Histoire et Géographie*, une nuance doit toutefois être soulignée. La Géographie ne tient en effet qu'une place très discrète. On ne trouve de fait que 15 titres dévolus à cette science. À titre de comparaison, les différentes catégories qui composent l'Histoire comportent pas moins de 93 ouvrages. Il nous paraissait toutefois difficile d'exclure ici la Géographie, si souvent étroitement mêlée aux sciences historiques. Nous l'avons donc conservée dans cette classe.

Tout comme les Belles-Lettres, différentes catégories ont été établies pour classer les ouvrages historiques : L'Histoire de France, l'Histoire étrangère et les généralités, l'Histoire antique, militaire, religieuse et littéraire.

Avec ses 22 titres, l'Histoire de France est majoritairement, dédiée à l'époque contemporaine, et notamment le XVII^e siècle. On y retrouve les 18 volumes de l'*Histoire du Règne de Louis XIII*, 1712, par Michel le Vassor, *Le Tableau de la vie et du gouvernement des Cardinaux Richelieu et Mazarin et de M. Colbert*, 1694, ou des œuvres de célèbres mémorialistes comme Pierre de l'Estoile et son *Journal du Règne de Henri IV*. Gauffecourt semble se plaire à la lecture des mémoires de quelques grands noms de l'époque, comme celles du maréchal de Bassompierre, ou de Sully, le ministre de Henri IV. Il disposait également avec le *Testament politique du Marquis de Louvois*

et de M. Colbert, paru en 1695, d'une œuvre où se confrontait la vision de deux célèbres hommes d'états du règne de Louis XIV.

Parmi les 25 titres, un seul se centre exclusivement sur une période autre que le XVII^e siècle. Il s'agit des *Mémoires* de Philippe de Commines, où sont relatés les événements de la fin du XV^e siècle, et notamment les guerres d'Italie.

Parmi les ouvrages généraux signalons les 16 volumes de l'*Histoire de France*, 1761, de Velly et Villaret, et un *Abrégé de l'Histoire de France depuis l'établissement de la Monarchie*, 1727, du père jésuite Gabriel Daniel.

On retrouve également l'*Histoire critique de l'établissement de la Monarchie Française dans les Gaules* de l'abbé Dubos, ouvrage connu pour avoir, lors de sa parution en 1742, entraîné une polémique avec un autre historien, Henri de Boulainvilliers. Le premier privilégiant l'idée d'une monarchie toute puissante dès ses origines, tandis que le second se montrait le défenseur d'une aristocratie qu'il plaçait sur le même pied d'égalité que la royauté.

Parmi les généralités on trouve une réédition, en 6 volumes, du *Grand Dictionnaire Historique* de Louis Moreri, et son pendant écrit par Pierre Bayle, le *Dictionnaire historique et critique* ; des études cherchant à présenter de larges pans historiques comme l'*Histoire universelle depuis l'an 800 de Jésus-Christ jusqu'à l'an 1700*, 1703, l'*Analyse Chronologique de l'Histoire Universelle*, 1752, ou un *Mémorial de Chronologie Généalogique et Historique*, 1752.

L'Histoire étrangère s'intéresse à divers pays européens. Gauffecourt ayant noué des liens étroits avec la ville de Genève, on retrouve sans surprise deux ouvrages consacrés à sa République : les 5 volumes de l'*Historia Genevrina*, 1685, par l'italien Gregorio Leti, et une *Histoire de Genève*, 1730, de Jacob Spon.

Si l'Italie ne comporte qu'un seul titre, centré sur un événement lié à Florence, l'*Histoire secrète de la Conjuration des Pazzi contre les Médicis*, 1698, on trouve en revanche plusieurs ouvrages ayant trait à l'Espagne et au Portugal ou à leurs possessions en Amérique du Sud (*Mémoires pour servir à l'Histoire d'Espagne sous le Règne de Philippe V*, 1756, *Histoire des tremblements de terre arrivés à Lima*, 1752, *Histoire des découvertes et conquêtes des Portugais dans le nouveau Monde*, 1733, *Histoire générale de Portugal*, 1735).

La curiosité de Gauffecourt le pousse aussi à s'intéresser aux territoires plus au nord, comme les Pays-Bas où il donne le pas, non à des ouvrages généraux mais plutôt à

ceux traitant de points particuliers de la seconde moitié du XVII^e siècle (*Résolutions importantes des États-Généraux pendant le ministère de Mr. Jean de Witt*, 1725, *Lettres et négociations entre M. J. De Witt et Mrs. les Plénipotentiaires des Pays-Bas aux cours de France, d'Angleterre, etc...* 1725).

Le monde germanique figure avec deux titres (*Histoire de la succession aux Duchés de Clèves, Berg, et Juliers*, 1738, et les *Mémoires pour servir à l'Histoire de Brandebourg*, 1751) tandis qu'un autre est consacré au roi polonais Jean Sobieski (*Histoire de Jean Sobieski Roi de Pologne*, 1761). Enfin, la lointaine Russie est présente avec un ouvrage de l'incontournable Voltaire, *l'Histoire de l'Empire de Russie sous Pierre le Grand*, 1761.

En revanche, l'Angleterre suscite chez Gauffecourt un grand intérêt, avec pas moins de 8 titres relatifs au monde anglais et à ses colonies. Il faut préciser que la France de la seconde moitié du XVIII^e siècle connaît alors une véritable anglomanie et une passion pour le mode de vie des britanniques. Un ouvrage comme *Les Mœurs Angloises ou Appréciation des mœurs et des principes qui caractérisent actuellement la nation britannique*, 1758, traduit bien cet engouement. C'est toutefois vers David Hume, un des grands penseurs anglais de l'époque, que se tourne surtout Gauffecourt. Il dispose ainsi de ses *Discours Politiques* et de ses ouvrages sur la royauté anglaise (*Histoire de la Maison de Stuart*, 1761, et *Histoire de la Maison de Tudor*, 1763). D'autres ouvrages comme un *Abrégé de l'Histoire d'Angleterre*, 1730, ou *l'Histoire et Commerce des Colonies Angloises dans l'Amérique Septentrionale*, 1755, attestent encore de sa curiosité à l'égard du monde britannique.

Si l'Histoire étrangère est largement dominée par l'Europe, on trouve toutefois un titre sur *l'Histoire de la dernière Révolution de Perse*, seul ouvrage à déborder du monde européen avec le traité ethnographique du père Lafiteau, missionnaire en Nouvelle-France : *Mœurs des Sauvages Américains, comparées aux mœurs des premiers temps*, 1724.

Gauffecourt, au contraire de Pierre Adamoli, n'accorde pas dans sa bibliothèque une place considérable à l'Histoire antique. Alors que le grand bibliophile lyonnais disposait de plus de 340 titres faisant référence à l'Antiquité, Gauffecourt ne dépasse pas les 7 ouvrages²⁰⁸. 4 d'entre eux sont dévolus au monde romain, comme les 16 volumes consacrés à la Rome républicaine avec *l'Histoire Romaine depuis la fondation de Rome*

²⁰⁸ Y. SORDET, *L'amour des livres au temps des Lumières : Pierre Adamoli et ses collections*, Paris, École des Chartes, 2001, p. 147.

jusqu'à la Bataille d'Actium, ou *l'Histoire de la Conjuration de Catilina*, avec laquelle sont insérés les célèbres *Catilinaires* de Cicéron. Sont également présentes les *Observations sur les romains*, une étude de l'abbé Bonnot de Mably, lyonnais d'origine et ami de Jean-Jacques Rousseau, et les *Traductions de quelques ouvrages de Tacite*, par l'abbé de La Bletterie.

Deux autres ouvrages sont consacrés au monde grec et oriental, dont un livre traduit de l'anglais sur *La Vie d'Agathocle*, et un *Parallèle de l'expédition d'Alexandre dans les Indes, avec la conquête des mêmes contrées par Thamas Kouli-Kan*, par Jean-Pierre de Bougainville, frère du célèbre explorateur.

Enfin un titre se rapproche des sciences archéologiques avec les *Images des Héros et des grands hommes de l'antiquité, dessinées sur les médailles, pierres antiques etc*, qui fait écho au goût de l'époque pour les pièces antiques et les médailles que l'on retrouve dans bon nombre de cabinets de curiosités.

Les 7 titres relatifs à l'Histoire militaire se penchent sur le XVIII^e siècle, à l'exception d'une *Histoire des guerres d'Italie*, que l'on doit au florentin François Guichardin, et qui fut traduite en 1738. Les autres ouvrages évoquent quelques figures militaires notables comme le prince de Savoie Eugène-François de Carignan (*Campagnes de M. le Prince Eugène en Hongrie et des Vénitiens dans la Morée*, 1730), ou le maréchal de Belle-Isle (*Lettres de M. le Maréchal de Belle-Isle, à M. le Maréchal de Contades*, 1761). Des traités et des ouvrages techniques (*Traité des légions par Mr. le Maréchal de Saxe*, 1753, et *État militaire de France*, pour l'année 1765) complètent cette catégorie.

Deux ouvrages se distinguent ici. Une œuvre du Chevalier d'Arcq, Philippe-Auguste de Sainte-Foix, qui s'apparente plus à une réflexion sociologique (*La Noblesse militaire, opposée à la Noblesse commerçante*, 1756), et les *Mémoires pour servir à l'Histoire de la Calotte*, 1754, qui s'intéressent à un extravagant régiment, regroupant une société festive et littéraire, volontiers frondeuse, fondée au début du XVIII^e siècle.

La religion ne tient qu'une faible place dans la bibliothèque. À l'exception de deux titres la théologie est absente, Gauffecourt privilégiant des ouvrages traitant des différents cultes (*Le Théâtre de l'Idolâtrie ou de la Religion des Bramines*, 1670, *Cérémonies et coutumes Religieuses de tous les peuples du monde*, 1739) ou des anciennes religions (*Du culte des Dieux Fétiches*, 1760). On notera néanmoins la

présence d'une biographie sur le pape Clément XI et les deux ouvrages ayant trait à la théologie, *l'Histoire du Syndicat*, 1753, par le controversé Edmond Richer, et surtout *Les Provinciales* de Pascal, ardent défenseur du Jansénisme.

En revanche, Gauffecourt affiche un intérêt certain pour les débats liés à la Compagnie de Jésus. On le sait, les Jésuites suscitèrent au XVIII^e siècle de farouches polémiques qui leur valurent des publications franchement hostiles comme *l'Histoire générale de la naissance et des progrès de la Compagnie de Jésus*, ou encore *Les Jésuites criminels de lèse-majesté dans la théorie et dans la pratique*, deux livres possédés par Gauffecourt. Des ouvrages au ton plus mesuré, comme le *Nouvel appel à la raison des écrits publiés contre les Jésuites de France*, ou celui de d'Alembert, *Sur la destruction des Jésuites en France*, sont également présents dans sa bibliothèque.

La dernière catégorie regroupant des livres d'Histoire, et la moins volumineuse, s'intéresse à la littérature, qu'elle soit antique (*Les comparaisons des grands hommes de l'Antiquité qui ont excellé dans les belles-lettres*, 1684, *Le Théâtre des Grecs*, 1730), ou contemporaine avec deux ouvrages s'intéressant à la courtisane Ninon de Lenclos (*Mémoire et Lettres pour servir à l'Histoire de Mademoiselle de l'Enclos*, 1751, *Mémoires sur la vie de Mlle. de Lenclos*, 1751) et au Théâtre (*Tablettes Dramatiques contenant l'Abrégé de l'histoire du théâtre François*, 1752).

Comme nous l'avons dit précédemment, la Géographie, avec seulement 14 titres, fait ici figure de parent pauvre de l'Histoire. Si les ouvrages sont peu nombreux, plusieurs, en revanche, sont des œuvres de références qui illustrent bien la curiosité qu'on affiche au XVIII^e siècle pour les pays exotiques, et notamment ceux situés en Orient. On trouve ainsi dans la bibliothèque Gauffecourt des récits de voyages, comme ceux du botaniste Pitton de Tournefort (*Relation d'un voyage du Levant, fait par ordre du Roi*, 1718), ou de Jean Chardin (*Voyages du Chevalier Chardin, en Perse et autres lieux de l'Orient*, 1735). Généralement publiés en grands formats, ces livres sont de coûteuses éditions (ils seront vendus respectivement 24 et 43 livres), ornées de nombreuses gravures. Tout comme les 6 volumes du *Voyage du sieur Paul Lucas, dans la Grèce, l'Asie etc.*, 1712, ou le *Voyage du sieur Delamotraye en Europe, Asie et Afrique*, 1727.

Hormis ces récits de voyages, particulièrement prisés à l'époque, des atlas (dont un *Recueil des meilleures Cartes Géographiques de Delisle, Jaillot et Samson*) et des

dictionnaires (*Dictionnaire Géographique portatif*, 1747) viennent compléter cette courte section dédiée à la géographie.

Nous avons présenté, avec les Belles-Lettres et l'Histoire, les deux classes bibliographiques dominantes, celles qui recevaient les préférences de Gauffecourt. Deux autres classes, regroupant les Sciences et les Arts, ainsi que le Droit et l'Économie, viennent compléter sa bibliothèque. Bien que plus restreintes que les deux précédentes, elles témoignent toutefois de son inlassable et encyclopédique curiosité.

Notre dernière sous-partie s'emploiera à présenter leur contenu, relevant aussi bien de la philosophie, de la médecine ou des sciences naturelles, que de traités sur le commerce ou de documents juridiques.

2.3 : Sciences et Arts, Droit et Économie : des classes marginales.

Par son contenu, la classe regroupant les Sciences et les Arts fait preuve d'une certaine diversité, regroupant aussi bien des ouvrages philosophiques que des livres de médecine, de sciences naturelles ou des traités sur l'art et les techniques. L'ensemble est toutefois dominé par les 23 titres ayant trait à la philosophie, discipline qui suscita, comme on le sait, un véritable engouement au siècle des Lumières.

Dans cette section Gauffecourt donne une place importante à ses contemporains. Les œuvres de Jean-Jacques Rousseau sont évidemment privilégiées comme son *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, qui allait lui apporter la renommée, ou *Les Pensées de J.-J. Rousseau citoyen de Genève*, ainsi que sa Lettre à D'Alembert (mentionnée dans le catalogue sous son premier titre : *J.J. Rousseau à Mr. D'Alembert sur son article Genève dans l'Encyclopédie*, 1758). Gauffecourt rassemble non seulement les livres de son ami mais également tout ce qui touche à sa personne et à ses écrits (avec la *Réfutation du discours de J.J. Rousseau, si le rétablissement des Sciences a contribué à épurer les mœurs*, 1751).

Quelques grands noms de l'époque sont présents dans la bibliothèque. Notamment Montesquieu (*De l'esprit des Loïs* dans une édition clandestine parue à Paris en 1748), Condillac (*Traité des systèmes*) ou encore Maupertuis et ses *Lettres sur le progrès des Sciences*, inspirées de l'œuvre de Francis Bacon, alors largement diffusée en France dans la première moitié du XVIII^e siècle²⁰⁹. La figure du célèbre philosophe anglais est

²⁰⁹ P. GROSCLAUDE, *La vie intellectuelle à Lyon dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle*, Paris, A. Picard, 1933, p. 354.

d'ailleurs au cœur d'un autre ouvrage en possession de Gauffecourt, *l'Analyse de la Philosophie du Chancelier François Bacon avec sa vie*, 1755, par Alexandre Deleyre.

Les débats de l'époque trouvent aussi leur résonance parmi les lectures de Gauffecourt. Que ce soit sur l'opposition entre nature et civilisation, non seulement avec Rousseau mais également les *Essais sur le génie et le caractère des nations* d'Ignace d'Espiard de La Borde ; ou sur la remise en cause des institutions religieuses comme *L'accord parfait de la nature et de la raison* du Chevalier de Beaumont.

Si les contemporains prédominent ici, deux plumes des XVI^e et XVII^e siècles sont toutefois répertoriées par Benoît Duplain : Montaigne et ses fameux *Essais*, et Fénelon avec une *Réfutation des erreurs de B. de Spinoza*, et ses *Vies des anciens Philosophes*.

Le XVIII^e siècle voit naître un goût de plus en plus prononcé pour les livres scientifiques. La constitution de cabinets de curiosités, tournés surtout vers les sciences naturelles en est d'ailleurs un écho significatif.

Si les sciences naturelles sont présentes dans la bibliothèque de Gauffecourt, ce sont surtout les ouvrages de médecine, avec 11 titres, qui semblent avoir ses faveurs. Son intérêt dans cette discipline se porte vers les ouvrages abordant les remèdes et les curiosités pharmaceutiques (*Recueil des remèdes faciles et domestiques*, 1750, *Les Gouttes Glaciales Helvétiques*, 1759, *Observations sur le beaume de vie du sieur le Lièvre*, 1760), des traités pratiques (*L'Orthopédie ou l'art de prévenir et corriger dans les enfants les difformités du corps*, 1743, *De la santé, ouvrage utile à tout le monde*, 1762), ou des généralités (*Dictionnaire Médicinal*, 1757, *Dictionnaire portatif de santé*, 1759).

Au nombre de 6, les ouvrages dédiés aux sciences naturelles comptent l'inévitable Buffon et sa volumineuse *Histoire naturelle, générale et particulière avec la description du Cabinet du Roi*. C'était un vaste projet éditorial et dont la parution allait s'étendre jusqu'à la mort de Buffon en 1788, et même après puisqu'elle fut reprise au début du XIX^e siècle par le zoologiste Lacépède. Gauffecourt possédait 19 volumes au format in-12 de cette *Histoire naturelle*, qui seront vendus pour la somme de 54 livres.

Deux branches d'études des sciences naturelles sont présentes dans la bibliothèque : la minéralogie (*Minéralogie ou description des substances du règne minéral*, 1753), et la zoologie avec un *Dictionnaire raisonné et universel des animaux*, 1759, et une *Dissertation sur les parties irritables et sensibles des animaux*, 1755, ouvrage qui s'apparenterait plutôt à un traité de médecine vétérinaire.

Quant aux 7 titres regroupés en Sciences diverses ils se composent d'ouvrages sur la physique (*Essais de physique prouvés par l'expérience et confirmés par l'écriture sainte*, 1684, *Entretiens physiques d'Ariste et d'Eudoxe*, 1729, *Histoire générale et particulière de l'Électricité*, 1752), les mathématiques (*Calculs tout faits*, 1757), la cosmographie (*Utriusque Cosmi maioris scilicet et minoris Metaphysica Physica atque technica historia*, 1617, par l'astronome anglais Robert Fludd), voir même sur les sciences occultes (*La physique occulte ou Traité de la Baguette Devinatoire*, 1696). Quant à l'*Exposition des découvertes philosophiques de M. le Chev. Newton* elle s'attache à décrire les travaux d'un grand nom d'Outre-Manche, Sir Isaac Newton.

Si l'on trouve d'arides ouvrages scientifiques comme celui de Robert Fludd, d'autres prennent un aspect plus divertissant comme les *Entretiens physiques d'Ariste et d'Eudoxe*, où sont exposés les discussions de deux personnages antiques. De même, l'*Histoire générale et particulière de l'Électricité*, livre pourtant on ne peut plus documenté et sérieux, qui adopte comme sous-titre : « [...] ou ce qu'on en dit de curieux et d'amusant, d'utile et d'intéressant, de réjouissant et de badin, quelques physiciens d'Europe ».

Les traités techniques et les ouvrages sur les arts forment deux autres catégories rassemblées dans la classe bibliographique des Sciences et des Arts. Parmi ceux se rapportant aux techniques, au nombre de 13, on relève bien sûr des titres renvoyant aux activités de Gauffecourt, dont un qui rappelle son métier initial (*Traité général des Horloges*, 1734).

Si aucun ouvrage sur la reliure n'est ici recensé, on trouve en revanche l'ouvrage de Martin-Dominique Fertel, *La Science pratique de l'Imprimerie pour se perfectionner dans cet Art*, paru en 1723. Rien ne nous atteste que Gauffecourt se soit procuré cet ouvrage l'année même de sa parution. Mais si tel était le cas, cela nous prouverait que son intérêt pour l'imprimerie aurait pris forme de nombreuses années avant qu'il ne se fournisse une presse et fasse paraître son premier ouvrage (en l'occurrence les *Réflexions sur les sentiments agréables* de Lévêque de Pouilly en 1743).

Plusieurs titres se rapportent aux sciences et font le lien avec quelques outils que Gauffecourt avait en sa possession, comme des compas (un ouvrage sur *L'usage du Compas de proportion*, 1736), des cadrans solaires (*La Gnomonique pratique, ou l'art de tracer les Cadrans solaires*, 1760), ou encore des étuis d'outils mathématiques (*Traité de la Construction des principaux usages des instruments de mathématique*,

1723). L'association de ces livres et de ces instruments nous permet de penser que Gauffecourt put mettre en pratique ses études et se livrer en amateur à quelques expériences.

Sont également rassemblés des traités abordant les thèmes les plus variés, que ce soit sur la sylviculture (*Traité de la taille des arbres et de la manière des les bien élever*, 1699), la distillation (deux exemplaires du *Traité de la Distillation* de Frédéric Dejean, dont un regroupé avec son *Traité des Odeurs*), la cuisine (avec un livre de recettes comme *La Cuisinière bourgeoise*, 1752), ou la verrerie et la traduction du baron d'Holbach l'*Art de la Verrerie*, 1752.

Quant aux 26 brochures qui composent la *Description des Arts*, par MM. De l'Académie (celle des Sciences de Paris), elles s'intéressent chacune à décrire une profession artisanale particulière (entre autres le teinturier en soie, le papetier, le tonnelier), et pour certaines tombées aujourd'hui en désuétude (comme le mégissier, ou le chamoisier qui s'occupent de certains types de cuir).

Les 8 titres faisant référence à l'art touchent également différents domaines quand ils ne sont pas regroupés, pour la majorité d'entre eux, dans un seul livre comme le *Des Principes de l'Architecture, de la Sculpture, de la Peinture, et des autres Arts qui en dépendent*, 1690. L'architecture et la peinture forment d'ailleurs les sujets de deux ouvrages avec les 4 volumes de l'*Architecture françoise ou Recueil des Plans, élévations, coupes, etc. des plus beaux bâtiments de France*, 1752, et le *Catalogue raisonné des Tableaux du Roi, avec un abrégé de la vie des peintres*, 1752.

La *Dissertation sur la musique moderne* de Rousseau, et l'*Histoire du Théâtre de l'Opéra en France*, nous rappellent le goût prononcé de Gauffecourt pour la musique, une de ses nombreuses passions. Les arts de la scène trouvent aussi leur place avec *La Danse ancienne et moderne*, 1754.

Enfin, signalons que l'Angleterre, déjà très présente en Histoire étrangère, réapparaît ici avec un ouvrage sur *L'État des Arts en Angleterre*, 1755.

La dernière classe bibliographique, et la moins considérable, s'intéresse aux titres relatifs au Droit et à l'Économie. Les 5 ouvrages juridiques que nous avons classés ici relèvent toutefois plus de l'Histoire que des sciences du droit. 4 d'entre eux s'intéressent en effet à des affaires judiciaires, célèbres ou non, avec pour la plus ancienne, le *Recueil des défenses de M. Fouquet*, 1665, qui ne comporte pas moins de 13 volumes. Deux célèbres procès du XVIII^e siècle sont aussi évoqués avec les *Pièces originale et*

Procédures du Procès fait à Robert-François Damiens, auteur d'une tentative de régicide sur Louis XV qui finira écartelé, et surtout le *Mémoire à consulter et consultations pour la Veuve Calas et ses enfants*, qui revient sur la fameuse affaire mettant en cause le protestant Jean Calas, accusé à tort du meurtre de son fils converti au catholicisme. L'affaire connut un grand retentissement suite à l'engagement de Voltaire qui prit fait et cause pour la dite famille Calas.

Le quatrième titre relatif à un procès est le *Factum de P. Beck contre Joseph Klinglin Prêtreur Royal de Strasbourg*. Il s'agit d'une éloquente supplique au roi rédigée en 1752 par Paul Beck, bourgeois de Strasbourg, qui se prétend injustement condamné aux galères suite aux manœuvres obscures du Prêtreur Royal de la même ville.

Comme on peut le voir, Gauffecourt avait du goût pour les affaires spectaculaires et les grands procès qui n'auraient pas déparés des intrigues de romans.

Quant au dernier ouvrage, beaucoup moins dramatique, il s'agit d'un recueil chronologique, le *Calendrier des Loix* (sic) *de la France* de Vallat la Chapelle.

Gauffecourt, homme d'affaires sachant bien mener les siennes et celles de ses amis (on se souvient qu'il aida Rousseau à régler la question de son héritage maternel), ne dédaignait pas à s'intéresser à des questions plus matérielles, comme en font foi les 13 titres se rapportant à l'économie, au commerce et aux finances.

Le milieu de la bourse et des affaires se retrouve à travers des ouvrages pratiques comme les *Opérations des Changes des principales Places de L'Europe*, 1765, ou *Le livre des comptes faits ou Tarif général des Monnoyes*.

Plus ciblés sur le commerce européen on trouve des ouvrages comme *Le Négoce d'Amsterdam*, 1722, et le *Traité général du Commerce* qui dressent un tableau du monde marchand hollandais, ou encore les *Remarques sur les avantages et désavantages de la France et de la Grande-Bretagne par rapport au commerce*.

Cet intérêt de Gauffecourt pour les sujets à caractère économique trouve sans doute son origine dans l'engouement que connaît la seconde moitié du XVIII^e siècle pour les physiocrates, qui établiront une véritable école de pensée avec des auteurs comme François Quesnay et Adam Smith.

Les questions philosophiques, voire sociologiques, ne sont d'ailleurs jamais très loin, comme le montre la présence des *Réflexions politiques sur les finances et le commerce*, de Nicolas Dutot, ou de l'ouvrage de l'abbé Coyer sur *La Noblesse commerçante*, véritable apologie en faveur d'une noblesse tournée non plus vers la

guerre mais plutôt vers les opérations commerciales, beaucoup plus pacifiques. Il sera d'ailleurs à l'origine d'un débat auquel prendra part le Chevalier d'Arcq qui fera paraître, en 1756, *La Noblesse militaire, ou le Patriote français opposé à la noblesse commerçante*, que l'on retrouve dans la bibliothèque de Gauffecourt.

Notre étude sur la bibliothèque de M. de Gauffecourt touche à sa fin. Par son contenu, elle nous révèle les goûts d'un homme de son temps, lié au mouvement des Lumières et poussé par un désir manifeste d'acquérir une connaissance encyclopédique (à l'exception notable de la théologie). Toutefois, aussi louable que soit cette incontestable ouverture d'esprit, elle ne va pas sans un certain manque de profondeur qui désigne plus en Gauffecourt un lecteur papillonnant de livre en livre, qu'un véritable érudit. En cela il est un émule de son époque et de son contemporain Voltaire, qui sera décrit comme un « touche-à-tout de génie ».

Conclusion

Par sa curiosité, son attrait pour la nouveauté, la culture et le savoir, Gauffecourt est à sa manière, un représentant des Lumières. Compagnon des penseurs de son époque, grand ami de Rousseau, cet homme sans prétentions, aimable et apprécié de tous, sut se ménager une vie plaisante à l'ombre de son siècle.

Bon vivant, voire libertin, il est également doté d'un esprit à la curiosité sans limites comme l'illustre bien le contenu de sa bibliothèque. Les Belles-Lettres, l'Histoire, les Sciences, les Arts, rien ne le laisse indifférent, rien ne semble pouvoir le lasser.

Sans être bibliophile, Gauffecourt affiche un goût certain pour les livres, ne serait-ce qu'à travers son apprentissage des techniques de l'imprimerie et de la reliure. Par son installation, à la fin de sa vie, dans les faubourgs de Lyon, il fréquente le milieu des libraires et surtout des relieurs, comme Prudhomme, qui lui enseignera les rudiments de son art. Une expérience qui l'amènera, comme bon nombre de ses contemporains, à prendre la plume et à faire partager son savoir, aussi léger soit-il, dans le domaine de la reliure. Il en résultera son *Traité de la reliure des livres*, petit ouvrage qu'il rédigea plus en guise de distraction qu'en véritable connaisseur, et qui laissera un souvenir mitigé.

L'existence de Gauffecourt, mort sans descendance, loin de ses célèbres amis, aurait pu être effacée comme tant d'autres de la mémoire des vivants. Il a pourtant laissé une trace, même discrète, par personnes interposées grâce aux souvenirs de Rousseau et de Mme d'Épinay ; et par ses propres soins avec son *Traité*, qui suscita, comme nous l'avons vu, une réédition par des chercheurs américains à la fin des années 1980.

Sources

Périodiques :

Les Affiches de Lyon, recueil 1765-1766, n°17 du 23 avril 1766.

Les Affiches de Lyon, recueil 1765-1766, n°19 du 7 mai 1766.

Catalogue de vente :

DUPLAIN, Benoît, *Inventaire des livres, tableaux, estampes, etc. de feu Monsieur de Gauffrecourt, selon l'ordre journalier de la vente qui sera faite chez Benoît Duplain, libraire, rue Mercière, à l'Aigle*, Lyon, 1766.

Sur la reliure et la bibliophilie :

DUDIN, René-Martin, *L'art du relieur-doreur de livres*, Paris, Delatour, 1772.

GAUFFRECOURT, Jean Vincent (Capronnier de), *Traité de la Reliure des Livres*, A bilingual treatise on bookbinding translated from the French by Claude Benaiteau, with an introduction by John P. Chalmers, edited by Elaine B. Smyth, W. Thomas Taylor, Austin, 1987, rééd. 1766.

Sur M. de Gauffrecourt et ses contemporains :

ÉPINAY, Louise (d'), *Les Contre-Confessions. Histoire de Madame de Montbrillant*, préf. Elisabeth Badinter, notes de Georges Roth, Paris, Mercure de France, 1989.

ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Les Confessions*, Paris, Librairie Générale Française, 1998, t. 1 et 2.

Ouvrages à l'édition desquels M. de Gauffrecourt a participé :

ÉPINAY, Louise (d'), *Mes moments heureux*, Paris, Chez A. Sauton, 1869, rééd. Genève, 1759.

Ead., *Lettres à mon fils*, Paris, Chez A. Sauton, 1869, rééd. Genève, 1759.

POUILLY, Jean-Louis (Levesque de), *Réflexions sur les sentiments agréables et sur le plaisir attaché à la vertu*, Montbrillant, sur les presses de M. de Gauffrecourt, 1743.

Autres sources imprimées :

Archives historiques et statistiques du département du Rhône, Lyon, J.- M. Barret, M^{me} V.^e Barreau, Paris, M^{me} Huzard, tome 8, du 30 avril au 01 novembre 1828, p. 112-115.

POUILLY, Jean-Louis (Levesque de), *Théorie des sentiments agréables*, Genève, Chez Barrillot & fils, 1747.

Bibliographie

Sur le XVIII^e siècle et le Livre:

Sur le XVIII^e siècle :

LILTI, Antoine, *Le monde des salons : sociabilité et mondanité à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 2005.

PEREY, Lucien, *Une femme du monde au XVIII^e siècle : la jeunesse de Madame d'Epinay d'après des lettres et des documents inédits*, Paris, Calman Lévy, 1882.

Id., *Une femme du monde au XVIII^e siècle : Dernières années de Madame d'Epinay, son salon et ses amis d'après des lettres et des documents inédits*, Paris, Calman Lévy, 1883.

Sur le livre :

BLÉCHET, Françoise, *Les ventes publiques de livres en France : 1630-1750 : répertoire des catalogues conservés à la Bibliothèque Nationale*, préf. Emmanuel Le Roy Ladurie, Oxford, Voltaire Foundation, Paris, Universitas, 1991.

DEVAUCHELLE, Roger, *La reliure en France de ses origines à nos jours*, Paris, Rousseau-Girard, 1960, t. 2.

DEVAUX, Yves, *La reliure en France*, Paris, Pygmalion, 1981.

JOLLY, Claude, *Histoire des bibliothèques françaises. Les bibliothèques sous l'Ancien Régime. 1530-1789*, Paris, Promodis - Éditions du Cercle de la Librairie, 2008, t. 2.

MARION, Michel, *Recherches sur les bibliothèques privées à Paris au milieu du XVIII^e siècle : 1750-1759*, Paris, Bibliothèque Nationale, 1978.

Id., *Collections et collectionneurs de livres au XVIII^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 1999.

THOINAN, Ernest, *Les relieurs français (1500-1800). Biographie critique et anecdotique*, Paris, E.M. Paul, L. Huard et Guillemin, 1893.

UZANNE, Octave, *La reliure moderne, artistique et fantaisiste*, Paris, Edouard Rouveyre, 1887.

Sur la littérature du XVIII^e siècle et la lecture :

BRUNEL, Pierre, *Littérature française : histoire et anthologie*, t.2, XVIII^e et XIX^e siècle, Paris, Bordas, 1979.

CHARTIER, Roger, *Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien Régime*, Paris, Éditions du Seuil, 1987.

DELON, Michel, MALANDRIN, Christophe, *La littérature française du XVIII^e siècle*, Paris, PUF, coll. Premier cycle, 1996.

GALANTARIS, Christian, *Manuel de Bibliophilie. Du goût de la lecture à l'amour du livre*, préf. Michel Déon, Paris, Éditions des Cendres, 1997, t. 1.

Sur Lyon et le livre au XVIII^e siècle :

Sur la ville de Lyon :

AUDIN, Marius, VIAL, Eugène, *Dictionnaire des artistes et ouvriers d'arts du Lyonnais*, Lyon, les Éditions provinciales, 1992, réed. Paris, 1919.

BREGHOT (du Lut), Claude, *Mélanges biographiques et littéraires pour servir à l'histoire de Lyon*, Lyon, Imprimerie de J. M. Barret, 1828.

DURANTON, Henri, « Affiches de Lyon (1750-1821) », (disponible sur le site < <http://dictionnaire-journaux.gazettes18e.fr/journal/0034-affiches-de-lyon> >) (consulté en mai 2012).

GARDEN, Maurice, *Lyon et les Lyonnais au XVIII^e siècle*, Paris, Flammarion, 1975.

GROSCLAUDE, Pierre, *La vie intellectuelle à Lyon dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle : contribution à l'histoire littéraire de la province*, Paris, A. Picard, 1933.

PERNETTI, Jacques, *Recherches pour servir à l'histoire de Lyon, ou les Lyonnois dignes de mémoire*, A Lyon, chez les frères Duplain, Libraires, grande rue Mercière, 1757.

TRÉNARD, Louis, *Lyon : De l'Encyclopédie au Préromantisme*, Paris, Presses Universitaires de France, 1958.

Sur le livre à Lyon :

BACONNIER, Brigitte, *Cent ans de librairie au siècle des Lumières : les Duplain*, dir. Dominique Varry, thèse soutenue le 26 octobre 2007, Université Lumière Lyon 2-ENSSIB.

POIDEBARD, William, BAUDRIER, Julien, GALLE, Léon, *Armorial des bibliophiles de Lyonnais, Forez, Beaujolais et Dombes*, Lyon, Société des bibliophiles lyonnais, Maison du Palais-Royal, 1907.

SORDET, Yann, *L'amour des livres au temps des Lumières : Pierre Adamoli et ses collections*, préf. Daniel Roche, Paris, École des Chartes, 2001.

VARRY, Dominique, « Les ventes publiques de livres à Lyon aux XVII^e et XVIII^e siècles et leurs catalogues », dans *Les ventes de livres et leurs catalogues : XVII^e-XX^e siècle*, dir. Annie Charron et Elisabeth Parinet, collab. Dominique Bougé-Grandon, Actes des journées d'études organisées par l'École nationale des chartes (Paris, 15 janvier 1998) et l'École nationale

supérieure des sciences de l'information et des bibliothèques (Villeurbanne, 22 janvier 1998), Paris, École des chartes, 2000, p. 28-48.

Id., « Une édition clandestine du contrat social publiée à Lyon en 1762 », 2011 (disponible sur le site <<http://www.arald.org/rousseau/index.php?post/2011/02/23/Une-%C3%A9dition-clandestine-du-Contrat-social>>) (consulté en juin 2012).

Id., « Round about the Rue Mercière : The 18th century Lyon Bookfolk », 1997, (disponible sur le site <<http://dominique-varry.enssib.fr/Round%20about>>) (consulté en décembre 2011).

Autres :

« Carbonnier de Gauffrecourt, Jean-Vincent » (disponible sur le site <<http://ihl.enssib.fr/ancien/affcatalogue.php?idnotice=68>>) (consulté en novembre 2011).

« Histoire du Château de la Motte » (disponible sur le site <http://web.mac.com/jpphilibert/Chateau_de_la_Motte/Accueil.html>) (consulté en juin 2012).

Livres rares et précieux, manuscrits et imprimés, de la bibliothèque de M. le Baron Jérôme Pichon, Paris, L. Potier, 1869.

BARBIER, Antoine-Alexandre, *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes*, Paris, Chez Barrois l'aîné, 1824.

BRANDLI, Fabrice, *Une résidence en République : Le résident de France à Genève et son rôle face aux troubles politiques de 1734 à 1768*, Cahiers de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève, n°10, Genève, Société d'Histoire et d'Archéologie, 2007.

BRUNET, Gustave, *Recherches sur les imprimeries imaginaires, clandestines et particulières*, Amsterdam, Grüner, 1967.

BRUNET, Jacques-Charles, *Manuel du libraire et de l'amateur de livres*, Paris, G.-P. Maisonneuve & Larose, 1965, rééd. 1860-1865.

DURANTON, Henri, « Choix Littéraire (1755-1760) », (disponible sur le site <<http://dictionnaire-journaux.gazettes18e.fr/journal/0210-choix-litteraire>>) (consulté en juin 2012).

HOEFER, Jean-Christien Ferdinand, *Nouvelle biographie générale*, Paris, Firmin-Didot, vol. 19, col.660, 1857.

LEBIGRE Arlette, *La duchesse de Longueville*, Paris, Perrin, 2004.

MICHAUD, Joseph-François, *Biographie universelle ancienne et moderne*, t.65, Paris, L-G Michaud, 1838.

NODIER, Charles, *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque ou variétés littéraires et philosophiques*, Paris, Crapelet, 1829.

PEIGNOT, Gabriel, *Répertoire des bibliographies spéciales, curieuses et instructives*, Paris, Renouard, 1810, pp. 60-61.

QUERARD, Joseph-Marie, *La France littéraire ou Dictionnaire bibliographique*, Paris, Firmin-Didot, 1829, vol. 3, pp 280.

Table des illustrations

Le château de la Motte à la fin du XVIII ^e siècle.....	18
M. de Gauffecourt.....	26
Portrait de Mme d'Épinay.....	29
Répartition des articles par catégories et quantités.....	56
Nombre d'éditions du XVIII ^e siècle par décennies.....	70
Nombre de titres par formats.....	74
Nombre de titres par classes bibliographiques.....	80